

LE PAYS

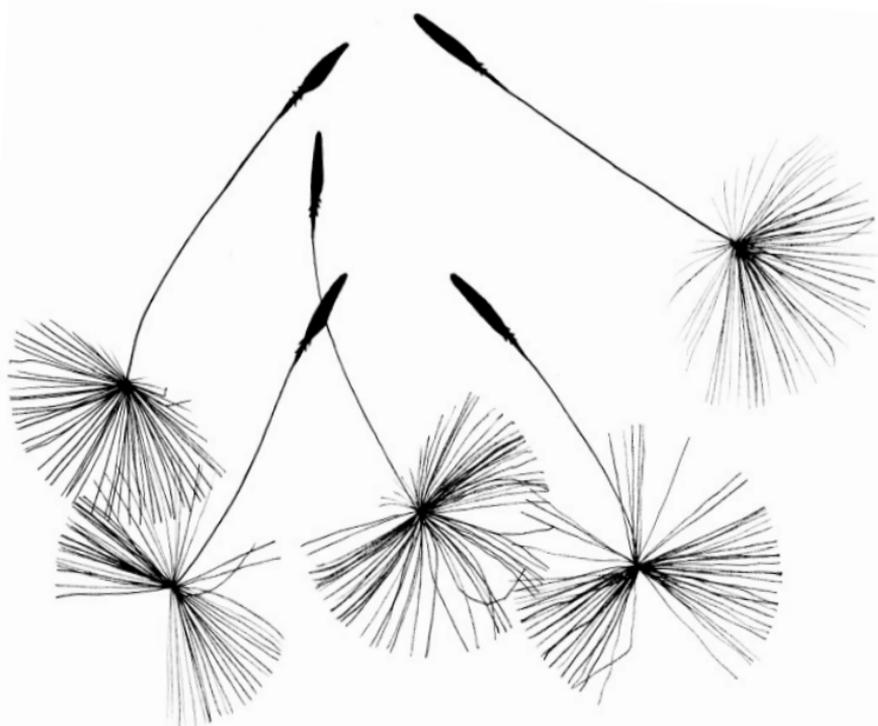
SOUS LE VENT

Grazia Deledda



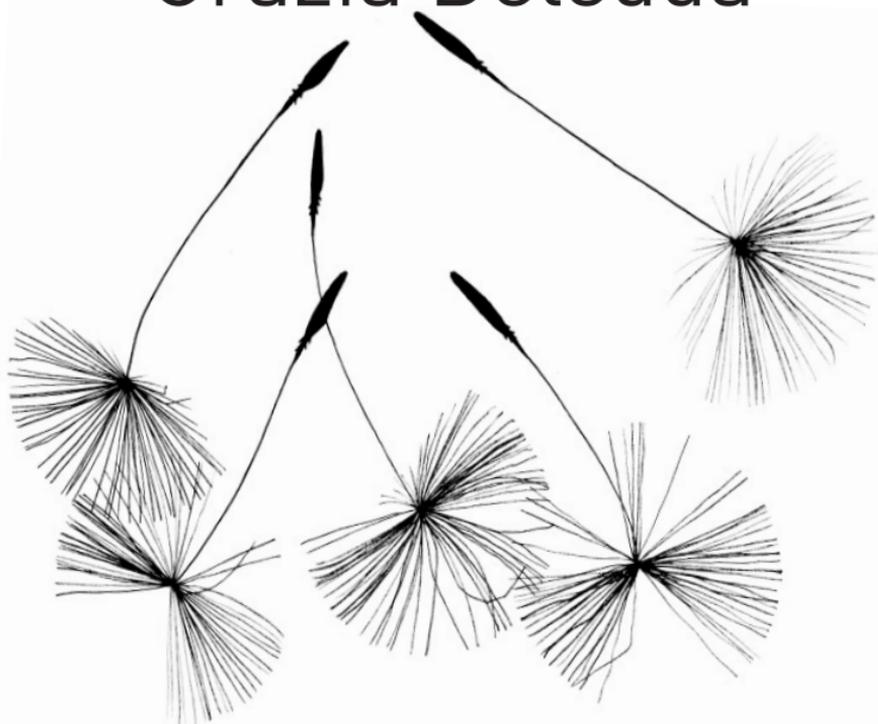
**PRIX NOBEL
DE LITTÉRATURE**

LE PAYS SOUS LE VENT



LE PAYS SOUS LE VENT

Grazia Deledda



TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
CHIARA MONTI ET FABIENNE-ANDRÉA COSTA

C
am
bou
rakıs

Ce texte a paru pour la première fois
aux Éditions Autrement en 2006.

Titre original :
Il Paese del vento

© Éditions Cambourakis, 2017,
pour la traduction française.

Malgré toutes les précautions et les mesures que nous avons prises, notre voyage de noces fut un vrai désastre.

Nous nous mariâmes au mois de mai et nous partîmes juste après la cérémonie, à l'heure de midi, par une belle journée venteuse aux parfums de fleurs. Des roses et encore des roses nous accompagnaient : les jeunes filles les lançaient par les fenêtres, avec des poignées de blé et des regards d'envie amoureuse. Toute la gare était ornée de roses, et la vallée, de haies rougeoyantes. Roses et blé : amour et bonheur. Tout nous souriait.

La destination de notre voyage était fixée, appropriée à la circonstance : une petite maison entre la mer et la campagne où mon époux avait déjà séjourné quelques fois. Une femme âgée, discrète, habile aux tâches ménagères, que mon mari connaissait déjà, se chargerait de tous nos besoins matériels. Et nous, nous irions nous promener sur les bords de mer, dans les prés étoilés de troènes ou, plus loin, dans les méandres recouverts de mousse veloutée de la pinède

mélodieuse. Pour l'occasion, je m'étais acheté un chapeau de paille de Florence, souple, avec des ailes comme celles d'un grand papillon et un ruban cra-moisi qui voletait, pareil à ces chapeaux que portaient les héroïnes d'Alexandre Dumas fils.

Jusqu'au premier arrêt de notre petit train tranquille, le voyage se déroula selon la tradition : d'abord quelques larmes pour les gens et ce que nous venions de quitter, puis nos sourires réciproques, les mains entrelacées, et dans les yeux, à l'infini, le reflet des yeux aimés, le cœur rempli de la certitude que le monde était un paradis terrestre qui nous appartenait totalement. Dans les plis de ma robe se mêlaient encore des pétales de rose et des grains de blé.

La réalité brisa ce rêve présomptueux au premier arrêt du train.

Non, le monde ne nous appartient pas : tant de gens se le disputent ! La petite gare au milieu des prés semble envahie par un troupeau, le petit train est pris d'assaut, comme ceux qui, l'été, partent de la ville vers les stations balnéaires. Mais cette foule est bien plus arrogante et ingrate.

Il n'y a que des hommes, tous jeunes, presque des garçons : villageois, paysans et gardiens de troupeaux, habillés de façon grotesque avec de gros godillots de montagne, des baluchons et des bâtons, une odeur de bêtes et d'hommes en contact avec la terre.

Sur le moment, je les prends pour des émigrants, mais ils sont tous trop jeunes et trop gais pour des exilés volontaires, bien que rayonnant d'un bonheur forcé et sauvage.

« Ce sont des recrues, m'explique mon mari. Tu ne vois pas le sergent qui les accompagne ? »

Ce dernier, en effet, monte dans notre compartiment, et comme il n'y a plus assez de places en troisième classe, il est suivi par quelques-uns de ses subalternes.

Adieu bonheur !

Notre présence est aussitôt remarquée, notre situation jugée et condamnée : un couple de jeunes mariés au premier jour de leurs noces est voué au ridicule, à la risée même des gens les plus discrets. Imaginez-vous donc la réaction d'une bande pareille.

Nos mains se démêlèrent, et nos âmes aussi semblèrent s'éloigner.

Mon mari était, et est toujours, un homme civilisé, c'est-à-dire sociable, avec un caractère droit. Optimiste, qui plus est, il fait confiance à son prochain qu'il juge honnête parce qu'il est lui-même honnête. Ses yeux sont comme les fenêtres ouvertes de son âme : tout le monde peut y plonger son regard, puisqu'elle ne recèle pas un seul coin sombre, pas un seul mystère caché.

Mais c'est un homme qui exige autant de ses semblables et c'est pour cette raison qu'il veut que l'on respecte les formes : par égard pour lui-même et pour les autres. Ce fut donc lui qui, le premier, comprit notre situation face à ce troupeau d'hommes, jeunes et sensuels, mais, à cet instant, plutôt brutaux. Il s'éloigna de moi, physiquement s'entend, afin de nous sauver

de cette atmosphère perverse qui s'était tout à coup créée autour de nous. Il se mit à parler avec le sergent, puis avec les recrues : il avait été lui aussi militaire et avait obtenu le grade de capitaine de réserve. Il en était fier. Le contact avec cette nouvelle compagnie semblait même le réjouir et l'exciter. Il commença à raconter, en détail, toute l'histoire de sa carrière militaire, y compris ses aventures galantes ; et pour ne pas être en reste, le sergent raconta les siennes.

Les jeunes, à présent, écoutaient et riaient sans se soucier de moi. Ils finirent par se mettre à chanter tous ensemble le refrain d'une chansonnette militaire. Ce fut d'ailleurs lui, mon compagnon, qui l'entonna.

Ce récit peut sembler dérisoire. Pourtant, après tant d'années, je ne peux me souvenir de ce jour sans un sentiment d'effroi. J'avais l'impression d'être seule au monde, pire que seule, esclave d'un sort douteux, traînée comme une véritable esclave par une horde de soldats après une razzia. Du tempérament, j'en avais. Née dans un pays où la femme était encore considérée selon des critères orientaux, cloîtrée à la maison avec pour seule mission de travailler et de procréer, je portais en moi tous les signes de la race : petite, sombre, méfiante et rêveuse, comme une Bédouine qui, de sa tente, entrevoit aux limites du désert les mirages dorés d'un monde fantastique, j'attirais dans mes yeux le reflet de cette étendue brûlante, de cet horizon qui, à la tombée du soir, s'imprègne de la teinte liquide de mon iris.

Tout dans mon esprit se confondait avec l'imagination : les moindres événements se transformaient en thèmes grandioses, les moindres signes de la réalité se chargeaient de symboles, de prophéties, de présages. Tout m'exaltait et tout me démoralisait dès que mon imagination s'éteignait.

Mon instinct, hérité également de ma race, était de me cacher, y compris pour les actes et les besoins les plus simples. Personne ne devait voir ma peau ni mes cheveux dénoués. Je cachais même mes mains. Parfois, comme les animaux fragiles et sauvages, je mangeais en cachette, dans les recoins de la maison. Pourquoi ? Était-ce la manifestation d'un instinct primitif qui me poussait à sauvegarder la nourriture de l'avidité des autres, ou était-ce parce que l'acte même de se nourrir était à mes yeux quelque chose d'impur et de vulgaire ?

Mon corps, enfin, ne devait pas exister, ni pour les autres ni même pour moi. Pourtant, et peut-être à cause de cette contrainte volontaire, tous mes sens étaient éveillés, et les choses extérieures, belles ou laides, captivaient mon attention avec violence, dans le plaisir comme dans le dégoût.

Je cachais surtout mes yeux, sous mes larges paupières et mes longs cils, pour dissimuler l'intense besoin de vivre et l'élan qui composaient le fond de mon être, mais peut-être aussi pour fuir la lumière violente de mes rêves, comme ces oiseaux au vol long et puissant, pris dans l'élan de leurs voyages, dont les yeux munis de doubles paupières leur évitent d'être aveuglés par le soleil et le vent.

Mais ce que je voulais cacher n'appartenait qu'à moi. Lors de mes scrupuleux examens de conscience, avant d'aller me confesser, je ne me considérais pas comme une hypocrite et moins encore comme une ambitieuse. Au contraire, j'étais persuadée de garder en moi un trésor héréditaire : la merveilleuse richesse des lignées vierges, l'esprit s'élevant au-dessus des ardeurs de la chair, comme la lumière s'élève au-dessus de la flamme. L'instinct de pureté, donc l'abstinence physique, était pour moi la recherche d'un but inaccessible, la quête même de Dieu.

C'était pour toutes ces raisons que j'avais choisi l'homme qui m'accompagnait dans mon premier voyage sur terre : parce que dans ses yeux qui ne cachaient rien, j'avais trouvé une esquisse du mystère que je recherchais.

Cependant, l'horrible voyage en compagnie des recrues, qui dura jusqu'à notre arrivée, le contact avec cette humanité toute charnelle, dont il me semblait lui aussi faire partie, commençaient à me dévoiler l'aspect purement matériel de la réalité.

Blottie dans un coin du compartiment, sans pouvoir jouir des paysages printaniers emportés par le vent, je traçais, avec une lucide désolation, le plan de ma vie. « Je suis condamnée à vivre seule : je le sais, maintenant, mais je n'ai pas peur. J'ai toujours vécu seule, même aux côtés de ma mère et de mes frères. Je pensais avoir trouvé en mon mari un compagnon spirituel, mais je me suis trompée. Être seul : voilà, peut-être, le destin de tous les hommes. »

Je ressentais au fond de moi une douleur froide et dure, comme si mon mari, qui ne l'était pas encore, m'eût déjà trahie. Je ne me rendais pas compte que la cause de ce drame était mon ignorance de la vie et ma méfiance atavique à l'égard de toute nouveauté.

C'est au milieu des hourras, des cris, des plaisanteries et des souhaits ambigus de nos compagnons de voyage que nous descendons du train. Même le salut du sergent, pourtant respectueux et courtois, me paraît ironique : peut-être l'est-il vraiment, au vu de mon comportement sauvage et revêché. Les têtes démoniaques des recrues se montrent par grappes aux fenêtres des compartiments. Comme la petite gare déserte – autour de laquelle un vent impétueux continue de souffler, pareil à celui provoqué par la course du train – n'offre guère d'autres distractions, tous les yeux sont fixés sur le jeune couple qui décharge ses valises et, en l'absence de porteurs, s'apprête à les porter.

Mon mari salue tout le monde. Il paraît presque attristé à l'idée de quitter la joyeuse compagnie pour suivre sa petite épouse à l'évidence fâchée. Finalement, le train de mauvais augure se met en mouvement et s'enfuit vers l'émail turquoise de l'horizon. En guise de dernière raillerie, les recrues entonnent une sorte d'hymne nuptial truffé des allusions habituelles. Un chœur bienveillant peut-être, pour ne pas dire nostalgique – puisque tout ce que l'on quitte est bon, même pour l'homme ne concevant la poésie que de façon animale –, mais qui fouette mes épaules comme un vent glacial.

C'est vraiment un vent de nord-ouest qui souffle et nous pousse hors de la gare inhabitée avec une violence contrariante. J'ai encore aujourd'hui l'impression que c'étaient les esprits de la solitude qui nous accueillait avec hostilité et qu'ils nous auraient chassés loin, comme des ennemis, si nous n'avions pas été retenus par le poids de nos valises.

Mais où sommes-nous ?

– Une femme ne devait pas venir chercher nos affaires ?

Mon mari réagit au sifflement de ma voix irritée et revient aussitôt vers moi.

– On va voir. Marisa est peut-être en retard.

Mais il n'y croit pas plus que moi. Préoccupé, il me fait poser ma valise sur un banc adossé à un petit kiosque fermé, sur la place devant la gare, puis regarde par-ci par-là, dans le prolongement des allées qui partent en triangle et coupent les prés jusqu'à la mer. Il n'y a personne.

– Elle a dû avoir un problème. Peut-être n'a-t-elle pas reçu mon courrier ?

Pour une raison ou une autre, la femme n'arrive pas. Dans le kiosque, un groupe de lutins siffle avec ironie. Autour de nous, j'aperçois une sorte de lande avec des herbes hautes et des buissons blancs en fleurs qui ressemblent à des têtes de vieilles femmes décoiffées par le vent. À l'horizon, les contours déjà noirs d'une pinède se dessinent sur le rouge flamboyant du crépuscule. Le clocher du petit village se dresse au-dessus de la cime des pins comme le berger sur son troupeau.

Mon mari me réconforte.

– N'aie pas peur, on n'ira pas loin, ma petite fille. Notre maison est à deux pas d'ici. Allons-y, courage.

D'un geste aisé et rapide de porteur professionnel, il charge les valises sur ses épaules et ne me laisse que les petits paquets. Je le suis, mais désormais le cœur me pèse, et j'ai la pénible impression de grimper une montagne au lieu de descendre vers la mer.

Le printemps semblait soudain avoir laissé place à l'automne. Le vert froid de l'herbe et le jaune rougeoyant des fleurs des haies, des feuilles de certains arbres et même du ciel étaient ceux de l'automne. C'était peut-être l'effet du vent. Une chose était sûre, le murmure hostile avec lequel nous accueillirent les saules et les peupliers entourant la maisonnette, grise et fermée, réfugiée au milieu de ces arbres en bataille, était provoqué par le vent. Même la maison me parut inhospitalière, presque hargneuse.

Après avoir déposé les valises devant la porte, mon mari alla chercher les clefs et voulut savoir ce qui avait pu arriver à Marisa qui habitait, comme il ne cessait de le répéter, à quelques pas de là. Comme je ne voyais pas sa maison, je commençais à penser à cette femme comme à un personnage imaginaire. D'autant que tout, autour de moi, me semblait irréel : ma présence en ce lieu, le fait d'être assise sur mes valises comme une émigrante à la première étape de son voyage vers l'inconnu, ainsi que les sentiments d'angoisse et d'agitation qui me secouaient avec plus de force que le

vent dans les arbres alentour. Et ces arbres, d'un vert insolite – le vert pâle des saules et le vert sombre des peupliers, qui se mélangeaient et se teintaient de l'azur marin du ciel –, provoquaient en moi une impression irréaliste, comme si je voyais leur reflet dans l'eau ou à travers les vitres d'une fenêtre.

Les minutes passent et mon mari ne revient pas. Reviendra-t-il, d'ailleurs ? Désormais, tout me paraît envisageable dans cette extraordinaire aventure qu'a été mon mariage : une aventure qui m'a déracinée de ma terre, de ma maison, et qui m'emmène partout à travers le monde.

Je commençais à avoir faim et, bien que le panier à provisions fût à côté de moi, je croyais ne jamais plus pouvoir me nourrir. Une douleur enfantine se mêlait à la complaisance romantique que suscitait mon état. Je me mis enfin à pleurer, en poussant un léger pépiement de petit oiseau perdu qui se propageait dans la grande lamentation des choses environnantes.

Mais non, je ne suis ni perdue ni seule au monde. Une lamentation plus intense que celle des arbres et de la mer répond à la mienne. Ce n'est pas une voix humaine, même si elle s'exprime par la volonté d'un homme et révèle une tristesse et une désolation semblables aux miennes. Ce sont les pleurs d'une âme arrivée dans un lieu solitaire et inconnu, qui ignore comment la nuit tombante transformera son destin et se demande si la fleur de l'espoir renaîtra une fois encore avec l'aube. Une âme qui ne cherche pas d'aide, mais se plaint à elle-même.

C'était le son d'un violon.

Celui qui jouait de cet instrument faisait des gammes simples, comme à la recherche d'un motif créateur capable de donner forme à ses sentiments. Ceux-ci, pourtant, étaient portés par la seule vibration des notes, comme l'eau jaillit des fentes d'un rocher, et s'harmonisaient étrangement avec les sentiments exprimés par mes larmes. J'avais l'impression que cette musique était entièrement imaginaire, et qu'elle s'évadait d'un angle obscur de mon être, de mon inconscient.

Voilà que tout le reste, mes fiançailles, mon mariage, le fait de me retrouver dans ce lieu et dans cette situation, tout se transformait en un véritable rêve à mi-chemin entre le tragique et le ridicule. La réalité était tout autre. J'étais encore dans la maison paternelle, située à la frontière entre la vallée et le village qui, malgré son statut de chef-lieu de province, gardait tous les aspects, la couleur et le climat d'un village de l'âge du fer.

Ma maison, carrée, étroite et austère comme une tour, avec un palier et deux chambres à chaque étage, était l'une des plus hautes du village. Depuis que j'étais petite fille, j'avais établi mon lieu de prédilection au dernier étage, dans une sorte de grenier abrité seulement par un toit soutenu par de grosses poutres et un épais treillage de roseaux. Des grappes de raisin et de fruits, des oignons et des tomates pendaient dans la pièce, sans oublier les saucissons marbrés et les tresses d'ail qui faisaient penser à des ex-voto en cire.

Mais cette chambre n'était pas un véritable grenier : le plafond était haut, les parois blanchies à la chaux, le plancher en bois. Elle avait en outre deux belles fenêtres : à côté de l'une d'elles se trouvait une étagère remplie de livres, et, tout près de l'autre, un ancien secrétaire en véritable bois d'ébène, marqueté d'ivoire, qui ressemblait à un meuble mauresque. De la fenêtre près de l'étagère, on dominait le village : un échiquier de toits rouges et verdâtres, hauts et bas, d'où émergeaient trois clochers égaux, blancs et fins, tandis que tout au fond, touchant presque l'horizon, les tours de la cathédrale se dressaient, sombres et massives.

En hiver, le village se teintait de couleurs sombres et humides qui prenaient pendant l'été des reflets rougeâtres et bruns. Au printemps et après les premières pluies de l'automne, les vieux toits couverts de mousse évoquaient une atmosphère préhistorique, comme un village bâti avec des blocs de pierre sur lesquels renaissait la couleur verte d'une végétation de haute montagne, tenace et vierge.

La route étroite et caillouteuse, que je voyais en me penchant par la fenêtre, faisait d'ailleurs penser à un sentier de montagne. Des montagnes et des montagnes apparaissaient sans fin dans l'embrasement de l'autre fenêtre, vertes, bleues, blanches, grises et violettes, selon la perspective. L'horizon tout entier en était encerclé, mais il restait vaste et aérien : les montagnes étaient comme des nuages. Les sommets les plus proches, surgissant de la vallée que je n'arrivais pas à voir car une barrière de jardins et de potagers

m'en séparait, étaient recouverts en partie par le vert des bois, parsemés de larges taches de granit argentées et de bandes dorées de fougères et d'asphodèles.

Au printemps, les rochers ombragés par les sommets les plus hauts, des monolithes tapissés d'une mousse touffue, telle une écorce veloutée, se couvraient de petites fleurs pourpres ; puis, jusqu'à l'été, une fête de couleurs explosait sur toute la montagne. Les pentes blanchoyaient sous les reflets des asphodèles en fleur, le bouillon-blanc argenté striait le vert vif des fougères, le bois de chênes se teintait d'or. L'automne venait gâcher la fête. Les couleurs pâlissaient, se décomposaient et s'assombrissaient jusqu'à l'arrivée de l'hiver, quand tout devenait noir et que les nuages et les rochers se mélangeaient dans un désordre perpétuel, presque sinistre. Le bruissement toujours plus violent du torrent racontait une histoire de douleur qui se perdait dans la vallée.

Cette vallée, donc, je n'arrivais pas à la voir, mais je la *sentais* au fil des saisons, à travers le chant monotone et tragique du torrent et les grondements du vent qui, certaines nuits d'hiver, montaient jusqu'à nous comme du cœur d'un volcan ; j'aimais ces sons d'une manière presque physique parce qu'ils évoquaient le cri de la terre tourmentée par les éléments, et faisaient écho à mon adolescence agitée par des rêves et des désirs inassouvis. Rêves et désirs qui, au printemps, suivaient le chant du coucou – un chant toujours plus aigu au fur et à mesure que s'éteignait celui du torrent – et s'apaisaient quand la chaleur ardente et parfumée de la saison estivale montait de la vallée.

Dans la vallée, ma famille possédait un petit domaine cultivé et surveillé par un vieux paysan qui vivait là comme un ermite, dont il avait d'ailleurs tous les traits caractéristiques. De temps en temps, il montait jusque chez nous avec un panier d'osier mystérieusement recouvert de feuilles d'acanthé. Quand il les soulevait, on voyait apparaître des fruits précoces aux couleurs de pierres précieuses. En hiver, c'étaient des olives ou, quand il n'y avait rien d'autre, les baies noires et luisantes du myrte et les fruits sanguins de l'arbousier. Ce vieil homme était à mes yeux la plus pure représentation d'une créature vivant en harmonie avec la nature : il incarnait le mythe de la terre qui offre toutes ses richesses, jusqu'aux plus sauvages, à l'homme qui sait les apprécier. Et moi, je les appréciais, plus que pour leur saveur, pour ce qu'elles représentaient : les jours et les nuits, le climat, les dangers, toute la poésie qui les avait fait mûrir. La silhouette droite et granitique de ce vieil homme habite encore les tréfonds de ma mémoire, semblable à ces pierres monumentales aux lointaines formes humaines que les peuples préhistoriques érigeaient dans leur solitude rocheuse comme autant d'idoles chargées de sens.

Je n'étais pas gourmande et ne profitais pas des fruits pendus aux poutres de la chambre, qu'il était pourtant facile d'attraper. Je n'étais pas gourmande et, en plus de la conscience de ne pas commettre d'actes interdits, j'avais la manie des privations. Je m'abandonnais, cependant, à ce que ma mère considérait

comme le plus grand des péchés : la lecture avide et ininterrompue de livres inappropriés à mon âge et, surtout, à mon éducation. Je lisais en cachette, bien sûr, jour et nuit. Dans cette chambre où les petites souris rongeaient le papier et les hirondelles s'exerçaient à prendre leur premier envol, mon âme s'ouvrait lentement, toute seule, heure après heure, page après page, pareille à la rose de mai qui garde toujours en son cœur quelques pétales fermés alors même qu'elle semble complètement épanouie.

Il faut dire que le somptueux secrétaire et l'ancienne étagère de noisetier étaient l'héritage d'un lointain membre de ma famille, un vieil évêque, homme studieux et cultivé, mort en odeur de sainteté. Son souvenir semblait répandre dans cette chambre où je me réfugiais de véritables fragrances. C'était certainement l'odeur des fruits suspendus aux poutres mélangée aux senteurs extérieures, celles des jardins potagers plantés de giroflées, de marjolaine et de sauge. Dans mon esprit de jeune fille, cette sensation provoquait un enchantement particulier.

Les livres, du reste, malgré ce qu'en disait ma mère, étaient d'excellents ouvrages : il y avait tous les grands classiques, italiens ou non, de nombreux volumes en latin, des livres d'ascèse, des vies de saints, des bibles et des monographies religieuses. Mais ces derniers ouvrages n'attiraient point mon attention. Je sentais, oui, l'odeur de sainteté de l'évêque de la famille, mais je la confondais un peu trop avec les parfums de la terre et de la réalité qui m'entouraient.

La figure du saint évêque, dont on disait qu'il était mort vierge après une vie d'abstinence, d'étude et de méditation, était pour moi celle d'un homme extraordinaire qui avait eu la force et le courage de s'élever au-dessus de ses semblables et de les attirer vers lui avec la puissance du renoncement et de la douleur, comme le Christ sur la croix. Je l'admirais plus que je ne l'aimais ; et si je songeais à devenir sainte à mon tour, j'en mesurais toute l'impossibilité. On naît saint, on ne peut pas tout à fait le devenir si le Seigneur ne nous a pas marqués, déjà dans le ventre maternel, du charisme de la grâce. Si l'on réussit toutefois à percer le mystère de cette grâce, c'est déjà un signe de la bonté divine. Être bon ! Ou du moins, essayer de l'être. Celui qui ne peut pas comprendre cette bienveillance ne comprendra jamais le sens de son existence. L'hiver, pendant les nuits lunaires, quand j'écoutais la voix de l'eau jaillir des montagnes et suivre son chemin comme un être vivant, en bas des pentes et le long des vallées, cherchant sa destination, j'avais l'impression qu'un orgue l'accompagnait, comme celui qui accompagne dans les églises le rituel de l'élévation. Alors je saisisais la puissance supérieure qui pousse, à leur insu, tous les êtres du monde à suivre leur destin, et je me disais : « Qu'il aurait été beau, ton destin, s'il avait ressemblé à celui de ton parent saint. Mais Dieu en a décidé autrement. Tu devras quitter cette chambre et traverser le monde pour revenir vers Lui. Tu vivras parmi les hommes, avec eux et non au-dessus d'eux. Leurs erreurs, leurs péchés, leurs soucis seront les tiens.

Mais, au moins, n'oublie pas qu'au-dessus de toi, la force de Dieu te conduit. »

Il faut avouer que tous ces enseignements m'étaient suggérés en grande partie par mon milieu familial. Ma mère était une femme austère et pieuse : elle ne parlait jamais et ne faisait jamais aucune confidence à ses enfants. Elle travaillait sans relâche et ne sortait de la maison que pour aller à l'église. Mon père était bon, généreux, doté d'un caractère à la fois gai et droit : la famille était sa seule préoccupation. Il était entrepreneur en travaux publics (il aménageait le réseau routier de la province) et gagnait beaucoup d'argent. Comme les affaires allaient bon train, il lui vint l'idée, parmi tant d'autres, de remettre en état notre maisonnette. À mon grand chagrin, on ajouta un plafond à la chambre du grenier qui fut finalement destinée aux hôtes. Meublée, donc, d'un beau lit dont la tête, pour ne pas dépareiller avec les autres meubles, était incrustée de nacre véritable. Lorsqu'elle fut entièrement nettoyée et remise en ordre, j'en repris possession. Mais je m'y sentais mal à l'aise, comme si j'étais moi-même l'hôte, guettant sans cesse le pas d'un cheval résonnant dans la rue.

Mon père avait de nombreux amis, qui l'accueillaient dans leur maison de notables ou de paysans lorsqu'il voyageait pour son travail à travers les villes et les villages de la province. L'un d'entre eux pouvait arriver d'un moment à l'autre, me contraignant ainsi à laisser la place libre. Même les petites souris qui se

glissaient auparavant sous la porte et traversaient le plancher poussiéreux, longues et luisantes comme des lézards noirs, et les hirondelles qui entraient par une fenêtre pour sortir par l'autre avec leur vol onduleux et des frémissements d'ailes semblables à des cris d'enfants, étaient à présent intimidées par la chambre réservée aux étrangers.

Je pensais : on vit mal quand on est riche. On vit plus pour les autres que pour soi-même : les autres, qui nous estiment uniquement pour ce que nous pouvons leur offrir.

La première personne qui occupa la chambre fut un notaire, jadis compagnon d'études de mon père. Il devait faire signer des papiers et resta chez nous deux jours. Accompagné d'un domestique, il venait d'un village de montagne, mais on aurait dit qu'ils arrivaient, son compagnon et lui, de Mésopotamie. Ils semblaient peints au charbon : tout noirs, les yeux en amande et les moustaches tombantes, ils étaient couverts de manteaux de laine traditionnels, sortes de longs châles pour protéger la tête, les épaules, la poitrine et les jambes des gens qui voyagent à cheval.

Sous son manteau, le domestique portait un costume aux couleurs sombres dans les tons rouges et verts. Le notaire, lui, était vêtu en parfait bourgeois, impeccable, tout en noir, avec autour du cou une écharpe style Directoire. Il était carré, grand et massif, et ne souriait jamais. Ce fut l'homme qui, de toute ma vie, m'intimida le plus.

À table, il ne parla que de son fils, étudiant en médecine, louant sans en avoir l'air sa beauté, sa vivacité, sa passion pour les études et, surtout, son intelligence. Si la discussion portait sur un autre sujet, il s'arrangeait toujours pour la ramener à son Gabriele.

« Gabriele sait aussi monter à cheval. On dirait un diable. À treize ans, il a voulu à tout prix participer à une course de chevaux barbes et c'est lui qui a gagné le premier prix. »

On parlait de la mer ?

« Mon Gabriele va aussi tous les ans à la mer, il est champion de natation. »

On discutait de mode ?

« Gabriele s'habille aussi à la mode. Il est plutôt extravagant et prétend que c'est lui qui la crée, la mode. Et il la crée en effet, lorsqu'il vient au village pour les vacances », ajouta-t-il en soulevant le coin de sa grosse lèvre supérieure. Ce fut la seule fois qu'il sourit, d'un air complaisant et narquois, s'apercevant peut-être que mes frères retenaient, les dents serrées, leurs ricanements.

Son Gabriele, pour finir, savait tout faire, des expériences chimiques jusqu'aux compositions musicales pour piano et violon : il jouait de divers instruments, chantait, dansait, écrivait des poésies, collectionnait des monnaies anciennes et avait même inventé un aéroplane. Et quand il faisait de l'escrime, jamais il ne ratait sa cible. Généreux, de surcroît, il était prêt à se dévêtir pour habiller un pauvre. Après son diplôme, il pensait partir en Allemagne pour se perfectionner

dans ses études de médecine et se spécialiser dans le traitement de la tuberculose.

Mon père lançait des coups d'œil menaçants à mes frères qui s'échangeaient des coups de pied sous la table et faisaient semblant de rire pour d'autres raisons. De son côté, il écoutait son ami avec le plus grand sérieux puisque, avec un hôte, la courtoisie s'impose, même lorsqu'il exagère les belles qualités de sa progéniture au point de paraître ennuyeux et ridicule. Mais l'attention de tous devint cordiale lorsqu'on se mit à parler du carnaval et des mascarades. Le notaire, alors, commença son récit :

– Oh ! chez nous, les derniers jours du carnaval sont fort bruyants et mouvementés. Les gens restent pendant des mois enfermés dans leur maison, presque ensevelis sous la neige, alors après cela, ils ont besoin de se dégourdir les jambes et de se réchauffer. On danse dans toutes les maisons. Le Mardi gras, les jeunes hommes les plus vigoureux s'habillent avec des peaux d'animaux et portent des cornes et des grelots de bœufs – on les appelle des *bovi*, ces personnages infernaux. Ils parcourent les rues à cheval en criant et frappent à toutes les portes en réclamant des saucisses. Il y a de quoi avoir peur ! Gabriele combat ces formes de carnaval sauvage, bien qu'il aime aussi se déguiser. Soit dit en passant, c'est lui le meilleur : il n'a même pas besoin d'un masque pour se rendre méconnaissable et imite à la perfection n'importe quel personnage.

Le notaire, pris par son histoire, continua :

– Une fois, il s’est déguisé en prêtre, puis il est allé rendre visite à une famille qui l’a réellement pris pour le nouveau curé. Au dernier carnaval, lorsqu’il est venu pour les vacances, il a réussi une prouesse extraordinaire. Le dimanche, la seule personne arrivée avec la diligence était une demoiselle étrangère, une de celles qui viennent de temps en temps dans notre village pour visiter l’ancienne basilique. Mais contrairement aux autres, cette jeune demoiselle ne portait pas de lunettes et n’était pas mal fagotée : elle était belle, élégante, maquillée, vêtue d’un manteau de fourrure et de voiles. Après avoir déposé sa valise à l’auberge, elle est allée tout de suite visiter la basilique. Après quoi, elle a demandé où l’on pouvait voir des danses traditionnelles du pays. Les gens du village l’ont accompagnée dans une maison où l’on donnait des danses anciennes et modernes. Mais sa présence et surtout son comportement ont provoqué un grand désordre. En effet, elle a commencé par regarder les jeunes garçons qui ont laissé tomber leurs dames pour s’occuper d’elle. Elle a même dansé et reçu plusieurs déclarations d’amour. Jusqu’au moment où l’un de mes jeunes neveux, informé par un ami, est arrivé et, après avoir bien regardé l’étrangère, s’est écrié : « Vous ne voyez donc pas, gros nigauds, que cette jolie femme, c’est mon cousin Gabriele? »

Tout en racontant la prouesse de son Gabriele, le notaire ne décrochait pas un sourire. L’hilarité était générale : même les domestiques s’arrêtaient sur le pas de la porte, les assiettes à la main et les yeux pétillants d’admiration. Je ne souriais pas, moi non plus. Le

grand homme noir m'intimidait, certes, mais l'image du jeune étudiant que je m'étais construite à travers les récits que son père avait déclamés d'une voix dure, presque sombre, n'avait rien de gai. Je pensais : « Ce Gabriele doit être à moitié fou. »

Je l'imaginai au milieu de cette foule sauvage et saine de villageois, déguisé en femme, maquillé et tragique, en train de danser une danse macabre ; ou encore en train de jouer de la guitare et de chanter un couplet douloureux. Je n'arrivais pas à l'imaginer autrement que déguisé, d'une manière ou d'une autre, le visage pareil à un masque. Lui non plus, il ne riait jamais, et sa manie de s'essayer à n'importe quel domaine, art ou science, le recouvrait, à mes yeux, d'un voile de folie.

Cependant, je commençai à penser à lui comme à un personnage extraordinaire, absolument différent de ceux que je connaissais, destiné à un grand avenir. Les bavardages des domestiques, à qui le serviteur du notaire avait confié le projet que son patron avait d'arranger un mariage entre son fils et moi, suscitèrent en moi un malaise à la fois trouble et lumineux : quelque chose de semblable au désordre des nuages sur le Mont* aux crépuscules de mars, où se mêlent le rouge de l'occident balayé par les vents et le noir de l'hiver finissant.

Être aimée par un jeune homme comme Gabriele devait être une expérience magnifique, un pur

* *Il s'agit du mont Ortobene, situé près de la ville de Nuoro.*

enchantement. Mais partager avec lui la réalité de tous les jours ne pouvait être que pénible et déplaisant.

Je commençai alors à attendre l'arrivée de Gabriele, qui allait certainement profiter un jour ou l'autre de notre chambre d'hôtes.

De nombreux hôtes passaient, mais lui, il n'arrivait jamais. Son père revint, accompagné de son fidèle domestique ; c'était déjà quelque chose. Cette fois encore, il parla de son fils, mais avec une pointe d'inquiétude dans la voix. Gabriele ne voulait plus attendre la fin de l'université pour se perfectionner à l'étranger. Il voulait partir plus tôt et s'inscrire à l'université de Munich ou de Berlin. Il fallait donc beaucoup d'argent pour satisfaire à ses désirs, et le notaire, au dire de son domestique, était plutôt avare.

– Bon, il faut bien faire des sacrifices pour le bien des enfants, dit mon père. D'autant que ton Gabriele est différent des autres, il a sans doute un grand avenir devant lui. Allez, ouvrez les cordons de ta bourse, mon cher Alfonso Maria.

J'eus l'impression d'une légère note de sarcasme, une note qui ne résonnait peut-être qu'à l'intérieur de moi. Mais je trouvais normal que le notaire baisse les yeux au-dessus de son assiette pour avaler, comme il faisait d'habitude, une cuillerée de soupe bouillante, et relève son visage rouge et troublé, pour accepter la prophétie et les conseils de son hôte.

– Espérons-le, dit-il d'un air convaincu.

Il me jeta un coup d'œil rapide. Puis, il regarda les autres convives, des plus grands aux plus petits,

comme pour s'assurer que tout le monde partageait sa joyeuse certitude. Et en guise de réponse à la dérision cordiale qui pointait dans les derniers mots de mon père, ou peut-être avec une intention cachée, il ajouta :

– Et quand ma bourse sera vidée, je puiserai dans la tienne, mon cher Gian Francesco.

Le notaire resta ensuite quelques mois sans se montrer. Des hôtes partaient, d'autres arrivaient. Ma mère était sans cesse occupée à rôtir des cabris, préparer des farces, cuire des macaronis. Elle envoyait la domestique au domaine, dans la vallée, chercher des légumes et des fruits. Parfois, je l'accompagnais. Je vivais alors mes jours les plus heureux. Là-bas, je retrouvais notre bon ermite, dans sa cabane de pierres et de roseaux, au milieu de ses choux et de tant d'autres cultures primitives alimentées par un filet d'eau, dernière veine du torrent hivernal que le vieil homme déviait ici et là, en le conduisant comme un serviteur docile. Il lui parlait comme on parle à un être vivant, il le bénissait, se faisait conseiller par lui, le menaçait et essayait même de le punir si par hasard il sortait de son sillon et prétendait poursuivre librement son chemin.

À notre arrivée, il se redressait sur sa pioche et disait :

– Des hôtes ? Quand est-ce que tu te maries, mademoiselle ?

Je rougissais : j'avais l'impression qu'il devinait mes pensées secrètes et qu'avec sa clairvoyance d'homme solitaire, il associait le mot « hôtes » à son innocente question.

Un jour, il se passa un fait étrange. Un ballon volant de papier rouge, que le soleil faisait paraître de feu, se souleva au-dessus des montagnes, à l'horizon ; il erra par-ci par-là, jusqu'au soir, puis tomba à la limite du domaine et s'enflamma. Le vieux n'avait jamais vu une chose pareille : il crut à l'apparition d'un astre mystérieux, et quand il le vit tomber, il s'agenouilla avec terreur et adoration.

– C'est le Seigneur, c'est le Seigneur ! s'écria-t-il.

Nous n'aperçûmes que les restes du ballon : des morceaux de papier brûlé voltigeant dans les arbustes comme des oiseaux noirs, et l'armature de roseaux, elle aussi en partie brûlée.

S'agissait-il du ballon que Gabriele avait inventé ?

Je ne l'ai jamais su. Mais dans la chute de ce morceau de papier que le vieux avait adoré comme un astre, un signe de Dieu, j'avais entrevu un je-ne-sais-quoi de significatif, d'ironique et de cruel.

Un autre jour, en octobre, durant l'une des absences répétées de mon père, je lisais dans la chambre des hôtes, assise devant l'ancien secrétaire. Je lisais, ou mieux, je relisais l'un de mes livres préférés à cette époque : *Les Martyrs* de Chateaubriand. C'était une édition rarissime, reliée en cuir blanc avec des frises d'or : un très bel objet. D'ailleurs, tout était beau ce jour-là, au point que c'en était presque irréal. Tout était bleu : même le granit du Mont, les ombres des arbres, et ce bleu d'azur se réfléchissait sur les murs de la chambre et sur le secrétaire, luisant comme du cristal.

Une telle beauté, et la magie même de la lecture, suscitaient en moi une sensation de rêve. J'avais presque peur de tourner la page, comme si j'allais ouvrir une porte qui aurait laissé pénétrer une atmosphère différente. Quand, soudain, la porte de la chambre s'ouvrit, le monde entier changea d'aspect à mes yeux. Un homme, que je n'avais pas entendu arriver, apparut sur le seuil. Ses yeux noirs me fixaient, remplis de curiosité et de surprise. On aurait dit que ma présence l'empêchait de bouger. Derrière lui se trouvait la jeune domestique qui portait une valise sur sa tête. Et elle me regardait, en levant son visage malin de petit singe au-dessus du bras du jeune homme.

Elle dit :

– Pardon, demoiselle ! Je ne savais pas que vous étiez là !

Puis, en le poussant presque, elle invita l'hôte à entrer. Mais lui n'avancait pas.

Je m'étais levée d'un seul coup : je n'osais ni parler ni bouger. Mes yeux avaient rencontré les siens : je sentais que nous nous étions *reconnus* et que cet instant allait marquer un point sans doute décisif de notre destin.

Il fut le premier à se ressaisir. Il sourit, d'un sourire triste et ironique qui laissa entrevoir ses dents, magnifiques mais spectrales, et d'une voix dure que je connaissais déjà, il dit :

– Je vous prie de m'excuser si, sans le vouloir, je vous ai dérangée.

Oui, c'était la voix du notaire, avec une vibration plus vivante mais tout aussi sarcastique. Oui, c'était lui, Gabriele : il était grand et beau, habillé avec la plus grande élégance, sérieux et narquois. Effrayée par son accent, par ces dents lumineuses qui éclairaient son visage sombre et glabre et, surtout, par son sourire, je marmonnai quelque chose d'incompréhensible. L'idée qu'il était capable de sourire était pour moi comme la révélation d'un mystère.

Je me glissai hors de la pièce, la tête baissée, comme si j'avais été surprise en train de faire quelque chose d'interdit, et j'allai me cacher dans ma chambre. Cette chambre plutôt sombre que je n'aimais pas donnait sur la cour.

Une fois le premier étourdissement passé, je me penche par la fenêtre pour voir, furtivement, si les chevaux des hôtes sont dehors. J'imagine, en effet, que le fils du notaire est arrivé comme son père, à cheval et accompagné d'un domestique. Mais la cour triangulaire, quelque peu humide sous les grands arbres couverts de mousse et les herbes grasses, est déserte. Elle ressemble à l'angle du glacis d'un château avec, tout en haut, le grand ciel laqué d'une couleur turquoise outremer. Dans ces hauteurs solitaires, les corneilles qui font leur nid sur les clochers passent en grinçant, et ce grincement me donne la sensation d'un vol étrange : un vol dangereux, comme dans les rêves.

Il faut dire que ma vie, à cette époque, était tellement immobile et solitaire que les moindres événements prenaient à mes yeux une tournure extraordinaire.

L'arrivée de cet hôte tant attendu, qu'au fond de moi j'aimais déjà – arrivée qui se déroula telle que je l'ai décrite – m'avait bouleversée jusqu'au tréfonds de mon âme. Cependant, mon caractère déjà mûr et ma conscience peut-être trop développée me faisaient porter un regard sévère sur moi-même et sur les choses qui m'entouraient. Je me secouai donc avec méfiance et tentai de ressaisir, même physiquement, la réalité.

Je me regarde dans le miroir et, une fois de plus, je vois bien que je ne suis pas belle. Seuls mes yeux révèlent une âme imprégnée de soleil. Gabriele a saisi ce secret au premier regard et il en est resté surpris et enchanté. Mais ensuite, il a souri d'un sourire railleur, peut-être à cause de mon égarement, de mon aspect insolite, de toute ma personne à la beauté grotesque, ou simplement provinciale. Peut-être est-il au courant des projets de nos familles. Il sait que je rêve de lui et que je l'attends. Il aime mon âme à travers mes yeux, mais les femmes de chair et de sang qu'il désire sont bien différentes. Il souhaite partir vivre dans les grandes villes, il s'est même déjà mis en route vers ces lieux où la vie n'est que tumulte, lutte et plaisir, où l'or et les passions humaines s'entremêlent, où l'homme a renoncé à Dieu. C'est là qu'est la place de Gabriele, c'est là que le destin l'appelle et le veut. S'il a daigné aujourd'hui m'offrir un regard, ce n'est que par curiosité et peut-être même par raillerie.

« Tu ne te moqueras pas de moi, tu ne reverras jamais mes yeux égarés. Puis tu t'en iras loin et il se

peut que nous ne nous revoyions plus. » Voilà ce que je lui dis, en me regardant dans le miroir et en m'adressant à lui comme si son image était restée figée dans ma pupille.

Pourtant, plus que jamais il est déjà en moi, dans les profondeurs de mon âme. J'ai l'impression de l'entendre rire, puis redevenir sombre et me répondre :

« Tu sais, je ne veux plus jamais m'en aller d'ici. »

Quand je descendis dans la pièce au rez-de-chaussée où l'on dînait et travaillait, ma mère et les domestiques parlaient de lui. En réalité, c'étaient les domestiques qui parlaient, avec cette manière qui leur est propre de se contredire et de se bafouer réciproquement, car ma mère, taciturne et pensive, penchée sur son travail avec son visage si pâle sur lequel ses yeux célestes répandaient une lueur bleuâtre, ne se mêlait pas d'ordinaire à leurs discours. Elle était toujours en train de coudre ou de raccommoder les costumes de mes frères, et d'ailleurs elle en tenait un dans ses mains fines, sur lesquelles seule son alliance modeste brillait.

La domestique qui avait monté à l'étage la valise de Gabriele, ainsi qu'une longue et mystérieuse boîte, se mit à jouer de l'œil dès qu'elle me vit. Puis elle éclata de rire et dit :

– Vous savez, monsieur est déjà sorti. Nous vous avons fait une belle surprise, hein, mademoiselle ?

– Tu l'as fait exprès, singe, dit l'autre domestique qui me regardait aussi en riant.

Je les remis aussitôt à leur place.

– Qu’y a-t-il de drôle ? Est-ce que par hasard je me trouvais chez lui, ou même chez vous ?

– Il aurait mieux valu que tu sois ici, en bas.

C’était ma mère qui parlait, sans cesser de travailler. Non, elle n’était vraiment pas contente que je passe toutes mes journées cachée ici et là, à lire, à rêvasser, à ne *rien faire*. Il aurait mieux valu, à son avis, que Gabriele m’eût surprise en train de travailler et de surveiller les domestiques.

Il devait avoir eu une mauvaise impression de moi, au point qu’il avait annoncé, en sortant, qu’il ne rentrerait pas pour le repas, ce qui avait d’autant plus déçu et attristé ma mère. Cette nouvelle fut pour moi, au contraire, un grand soulagement : j’aurais tout supporté dans ma vie, excepté de manger en présence de Gabriele.

Sa conduite, en outre, confirmait son indifférence à mon égard et m’humiliait d’autant plus profondément que je remarquais la tristesse de ma mère. Lorsque des hôtes arrivaient, c’était pour elle une grande joie que de préparer de véritables festins. Maintenant, elle redoutait les reproches que mon père allait lui faire à son retour parce qu’elle n’avait pas su retenir le jeune homme.

Elle était tout de même excusable : Gabriele était un hôte bien différent des autres. Même mes frères, des garnements qui s’ébattaient sans cesse dans les rues du village et des alentours, ne savaient pas où il était parti. En fin d’après-midi seulement, un de leurs amis leur dit qu’il l’avait vu tout en bas de la grande

route de la vallée, quasiment au-dessus de notre domaine, assis sur les bornes en train de prendre des notes.

– Il est vraiment toqué, dit ma mère en soupirant, sans doute soulagée à l'idée que Gabriele n'était pas parti à cause de moi.

Elle prépara malgré tout un repas exquis et fit mettre la table avec le linge de Flandre, celui qui ressemblait à du satin blanc tissé d'œillets fantastiques, brodé sur les bords : un service qu'on utilisait uniquement pour les grandes occasions. Lorsque je le voyais, le soir surtout, sous la clarté rougeâtre du lustre en cristal qui pendait du plafond gris de la grande pièce un peu sombre, comme une stalactite dans une grotte marine, ma sensibilité renfermée éprouvait un plaisir presque charnel. Quand je touchais les bords de la nappe et caressais les serviettes, j'avais l'impression que la toile était comme une peau, fraîche et vivante. Les œillets blancs du tissu, entrecroisés dans une danse géométrique qui, à force de la fixer, donnait le vertige, me semblaient dégager une mystérieuse odeur de fête nuptiale.

L'idée que ce service pût être taché, que mes frères pussent le profaner avec leur frimousse graisseuse, me faisait mal. Mais ce soir-là, tout était permis, pourvu que l'hôte revînt.

L'hôte revient, finalement. Je termine de mettre la table sans le regarder, mais je sens sa présence et je vois chacun de ses traits, comme si je le connaissais depuis des années et que j'étais à mon aise avec lui.

Il n'est plus habillé d'une couleur neutre comme à son arrivée. Il s'est changé avant de sortir. Il porte un costume bleu foncé, avec une cravate de la même couleur et un chapeau de feutre noir. Quelque chose de son père, un air grave et irréductible, se manifeste à présent en lui. Sa présence provoque presque une sensation de menace et de danger. Pourtant, au fond de moi, une joie jamais éprouvée illumine tout mon être, et lorsque, enfin, je réussis à relever les yeux et à croiser une deuxième fois les siens, je revois le lever du soleil sur les montagnes.

Voilà le véritable Gabriele, si différent de celui que mon imagination avait façonné. Tout est beau en lui : ses mains longues, ses doigts fins d'artiste, ses cheveux souples, presque irisés, pareils aux plumes des jeunes corbeaux, ses sourcils ailés s'ouvrant sur son front carré, sa bouche sensuelle et triste ; sa façon de se mouvoir, de s'asseoir, d'observer les choses, sobre, lente, presque rigide, mais jamais indifférente. Tout en lui me plaisait et suscitait en moi un sentiment de fierté, comme s'il m'appartenait déjà.

Il avait l'air de se réjouir du charmant accueil que ma famille et moi-même lui réservions. Mes frères, surtout, pareils à trois petits léopards, se serraient autour de lui, le lorgnaient, le mesuraient, le regardaient de haut en bas comme on regarde un rocher que l'on va prendre d'assaut. Il se laissait faire, avec un air sérieux mais nullement sévère, tout en gardant ses distances, jusqu'au moment où le plus jeune et le plus audacieux de mes frères lui demanda à voix haute :

– Est-ce vrai que vous êtes capable d’avalier des couteaux ?

Les autres donnèrent des coups de coude à l’imprudent. Gabriele réagit spontanément en riant. Puis il me regarda et son regard s’assombrit.

J’eus l’impression qu’il devinait la façon dont je l’avais imaginé avant de le connaître et qu’il voulait effacer en moi ce fantasme. Il serra ensuite mon petit frère par les épaules et, d’une voix menaçante, comme s’il avait eu l’intention de le punir pour sa question insolente, il lui dit :

– Si je veux, je peux aussi t’avalier, toi !

Il se pencha sur la tête du petit, ouvrit grand sa bouche et roula ses yeux diaboliques, provoquant en moi une nouvelle sensation, comme si ses dents mâchaient les cheveux du coupable. Son visage vira alors au tragique, se décomposa de nouveau et suscita en moi une nouvelle angoisse remplie de trouble.

Tout le monde riait, sauf moi. Gabriele réagit à leurs invitations tacites en commençant à jongler, peut-être avec le désir caché de me faire souffrir. Il avala des couteaux, déplaça l’une de mes précieuses serviettes, désormais transformée en entonnoir renversé ; puis fit pousser, dans le pot reposant sur le rebord de la fenêtre, un géranium qui fleurissait, guilletteret, sur le fond mélancolique de la cour.

En réalité, je ne vis aucune plante pousser, contrairement à ce qu’affirmaient mes frères impressionnés et les domestiques accourus pour assister aux miracles de l’hôte. Gabriele n’était pas en train de *travailler*

pour moi, si ce n'est avec cruauté : pour moi, il n'avait que quelques regards furtifs, et même étranges, me semblait-il, comme si ma présence faisait de l'ombre à cette scène gaie et familière.

Pendant le dîner, il ne cessa de plaisanter avec mes frères et de bavarder avec maman, tout en se plaignant, toujours sur un ton burlesque, de l'avarice de son père. Il disait :

– C'est une maladie qui, à travers les siècles, est devenue héréditaire au sein de ma famille. Mon grand-père avait l'habitude de jeûner six jours par semaine, en prétextant qu'il en avait fait autrefois le vœu, alors qu'il était atteint d'une grave maladie. Il était maigre et sec comme un bâton, et la nuit, il ne dormait jamais de peur qu'on lui vole son argent. Mon père, à son tour, est obsédé par l'idée que le Seigneur procure de l'argent à l'homme non pour qu'il le garde mais pour qu'il le dépense. Cette maladie, je vous assure, s'arrêtera avec lui. La seule maladie que Gabriele puisse avoir, c'est d'être né avec les mains percées.

Il regarda ses mains à travers la lumière et les garçons le rassurèrent en lui disant qu'ils voyaient vraiment des trous.

Je ressentais un malaise presque physique, une sensation d'étouffement. J'aurais voulu sortir dans la nuit sombre parsemée d'étoiles ou grimper sur le toit de la maison. Celui qui était en face de moi, qui mangeait – et il mangeait beaucoup –, buvait et riait, en se moquant même de ses parents, c'était bien le Gabriele que j'avais imaginé en écoutant les histoires bienveillantes, et

pleines d'orgueil, racontées par son père : un jeune homme extravagant et funambulesque, qui amusait les autres tout en se moquant de leur naïveté.

Je dois ajouter que j'étais obsédée par la serviette qu'il avait fait disparaître au cours de ses tours de magie. Je laissai donc tomber la mienne afin de regarder sous la table, mais je ne vis que les serviettes des autres convives qui pendaient de leurs genoux. En me levant, j'aperçus le visage de Gabriele qui s'était de nouveau assombri et avait pris un air presque tragique. Ses yeux, à présent, me fixaient d'un regard hostile.

Aujourd'hui encore, je ressens un coup au cœur en pensant qu'il avait deviné ma méchante supposition. Lorsque je m'aperçus qu'il allait finalement m'adresser la parole, je crus qu'il allait me dire : « Mademoiselle, croyez-vous peut-être que je suis un voleur de serviettes ? »

Mais il me demanda, peut-être pour se venger :
– Est-ce que tu fais des études ?

Ce *tu* paternel et protecteur m'exaspéra. Les yeux de mes frères pétillaient d'un air moqueur tandis que le visage de ma mère prenait un air triste et humilié. Pour mieux me défendre de cette attaque, je décidai de m'armer d'une cuirasse de rires.

– Pourquoi ris-tu ? insista-t-il.

Mes frères m'encourageaient désormais avec un véritable chœur de fous rires. Les rôles étaient inversés : maintenant c'était de lui qu'on se moquait.

Il nous observa l'un après l'autre, avec un air légèrement surpris, puis reprit sur un ton familier :

– Peut-on savoir pourquoi ma question si simple provoque une telle hilarité ?

Je sens quelque chose fondre dans mon cœur, j'ai l'impression de pénétrer dans le cercle de *ses* connaissances et de pouvoir lui parler librement. J'ai désormais la force de le regarder dans les yeux, sans mystères, de lui parler et de ne plus le craindre.

– Je n'ai jamais étudié. Je sais à peine lire et écrire.

L'événement de la matinée dément mes paroles. Mais il ne s'en souvient pas et cela me blesse.

– Tu ne sais même pas jouer d'un instrument ?

– Jouer ? Et de quoi ? Rien, même pas sonner les cloches.

Mes frères se mirent à tirer sur des cordes imaginaires en reproduisant les tintements des cloches lorsqu'elles sonnent le glas. Mais à présent Gabriele ne s'occupe plus que de moi et il hausse la voix pour dominer le bruit.

– Que fais-tu alors durant toute la journée ?

Je regarde ma mère, en la suppliant des yeux de ne pas contredire mes paroles.

– Je travaille. Nous sommes très nombreux à la maison et les domestiques n'en font jamais assez.

Mes frères continuent à faire barrage avec leurs cris et leurs rires, mais maman, voyant que les choses deviennent sérieuses, les fait sortir de la pièce et se dirige vers la cuisine, soi-disant pour s'assurer que le café est préparé dans les règles de l'art.

Nous voilà seuls, l'un en face de l'autre, séparés par la largeur de la table sur laquelle les objets en désordre

semblent partager avec moi l'effroi qui, de nouveau, saisit mon âme.

La voix de Gabriele, différente, presque sombre, résonne dans le silence.

– Tu n'as pas de sœurs ?

– Vous ne l'avez pas remarqué ?

– Je croyais que tu avais des sœurs mariées. Mais pourquoi donc me vouvoies-tu ? J'ai quel âge, à ton avis ?

Je savais qu'il avait vingt-deux ans, mais il en faisait plus, il avait l'air d'un homme âgé, du moins à mes yeux. Cependant, le ton familier et même plutôt sévère qu'il prit lorsqu'il recommença à me parler me surprenait et me flattait. Il s'était installé confortablement, avec une certaine maîtrise : il avait tourné la chaise sur le côté et appuyé son coude sur la table de telle façon que, maintenant, la lumière du lustre l'illuminait de biais. Je pouvais ainsi apercevoir ses deux visages, l'un clair et l'autre sombre, sous ses cheveux luisants qui de nouveau me faisaient penser aux ailes des corbeaux au printemps. On voyait les ombres longues de ses cils qui descendaient jusque sous ses yeux, et ses lèvres s'ouvraient et se refermaient dans un jeu volontaire pour, tour à tour, révéler et cacher ses dents.

Il cherchait à me plaire : il le faisait instinctivement et je le ressentais instinctivement. Et c'était un plaisir qui confinait à la souffrance. Le regard fixé devant lui, comme s'il balayait son passé, il dit :

– Cet hiver, j'ai souffert de fièvres rhumatismales. Mon père s'obstinait à me faire étudier à Bologne

parce que nous avons de la famille dans cette ville ; ainsi, comme j'habitais chez eux, il pouvait économiser l'argent de la pension. Mais la maison était humide et sans chauffage : dans ma chambre, l'eau gelait dans la cuvette. De plus, en hiver, cette ville est très froide, et si l'on sort déjà frigorifié de la maison, on reste frigorifié pendant toute la journée. Alors, bien qu'originnaire d'un pays de montagne, j'ai attrapé ces fièvres dont je porte encore les signes : c'est pour cette raison que je suis un peu défraîchi et qu'on pourrait penser que j'ai trente ans. Mais je n'en ai que vingt-deux, Dieu merci, et je veux les garder toute ma vie.

Il passa sa main gauche sur son visage, comme pour s'assurer qu'il disait la vérité. Puis il reprit :

– Dans trois ou quatre ans, je serai médecin. Oh ! comme le temps passe vite ! Je me souviens comme si c'était hier lorsque j'avais huit ans et que j'allais à l'école du village. Et pourtant, je ne voudrais pas revenir en arrière. L'enfance est mélancolique, surtout dans certaines maisons et certains villages. Mon seul divertissement, c'était de m'arrêter dans les ruelles où l'herbe pousse entre les pierres, pour observer et envier les lézards qui ne font rien d'autre que de se prélasser au soleil.

– Moi aussi ! m'exclamai-je dans un élan.

Il se retourna pour me regarder et continua :

– Oui, les enfants envient les animaux libres et heureux presque de façon instinctive. Qui n'a jamais désiré être un oiseau ? Pourtant, les oiseaux, tout comme les autres animaux qui nous paraissent heureux, souffrent peut-être davantage que nous. Ils

ressentent sans cesse la peur et le danger, tandis que l'homme croit être fort et pouvoir bâtir son destin. La joie, au contraire, jaillit du néant, et c'est vers le néant qu'elle retourne ! Il n'est absolument pas en notre pouvoir de la créer.

Je sentais mon cœur battre comme si Gabriele frappait dessus avec ses doigts. Il me semblait que chacun de ses mots était imprégné de vérité et je m'enorgueillisais du fait qu'il me parlât ainsi. Il savait sans doute que je pouvais le comprendre et j'avais envie de le lui prouver. Mais j'avais peur de briser cet enchantement. Lui, d'ailleurs, ne semblait pas désirer que je parle et parlait à ma place.

– Toi aussi, tu es un être heureux : tu as dix-sept ans, un père qui travaille pour toi, une mère sainte, une belle maison, des tas de livres... que tu ne sais pas lire. Pourtant, tu en lisais un ce matin, et comment !

– Je ne lisais pas.

Il ne voulait pas me contredire. De temps en temps, il regardait les ongles de sa main gauche et jouait avec l'épingle de sa cravate qui ressemblait à un petit tournesol.

– Je t'ai même enviée, ce matin, quand je t'ai vue près de la fenêtre, entourée de tous ces livres et de ce meuble arabe digne d'un musée. Mais où l'avez-vous déniché ?

– Nous l'avons reçu en héritage d'un oncle qui était évêque, lui répondis-je avec un air insouciant, comme si tous mes aïeux avaient été des évêques ou des barons.

Bien qu'il prête peu d'attention à ma réponse, ses paroles me blessent.

– Quand je serai riche, je n'achèterai que des tas de belles choses : meubles anciens, surtout du ^{XVI}^e siècle, fers forgés, statues, tableaux, cristaux et miniatures. Mais arriverai-je un jour à être riche ? Mon père, comme je l'ai déjà dit, prétend que j'ai les mains percées.

Il regarda de nouveau ses mains en les frappant d'un geste de reproche amusé.

– Du reste, à quoi sert l'argent si ce n'est à satisfaire nos désirs et nos passions ? La vie de mon père, je ne tiens vraiment pas à la répéter. Travailler, défier la neige et le soleil comme un berger, vivre dans une maison sombre et pauvre, tout cela pour mettre de côté un peu d'argent dont les autres vont ensuite profiter. Ah non, vraiment, c'est une offense à Dieu que de vivre comme cela.

J'aurais voulu prendre la défense du notaire, dont le caractère austère me semblait digne de respect, mais à ce moment-là, ma mère revint dans la pièce, suivie par la domestique qui apportait le café, et Gabriele changea de sujet de conversation.

Tous les discours de cette soirée s'imprimèrent dans ma mémoire comme sur les pages d'un livre. Je ne peux pas en parler davantage parce que, aujourd'hui encore, le seul fait de les évoquer réveille en moi une sensation de malaise.

Vint l'heure de se retirer. Il devait repartir à l'aube. Il salua mes frères puis, en se tournant vers moi, me dit :

– Je t’enverrai des livres et des cartes postales avec de beaux paysages d’Allemagne.

Je n’osais plus le regarder, et lui non plus ne me regardait pas. Je ne lui tendis pas la main et il ne la chercha pas, mais ses promesses me nouèrent la gorge comme un collier d’or, comme s’il m’avait serrée contre lui à jamais.

Il me semblait l’entendre dire : « Je resterai ici avec toi ou tu viendras avec moi, pour toujours. » Lorsqu’il disparut, dans le grand vide autour de moi, je ne vis que les yeux de ma mère, où se lisait un mélange de bonheur et de crainte à l’égard de cette entente qui venait de s’établir – elle l’avait parfaitement compris – entre Gabriele et moi.

Mais non, il ne m’avait pas encore tout dit, et il voulait me parler encore une fois avant de s’en aller loin.

Agitée, triste et ivre d’une passion que j’étais moi-même incapable de définir, je me glissai dehors, dans le potager, poussée par le besoin irrésistible de voir les étoiles et, plus lumineuse encore que les étoiles, la fenêtre de la chambre qui dorénavant serait *notre* chambre.

J’ai la folle illusion qu’il me voit et qu’il va trouver le moyen de me rejoindre pour me parler encore et m’emporter avec lui dans un tourbillon d’amour.

Le parfum de la marjolaine, réveillé par le frottement de mes vêtements contre le buisson, me fait tressaillir. Tout possède un aspect tactile qui m’attire vers

la terre. Et je finis par me jeter réellement par terre, sur l'herbe tendre d'octobre, lorsque le son d'une voix répond à celle de mon âme.

Ce n'est pas une voix humaine, même si elle parle par la volonté d'un homme et exprime les gémisséments d'une passion semblable à la mienne. C'est la lamentation d'un violon. L'homme qui jouait faisait des gammes simples, comme à la recherche d'un motif créateur capable de donner forme à ses sentiments. Ceux-ci, pourtant, étaient portés par la simple vibration des notes et s'harmonisaient miraculeusement avec les miens.

« Nous nous aimons, jeune fille, mais nous n'osons pas nous l'avouer en employant de simples mots de mortels, car notre amour possède déjà quelque chose qui nous effraie, nous unit et nous sépare avec des reflets de haine. J'ai peur de toi, parce que tu es pure et douce. J'ai peur de te faire du mal, tandis que je désire que toute ta vie soit fraîche et légère comme l'herbe sur laquelle bat ton cœur encore vierge. Tu as peur de moi, parce que tu crois que je connais déjà le mal, que j'ai déjà rongé et mordu la vie de mes dents sauvages. Et je sais que si je descendais maintenant vers toi, avec ma chair impure, et si je tendais mes bras vers toi, tu serais alors la chose qui m'appartiendrait le plus au monde, tu prendrais racine en moi, comme le bulbe de lys plonge ses racines dans le fumier mélangé à la terre.

« Mais je ne veux pas, je ne peux pas descendre. Parce que ton petit corps juvénile et froid, comme

une branche bourgeonnant à peine, ne me plaît pas. J'aime ton âme vaste, profonde et scintillante comme cette nuit étoilée, et c'est avec mon âme brumeuse et déjà sombre que je veux te parler. Nous ne nous reverrons peut-être plus jamais sur cette terre. Mais nous serons unis pour toujours : voilà le véritable amour, et toi, jeune fille, tu dois t'en contenter. C'est moi qui ne pourrai pas m'en contenter. Je te chercherai dans les yeux des autres femmes et je ne te trouverai pas. Je te chercherai en dehors de moi, tandis que tu seras à jamais en moi : c'est pour cette raison que tu n'auras, toi, plus jamais besoin de me chercher. »

Après tant d'années et d'expériences, c'est avec ces mots que je traduis aujourd'hui le chant ambigu et incertain du violon de Gabriele.

Il partit sans que je puisse le revoir, et sa visite laissa, entre autres choses, un halo de mystère dans notre maison.

La serviette qu'il avait fait disparaître ne fut jamais retrouvée. Personne, ni mes frères ni les domestiques pleines de malice, n'imagina un seul instant qu'il avait pu l'emporter avec lui : ils disaient plutôt qu'il avait dû la manger ! Quoi qu'il en soit, le beau service était mutilé et chaque fois que je le voyais, je ressentais une douleur. C'était comme si une partie de ma personne, une aile de mon âme, avait aussi disparu.

La nuit, pendant longtemps, les gémissements balbutiants mais tellement expressifs du violon de Gabriele résonnèrent en moi et autour de moi. Ils me

persécutaient presque. Je les entendais également les nuits de vent, à travers le frémissement du torrent, dans le silence à la fois proche et lointain. Ils s'échappaient de l'herbe du potager, du chant des grillons, du grincement des meubles. On aurait dit que les choses qui m'entouraient aimaient et souffraient tout comme j'aimais et je souffrais moi-même.

Les cartes postales et les livres promis n'arrivèrent jamais. Pas un seul signe, jamais. En hiver, à l'époque des neiges, le notaire et son domestique descendirent de nouveau des montagnes, emmitouflés, les capuchons ourlés de neige fondue. Ils furent très bien accueillis car ma mère considérait l'attitude silencieuse de Gabriele comme tout à fait correcte et naturelle. De hautes flammes brillèrent dans la cheminée, on alluma tous les réchauds, et les domestiques coururent en ville à la recherche de bonnes victuailles. Mais le notaire, pâle et froid, restait à l'écart du feu et ne souriait jamais : il avait l'air particulièrement renfrogné à mon égard, comme s'il devinait ma passion et ne l'approuvait pas. Il parla très peu de Gabriele et sans l'enthousiasme qui l'animait autrefois : il nous dit seulement qu'il fréquentait l'université de Munich, dépensait beaucoup d'argent et étudiait aussi la peinture. Le domestique, à son tour, raconta aux femmes que l'étudiant demandait des sommes d'argent exorbitantes, chose qui inquiétait le notaire, d'autant que Gabriele écrivait qu'il était toujours souffrant. Le notaire était tellement inquiet qu'il tomba malade du foie. Il mourut, en effet, l'année suivante.

Je m'obstinais à attendre le jeune homme, sans pour autant me faire d'illusions. Après tout, nous n'avions échangé que quelques mots et il s'était amusé à jouer de son violon dans la chambre des hôtes de cette manière qui caractérisait tous ses actes, c'est-à-dire en s'exerçant, sans jamais s'aventurer plus loin.

Peut-être s'était-il également amusé avec moi, petite créature croisée par hasard sur son chemin, en jouant les préludes d'une aventure qu'il avait aussitôt oubliée.

Pourtant, les vibrations de mon cœur ne cessaient un seul instant, et comme elles étaient innocentes et que personne ne s'en apercevait, je ne cherchais pas à les réprimer.

Nous recevions de vagues nouvelles de lui : après avoir dilapidé le patrimoine de son père, il n'était plus jamais retourné au village, et avait réalisé en partie ses rêves ambitieux, alors qu'il était encore très jeune, en s'acquérant une renommée de spécialiste dans le domaine des maladies tuberculeuses. Il dépensait tout son argent en fréquentant des maîtresses de luxe. Je crus alors que ma passion allait s'éteindre. Mais au fond de moi, j'éprouvais une sensation d'humiliation, à la limite de la haine ; et je brûlais du désir de le rencontrer de nouveau, un jour, pour le faire souffrir.

Ce n'était pourtant qu'une illusion de plus. Les années passaient et je ne nourrissais pas le moindre espoir de trouver un jour un mari. L'affaire familiale tournait mal. Mon père était mort presque à l'improviste, en laissant inachevés les contrats qui lui

rapportaient le plus. Mes frères faisaient des études et il leur fallait beaucoup d'argent. Ma mère travaillait et pleurait. Je lui proposai de licencier une domestique et de louer une partie de la maison, y compris la chambre des hôtes, pour laquelle, une fois passée la période des rêves et de l'inutile attente, j'éprouvais maintenant une rancune particulière. Et ce fut cette chambre qui allait me porter bonheur.

Un jour, une voisine se présenta chez nous et demanda de louer la chambre pour un secrétaire de la préfecture. Elle-même, elle se mettrait à son service. Elle nous dit :

– Il s'agit d'un homme sur la trentaine, en pleine santé, élégant et de bonne famille. Il paraît qu'il est riche. En ce moment, il vit à l'hôtel. Tout le monde l'aime et toutes les filles sont tombées amoureuses de lui.

Ma mère réfléchit longuement. Comme on n'avait pas besoin de nouer de relations familières avec le locataire, que les informations sur son compte étaient excellentes et le prix de location intéressant, le contrat fut conclu. Le locataire se présenta et ma mère le reçut seule. À la suite de l'entretien, elle ne sut me dire que ces paroles :

– Eh bien, il a l'air d'un brave homme.

Les premiers temps, on n'avait même pas l'impression qu'il était là. Il sortait le matin et rentrait tard le soir. Nous, de notre côté, nous évitions de le croiser, mais notre jeune domestique, curieuse et bavarde, était évidemment au courant de toutes ses affaires.

Quand elle en parlait, elle rougissait :

– Si vous saviez, mademoiselle, quels costumes et quelles chemises élégantes il possède ! Sans parler de ses tricots et de ses chaussettes en soie ! Il va être nommé préfet, et puis ministre. Pourquoi vous n'essayez donc pas de l'épouser ?

Je la repoussais. Après ma première déception, bien qu'en partie volontaire, j'étais devenue encore plus dure, pour ne pas dire sauvage. Je ne lisais plus. Je travaillais sans cesse dans la maison, et plus le travail était lourd et humble, plus je me plongeais dedans, comme pour me punir de mes divagations passées. Je m'acharnais à nettoyer les recoins les plus obscurs et négligés de la maison, les tiroirs remplis d'objets inutiles, les étagères des armoires où mes frères cachaient, quand ils étaient petits, leurs papiers et les débris de leurs jouets. Je jetais tout. Je descendais ainsi dans les profondeurs obscures de ma conscience que j'essayais d'éclairer à force de confessions et de propos austères.

Je sentais la vie s'écouler avec mélancolie. Sans amour, sans espoir et sans péché, elle ressemblait à un vase de cristal ne contenant que du vide. L'arrivée de l'étranger chez nous ne changea pas la couleur de mes jours : je me méfiais de lui comme de tous les hommes et j'évitais son regard lorsque, par hasard, je le croisais quand il rentrait ou sortait. Mais j'entendais ses pas souples et légers, l'odeur qu'il répandait dans les escaliers. Parfois, je percevais aussi le son de sa voix chaude et vibrante. À mes yeux, il n'était que le « locataire », et sa présence aurait dû m'humilier comme un signe

évident de la décadence de ma famille ; pourtant, les mots de la domestique – « un jour, il sera préfet » (n'allons quand même pas imaginer qu'il sera ministre) – lui conféraient une certaine respectabilité, pour ne pas dire une certaine grandeur, dans mes rêveries de jeune provinciale.

La domestique n'arrêtait pas de me parler de lui et devait faire de même avec le locataire, car je m'aperçus un jour qu'il essayait de m'approcher et de faire connaissance. À la fin du mois, il alla chercher ma mère pour lui payer le loyer de la chambre et, du même coup, s'enquit de notre situation. Maman lui fit comprendre que nous souhaitions vivre dans la solitude, à la suite de notre deuil récent et de nos difficultés financières.

Et voilà qu'un jour je le rencontre chez des parents à nous, la seule famille de la ville que j'allais voir une ou deux fois par an. C'étaient des cousins germains de mon père, des gens aisés mais accablés par une nombreuse progéniture féminine : sept filles, toutes plus belles les unes que les autres. Elles étaient très coquettes et passaient leur temps penchées à la fenêtre en attendant le passage du prince charmant ou, tout simplement, d'un prétendant. Elles attiraient l'attention des étrangers, des officiers qui venaient d'arriver en ville et des voyageurs de commerce, mais n'arrivaient jamais à conclure un mariage. Leur mère, avec une sainte patience, les accompagnait, épuisée, à toutes les fêtes dansantes, aux sermons, aux messes chantées, partout où il y avait du monde. Elle organisait même

des escapades à la campagne ou des réceptions à la maison afin d'attirer les nigauds, et elle n'invitait que les femmes qui ne pouvaient pas faire d'ombre à ses filles, mais dont la présence, au contraire, avait comme effet de mettre en valeur leur beauté, leur silhouette et leur fraîcheur.

Ce jour-là, j'arrivai chez eux sans savoir qu'il y avait une réception, et je serais volontiers repartie chez moi si les sept filles, comme toujours à la fenêtre, ne m'avaient pas aperçue, appelée et entraînée avec elles dans le tourbillon de leurs robes aux sept couleurs de l'arc-en-ciel. Elles m'entraînèrent ainsi au centre de la réunion, cordialement, mais non sans une certaine moquerie. Petite, sombre, froide et mélancolique, je me sentis tout d'abord humiliée. Ensuite, après le premier étourdissement, je croisai les yeux vifs des jeunes garçons, qui me fixaient avec un regard bien différent de celui qu'ils portaient sur mes cousines et je repris courage. Je commençai à éprouver à mon tour un sentiment de bienveillante dérision pour la scène qui se déroulait autour de moi. On jouait au jeu des questions.

– Pourquoi portez-vous aujourd'hui une cravate turquoise, M. Attilio ?

– J'aime bien celle-là.

– Et pourquoi aimez-vous celle-là ?

– J'espérais que vous l'aimeriez également.

– Et pourquoi espériez-vous que je l'aime ?

– Je croyais que la couleur turquoise était votre couleur de cravate préférée.

– Et pourquoi croyiez-vous que...

Jusqu'à ce que le malheureux prononçât le mot interdit et qu'un chœur de voix le lapidât :

– Un gage ! Un gage !

Les phrases les plus stupides provoquaient des rires interminables. Le jeu pourtant commençait à perdre de son intérêt – peut-être parce qu'il n'atteignait pas le but recherché par ce genre d'exercice qui est naturellement d'inciter à l'amour – lorsque notre locataire arriva. Son apparition illumina la pièce comme le flamboiement du soleil : toutes les filles se levèrent et leurs robes colorées palpitérent comme des ailes de papillon. Il y avait en lui quelque chose de clair, de lumineux. Il portait un costume gris très élégant, son visage était frais, il avait des cheveux châtain ondulés, et ses yeux, surtout, étaient remplis d'une joie malicieuse mais franche. L'atmosphère de fête qui animait tous les invités, les filles en particulier, finit par gagner mon cœur. Je me sentis brûler d'orgueil par le seul fait qu'il m'avait vue, lorsque, en me désignant de loin comme si nous nous connaissions depuis longtemps, il s'exclama :

– Vous, ici ?

Il se dirigea vers moi et prit ma main réticente dans sa main lisse et souple comme celle d'un enfant. Ses yeux longs, clairs et dorés cherchèrent les miens : comme son regard était différent de celui de l'autre ! Il se donnait entièrement, jusqu'aux profondeurs de son âme, et jamais ne se détournait. Sa main, douce mais solide, me disait : « Je t'ai enfin prise et ne te quitterai plus jamais. »

Ce qui d'emblée me captiva, ce fut la sensation d'amitié et de familiarité qu'il suscita en moi. Ce fut comme si la porte fermée de la demeure nocturne dans laquelle j'aimais me cacher s'était tout à coup ouverte et laissait venir jusqu'à moi la lumière du matin.

Nous reprîmes le jeu avec plus d'enthousiasme qu'auparavant. Une chaîne magique reliait à présent tous les invités les uns aux autres. Tous, les filles en particulier, se penchaient vers mon compagnon de jeu et vers moi-même, comme si nos paroles allaient provoquer le rayonnement qui révélerait la véritable *raison d'être* de la réunion.

Il y a de l'envie et de la malice, mais aussi de la joie, dans tous ces regards. Même la mère des sept filles, dont le visage exprime toujours une souffrance secrète, sourit et me regarde avec un air bienveillant, m'encourageant presque à leur montrer les méthodes pour décrocher un mari.

Mon futur mari s'adresse à moi en se frottant les mains et secoue la tête comme pour dire : « Voyons voir si j'arrive à deviner. »

– Mademoiselle, dit-il d'une voix insinuante en penchant l'oreille vers mon visage comme pour m'inciter à parler, même en secret. Auriez-vous l'amabilité de me dire pourquoi vous êtes ici aujourd'hui, comme par miracle ?

Le jeu, tout le monde le sait, consiste à répondre en évitant de prononcer le mot « parce que ». Je répondis impétueusement :

– Parce que...

On ne me laissa pas continuer. Les filles se levèrent, riant à gorge déployée, et les garçons jetèrent des regards moqueurs à mon compagnon. Ah ! malheureux, tu es tombé dans le piège à cause d'une seule parole.

– Un gage ! Un gage !

Un cri général se leva.

Un gage, oui, mais pour qui ? Pour moi, qui avais maladroitement prononcé le mot interdit, ou pour le couple de joueurs qui allait s'engager dans le jeu terrible de l'amour et du mariage ?

Je ne supportais pas cette sentence même si elle était empreinte de sympathie, et je décidai de gagner, courageusement. Au moment où mon compagnon de jeu m'imposa pour gage d'avouer comment j'imaginai mon futur époux, je répondis donc d'un ton qui pouvait paraître léger mais qui en réalité résonnait du fond de mon cœur :

– Comme vous.

Le lendemain, il m'écrivit une lettre d'amour, et notre mariage fut célébré au mois de mai.

– Tu as pleuré, petite sottie. Tu as raison, aujourd'hui, tout semble mal tourner. Marisa est partie au village pour assister à l'accouchement de sa belle-fille et son mari m'a dit qu'ils n'avaient pas encore reçu la lettre qui leur annonçait notre arrivée. Elle viendra demain dans la matinée. Pour ce soir, on va s'arranger au mieux, ou peut-être préfères-tu qu'on aille à l'hôtel du village ?

Rapportant un gros paquet de la maison de Marisa, mon mari me parlait tandis qu'avec une grosse clef, semblable à celle d'une prison, il essayait d'ouvrir la porte rétive de notre nouvelle habitation. L'idée d'aller à l'hôtel, plutôt que de passer la nuit dans cet ermitage flagellé par le vent, était loin de me déplaire. Mais j'avais envie de contrarier mon compagnon, à qui j'attribuais les causes de tous nos problèmes. Sans répondre, sans même lui parler du son du violon qui déjà s'était éteint, j'attendis qu'il ouvrît la porte et la verrière intérieure. Je fus agréablement surprise d'apercevoir une pièce soudainement éclairée par la lumière venant de l'extérieur : les parois verdâtres et le plafond en bois, dans le même ton, semblaient renvoyer la couleur des arbres, une teinte qui se reflétait également sur la vitrine située au fond de la pièce, dont les verres et la vaisselle colorée étincelaient avec bonheur en passant de l'ombre à la lumière. La table ovale, recouverte d'une bande de dentelle, les chaises et les fauteuils en osier, avec des coussins larges et accueillants, les estampes naïves accrochées aux murs, tout dans cette pièce, qui servait à la fois d'entrée, de salle à manger et de salon, tout avait l'air de me saluer avec joie et amitié, tandis que l'odeur de renfermé sortait par la porte presque en fuyant par peur d'augmenter mon mécontentement. En y entrant, je sentis la présence de quelque chose à *moi*, comme si j'avais demandé à un lutin de préparer les lieux afin de m'accueillir.

Je sais maintenant de quoi il s'agissait : c'était le souffle du rêve dans lequel j'avais longtemps imaginé ce refuge d'amour qui saluait notre arrivée avec bienveillance. La chambre à coucher me plut également au premier regard, avec sa cheminée à l'ancienne, son mobilier simple, son couvre-lit blanc, tendre et innocent. Soudain, lorsque j'ouvris les tiroirs de la commode pour ranger mes affaires, je fis un saut en arrière, effrayée. Je venais de voir une petite souris noire et luisante, comme celles que l'on vend aux enfants, qui apparaissait et disparaissait au milieu d'un tas de papiers grignotés. Lorsque mon mari rentra, après s'être muni d'une patience d'ange pour aller chercher deux brocs d'eau à la petite fontaine juste derrière la maison, il me trouva de nouveau complètement bouleversée.

– Ce n'est qu'une petite souris ! C'est normal, il y en a dans toutes les maisons de campagne. Je vais trouver une solution pour les éliminer : mon ami pharmacien leur préparera un bon petit plat.

– En attendant, nous ne pouvons pas ranger nos affaires, elles finiront par grignoter même les draps.

– Oh ! tu exagères ! L'éclat de nos baisers les éloignera, dit-il en mimant le son désolé de ma voix.

Cette phrase, prononcée sur ce ton et à cet instant, m'irrita énormément. Encore une fois, je me surpris à penser : « Non, je suis seule et je veux rester seule : je n'ai rien à partager avec cet inconnu qui m'a emmenée jusqu'ici avec tromperie, comme un ogre emmène sa proie dans sa maison dans les bois. »

Je ne parlais pas, j'avais décidé de ne plus parler. Ma valise gisait sur le lit, ouverte, mes affaires les plus intimes éparpillées par-ci par-là, sous la lumière de la fenêtre derrière laquelle les frondes des saules se débattaient désespérément. Mes plus beaux jours, lorsque je préparais mon trousseau, les doigts remplis d'illusions, me semblaient tout aussi éparpillés et perdus au beau milieu d'un désert infini.

Pendant ce temps, mon mari versait de l'eau dans la bassine et préparait le savon et les serviettes. Puis, il ouvrit le placard et affirma que, pour ce soir-là, on pouvait y ranger toutes nos affaires.

– Je vais m'en charger. Entre-temps, bois quelque chose et arrête tes caprices.

Il finit par me faire boire de force le reste du café qui s'était conservé bien au chaud dans la bouteille. Il ne me caressait pas et ne prononçait aucun mot doux. Il me traitait durement, au contraire, comme s'il sentait l'hostilité et la rancune que j'éprouvais à son égard. Il m'obligea également à enlever mon pardessus, que je portais encore, et à me laver, tandis qu'il rangeait déjà les affaires.

«Vas-y, prends mes affaires : accroche mes vêtements dans le placard, fais disparaître les objets nouveaux qui devaient accompagner ma nouvelle vie. Continue, c'est toi le patron : tu peux me commander comme une servante et faire de moi ce dont tu as envie. Mon corps aussi t'appartient. Mais mon âme blessée ne t'appartient pas, non, elle est encore à moi. »

– Pourrait-on savoir ce que tu as ? demanda-t-il enfin, quand il eut terminé de ranger toutes nos affaires et placé la valise dans le débarras de la maison.

– Rien. J'ai froid.

J'avais vraiment froid. Le vent soufflait inexorablement, pénétrait à travers les ouvertures et devenait le maître absolu des lieux et de l'instant. Un instant triste, qui faisait penser aux crépuscules d'hiver, avec une lumière froide et blanche qui semblait agoniser. C'était comme si nous nous trouvions, mon compagnon et moi, dans un lieu d'exil et de châtiement, pour je ne sais quelle faute commise.

– Nous allons manger et tu te réchaufferas, reprit-il d'un ton soumis. Le mari de Marisa m'a fait cadeau d'un pain et d'un saucisson : ce n'est pas mal comme cadeau de mariage, et il nous reste encore du poulet et du vin. Je vais mettre la table.

Cette maison, que Marisa avait nettoyée et munie de tout le nécessaire, il la connaissait sur le bout des doigts. Mais une fois que la lumière du jour tomba, nous fûmes incapables de trouver l'objet le plus utile : la lampe à pétrole était vide et il n'y avait pas de bougies.

D'un côté, j'eus envie de rire pour toutes les attentions inutiles dont mon mari m'entourait ; de l'autre, j'étais un peu effrayée à l'idée de passer la nuit dans l'obscurité totale, dans cette maison inconnue et en compagnie de cet homme qui n'était plus mon fiancé et se transformait à mes yeux, à chaque instant qui passait, presque en ennemi. Pourtant, lorsqu'il

annonça qu'il allait faire un saut chez Marisa pour chercher une lampe, je sentis bien que sa présence était pour moi indispensable, plus que la lumière même.

Je n'ai jamais été peureuse, mais ce jour-là, tout mon être était bouleversé : la jeune fille refaisait surface dans la femme, l'imagination l'emportait sur la réalité. Ce n'était pas ce que j'avais rêvé pour mon voyage de noces. Les difficultés les plus élémentaires prenaient des formes grotesques, pareilles aux objets plongés dans la pénombre du soir. Pour rien au monde je ne serais restée seule une minute, moi qui étais si fière de ma superbe solitude intérieure ; seule, dans ces pièces qui m'avaient semblé tellement intimes, mais qui se remplissaient toujours plus d'ombres et de fantômes.

– Ne t'en va pas, s'il te plaît, je ne veux pas rester ici seule. Maintenant, ça suffit. Je suis fatiguée ! m'écriai-je en le suppliant.

Il ne réagit pas : il semble s'interroger sur le sens de mes mots, qu'il comprend sans doute mais déforme volontairement.

– Va donc te coucher si tu es si fatiguée. Il y a encore un peu de lumière. Je pars et je reviens.

Exaspérée, je me mets à crier :

– Non, non !

– Mais qu'as-tu, Nina ? (Il a l'habitude de me donner ce surnom que personne d'autre n'utilise ; pourtant, à cet instant, j'ai l'impression qu'il s'adresse à une autre personne que moi.) Tu te décourages pour ces si petites choses ? C'est sans doute la fatigue : demain, tu

auras tout oublié. Va au lit, fais-le pour moi. Allons, ma chérie, courage.

Il me prit par le bras et me caressa les épaules. Je le haïssais. Je me secouai et le repoussai.

– Laisse-moi. Je n'ai pas envie d'aller me coucher, je veux rester debout toute la nuit.

Il se mit à rire et à parler tout seul :

– On commence bien ! On aurait mieux fait d'aller à l'hôtel, ou même de rester chez nous. Tant pis !

Il essaya une nouvelle fois de me raisonner avec douceur. Au fond, il était contrarié lui aussi. Il venait de découvrir dans sa petite épouse déraisonnable une femme qu'il ne connaissait pas encore : une femme qui allait le faire souffrir, qui n'avait plus rien à voir avec la douce fiancée du passé et ressemblait plutôt à l'épouse mordante de l'avenir. Mais c'était un homme, et même un homme d'expérience : il avait presque dix ans de plus que moi et connaissait la vie. Désormais, il connaissait aussi mes faiblesses.

Il me laissa seule dans la salle à manger, devant la table encore dressée, sur laquelle se reflétaient tristement les dernières lueurs verdâtres de la porte-fenêtre. Mais il ne sortit pas. Je l'entendais fouiller dans la chambre à coucher et dans la cuisine. Il alla dehors, en passant par la petite porte de derrière, sans s'éloigner. Je sentais le vent pénétrer avec violence dans la cuisine et s'infiltrer sous la porte : il arrivait jusqu'à toucher mes pieds comme un serpent glissant. J'étais de plus en plus irritée et gagnée par une tristesse qui confinait

au désespoir. J'avais l'impression d'avoir été attachée et jetée comme un sac dans la cale d'un navire au milieu d'une mer en tempête. Tout à coup, je sentis une odeur de fumée, et cette odeur de maison vivante, de gens vivants, ce parfum de famille, de chaleur et de poésie me ramenèrent au présent : des larmes mouillèrent de nouveau mes yeux, mais comme elles étaient différentes des autres ! C'était comme si je me réveillais d'un cauchemar et avalais dans mes pleurs toute cette mauvaise et ténébreuse journée. Mon compagnon avait allumé le feu. Quand il ouvrit en grand la porte de la chambre, j'aperçus la flamme dans la cheminée. Sa figure se détachait sur cette lueur comme un soleil levant ; elle apparut à mes yeux pareille à celle qu'elle avait été pour moi jusqu'à l'instant où le prêtre nous eût réunis : l'image vivante de l'amour.

Le lendemain matin, Marisa vint à la maison. Mon mari se leva pour lui ouvrir la porte. Je les entendais rire et bavarder pendant qu'elle allumait le réchaud et préparait le café. Il lui demandait des nouvelles du village, du pharmacien, des affaires de la mairie. Les affaires n'allaient pas trop bien : Marisa était au courant car tout le monde en parlait au village. La mairie était endettée, et comme il n'y avait pas encore de podestats, le conseil municipal allait être dissous.

– Un commissaire préfectoral devrait bientôt venir : pourquoi ne vous faites-vous pas nommer ?

« Il ne manquerait plus que ça », pensé-je avec un brin d'inquiétude.

La situation avait changé d'aspect par rapport au jour précédent. J'avais maintenant l'impression de rêver et les événements de la veille n'étaient plus à mes yeux qu'un mauvais souvenir : moi-même, j'étais devenue une tout autre femme.

Le vent était tombé, dehors et autour de moi. Dans la chambre grande et tiède régnait un silence égal à celui qu'on *entend* lorsqu'un train vrombissant s'arrête dans une gare solitaire de montagne. C'était comme si la terre avait cessé de tourner, que tout – nous compris – était suspendu dans un espace infiniment pur et bleu. Les arbres devant la fenêtre, dont mon mari avait ouvert les persiennes, semblaient gravés sur la laque dorée du ciel; même les cris des oiseaux recélaient une vibration mécanique semblable à celle des faux rossignols.

Les mots que mon mari prononça tout bas, en passant son visage par l'embrasure de la porte, ne troublèrent point cette sensation d'enchantement. Au contraire, ils ne firent que l'augmenter :

– Veux-tu que Marisa t'apporte le café au lit? Elle a déjà acheté le lait, le pain, une poule, du poisson, des fruits et des légumes.

Qu'elle soit la bienvenue, cette Marisa qui semble avoir amené avec elle non seulement une corne d'abondance, mais aussi le don de la paix et de la sérénité.

Lorsqu'elle surgit sur le seuil de la chambre avec le plateau du café, en faisant attention à ne pas renverser les tasses, tout en me regardant de façon furtive avec ses yeux de chat, elle me fit penser à l'une de ces fées

déguisées en vieilles femmes estropiées qui se promènent dans les bois à la recherche d'enfants au cœur généreux. Elle était d'ailleurs réellement estropiée : elle avait une épaule basse et l'autre bien haute, une poitrine dure et proéminente et des pieds qui semblaient se faire la guerre – ils marchaient chacun d'un côté, le talon complètement tourné vers l'extérieur. Mais elle avait une tête très belle, rehaussée de couleurs harmonieuses : un visage blanc, parsemé de taches de rousseur dorées, des lèvres rouges, des yeux émeraude, des cheveux abondants et crépus de la couleur vive du sorgho mûr. On aurait dit une tête de jeune fille, mais lorsqu'elle ouvrit sa bouche pour me saluer, je vis qu'elle n'avait presque plus de dents, et sa voix forte en était altérée et sifflait comme le vent quand il ne rencontre pas d'obstacle.

– Vous m'excuserez, madame, pour mon absence d'hier. Votre lettre, si vous saviez, n'est pas encore arrivée. Oh ! ici, dans les services publics, tout le monde prend son temps. Vous me direz : vous avez fait pareil, vous aussi ! Mais vous savez, ma belle-fille devait accoucher. Les gens viennent au monde et s'en vont sans prévenir. Dans ce cas, d'ailleurs, on peut véritablement parler de gens, puisque ma belle-fille a accouché de jumeaux !

– Bien ! Ce sont ses premiers enfants ?

– Mais non. Ma Pierina travaille bien : elle en a déjà fait deux autres. Deux plus deux font quatre, tous des garçons, Dieu merci. Elle a vingt ans et mon fils vingt-cinq : comme ça, ils auront le temps de voir leurs enfants grandir.

Elle semblait satisfaite, presque fière. Pourtant, le travail de ses hommes n'était pas facile : ils étaient tous marins, c'étaient des gens rudes, sans cesse confrontés au péril et à la plus cruelle des morts. De son mari, en revanche, elle n'était pas vraiment fière, et lorsque je lui demandai de ses nouvelles, elle en parla à contrecœur.

– Mon mari est un saint homme, mais il a des idées bizarres. Il a navigué partout, sur des cargos, sans jamais monter en grade ni faire fortune. Il y a trois ans, il est rentré à la maison sans un centime, en guenilles et abattu comme un pèlerin. Avec ses drôles d'idées plein la tête, il n'accepte plus un sou de personne et ne salue personne. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il est vraiment, mon mari ? C'est un anarchiste. Pensez donc, à son âge, avec une bouche encore plus vide que la mienne et un corps ravagé par l'arthrite ! Mais il ne ferait pas de mal à une mouche. D'ailleurs, depuis qu'il s'est remis à pêcher à la ligne, quand il attrape de petits poissons, il les rejette à la mer. C'est pour ça que même la police ne le prend pas au sérieux.

Je l'écoutais en pensant à autre chose. Elle avait entrouvert la fenêtre et voilà que, dans l'air enchanté du matin, les accords d'un violon vibraient de nouveau, lointains et étouffés : les mêmes que ceux de la veille.

– Savez-vous qui vit près d'ici ? demandai-je, emportée par un sentiment mystérieux.

– Ici, à droite, vers la plage de sable, vit un aveugle de guerre avec sa femme, dans une petite maison qui

leur appartient. L'été, ils louent des chambres aux vacanciers, mais en ce moment, je crois qu'il n'y a personne. C'est peut-être lui qui joue. Ne vous inquiétez pas, madame, ce sont des personnes tranquilles, et la haie du jardin nous protège totalement.

La scène se dessine aussitôt devant mes yeux : je vois l'aveugle dans sa chambre, éclairée comme la mienne par ce soleil qui semble ébahi par sa propre splendeur. Le malheureux sent pénétrer jusqu'à son cœur, enveloppé de ténèbres, cette lumière divine que salue la voix émue de son violon.

Non, Marisa, ce voisinage ne m'inquiète guère : je pense plutôt que ce sera notre présence ici, et notre bonheur, qui troubleront la triste quiétude de ces époux enveloppés tous deux dans un unique voile funèbre.

Lorsque je me penchai par la fenêtre, je vis se dérouler sous mes yeux un merveilleux tapis vert brodé de minuscules pâquerettes roses et, entre les deux saules qui ombrageaient le jardin, un petit chemin au bout duquel brillait le miroir bleu de la mer.

Je me signai. La sensation de joie que j'éprouvais semblait atteindre les racines de mon âme. Puis j'écrivis à maman ; pour poster la lettre, nous allâmes jusqu'à la gare en parcourant le chemin solitaire de la veille. Je ne voulais pas encore visiter le village : j'avais peur de voir des gens, de sortir de ce cercle magique de solitude que Dieu avait tracé autour de nous, pour notre bonheur. En rentrant de la plage, je jetai

un coup d'œil à la maisonnette rouge de l'aveugle de guerre, cachée entre deux haies de tamaris. Je consentis à aller voir la maison de Marisa, d'autant qu'à cette heure-là, personne ne devait y être. Il n'y avait en effet qu'un petit chien jaunâtre qui ressemblait à un renard et dont mon mari avait déjà fait la connaissance ; il était allongé sur le sable devant l'enceinte préhistorique faite de cailloux, de branches et de tamaris qui protégeait la maison. Était-ce une maison ? Il s'agissait en réalité d'une grande cabane dont les murs de pierres sèches avaient été recouverts d'une couche de chaux et de boue, avec un toit de planches, une porte et deux fenêtres neuves, dont la couleur vert lézard contrastait avec cette construction troglodyte.

En plus du chien, qui s'était levé et confortablement réinstallé sur le sable portant l'empreinte de son corps, de nombreuses poules animaient la petite cour sableuse qui entourait comme un cercle clair la maison noire. Le petit portail de branches, fermé avec un crochet en bois, s'ouvrit très facilement. À travers une fenêtre entrouverte, on apercevait l'intérieur pittoresque de la pièce qui servait à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de débarras pour les outils de pêche. Tout était propre et ordonné : sur l'étagère près de la cheminée étaient posés des cafetières et d'autres objets en cuivre comme neufs. Je distinguai sur la vieille chaise près de la porte un fuseau, une quenouille gonflée de chanvre et un filet de pêche à raccommoder. De cet endroit se dégageait la présence d'une vie très ancienne, d'une vie à l'aube des temps et de l'humanité : je m'attardai

un long moment pour regarder l'intérieur de la maison de l'anarchiste, comme les enfants regardent le reflet de la lune dans le puits.

Nous sommes vraiment au pays de la lune de miel. Nous descendons ensuite vers la mer : la plage est en pente, assez large à cet endroit, avec un sable extrêmement fin et mouvant, que le vent a amoncelé en véritables dunes. Comme nous ne nous sommes pas déchaussés, nous avons un peu de mal à atteindre la bande de sable ferme, effleurée par des ondes aussi claires que l'eau du fleuve.

Nous voilà finalement dans le cercle du rêve tant rêvé : entre une mer fleurie de voiles rouges et une terre parsemée de crocus et de renoncules. Au-delà de la plage dorée, on apercevait des groupes d'arbres, presque tous des peupliers et des platanes, avec, au milieu, de jolies petites villas aux fenêtres fermées. Personne n'y habitait à cette saison. Sur la plage, devant nous, on ne voyait que les empreintes de petites pattes d'oiseaux qui avaient dû venir se baigner dans la mer. C'étaient les empreintes des hirondelles de mer qui, de temps en temps, descendaient se reposer sur les roseaux des dunes.

Nous étions les deux seules personnes à nous promener le long de la plage dans la paix infinie de ce jour divin. Le soleil nous appartenait entièrement : le ciel, la terre et la mer n'avaient été créés que pour nous. Des couples de papillons dorés sortaient de la bruyère et nous suivaient, comme attirés par les effluves de l'amour. De temps en temps, prise d'un

émerveillement enfantin, je me baissais pour ramasser quelques coquillages semblables à de petites fleurs pétrifiées.

Mais la vie est toujours la vie, avec ses pauses trompeuses, ses grâces et ses cruautés qui parfois s'entremêlent. Mon mari, ainsi qu'il l'avait fait la veille avec les recrues sauvages, par un instinct de respect pour son prochain, s'éloigne de nouveau de moi, comme s'il voulait cacher notre intense bonheur.

Un homme habillé de noir surgit au bout de la plage. Sa silhouette me sembla tout d'abord très grande, entre la ligne jaune des dunes et le fond gris des tamaris. Puis elle rétrécit subitement, comme s'enfonçant dans le sable, s'éleva légèrement et se dessina avec précision en avançant obliquement dans notre direction. C'était la silhouette d'un homme encore jeune, mais à l'évidence malade. Son visage au teint jaunâtre et aux yeux caverneux, encerclé par une barbiche en collier et des cheveux noirs clairsemés et crépus, me rappela un ancien portrait de mes grands-parents qui étaient d'origine mauresque. Au fur et à mesure qu'il approchait, quelque chose d'impressionnant, comme un souvenir atavique enseveli au fond de mon être, bondit à travers mes veines jusqu'à frapper mon cœur et à confondre mes idées. Nous nous croisâmes : ses yeux, calés dans leur niche livide, nous regardèrent, presque effrayés par nos visages. Puis il poursuivit son chemin à l'opposé du nôtre, sans s'arrêter ni se retourner. Nous continuâmes également notre route, en silence. Je regardais le sable sous mes pieds, comme

avant, lorsque je cherchais innocemment des coquillages, mais à présent je serrais mes lèvres pour empêcher que mon compagnon puisse entendre, à travers mon souffle, le halètement de mon cœur bouleversé. Je venais de reconnaître cet homme : c'était Gabriele.

Gabriele, ou un fantôme qui me rappelait Gabriele ? L'homme que nous venions de croiser n'avait plus rien du garçon de vingt ans que j'avais vu, ou à peine entrevu, dans la maison paternelle. Mais alors, pourquoi se ressemblaient-ils autant ? Peut-être parce que pendant les années qui avaient suivi mon attente déçue, la rancune, l'humiliation et même la rage vis-à-vis de moi-même m'avaient amenée à imaginer la figure morale de Gabriele, ravagée et malade, identique à celle de l'homme que je venais de croiser sur la plage. Je me demandais si je devais en parler à mon compagnon. Pendant nos fiançailles, j'avais juste évoqué mon unique histoire d'amour sans insister, car il s'était montré particulièrement jaloux. À présent, j'avais même honte de lui dire que cet homme laid, presque grotesque, était peut-être l'Adonis de mon adolescence. Ou peut-être n'était-ce pas lui.

Pourquoi, alors, troubler, ne fût-ce qu'un instant, la sérénité de mon mari ? Je n'en avais pas le droit. Mes fantaisies et mes hallucinations, je devais les garder pour moi, d'autant qu'il ne s'agissait que des résidus confus d'un passé dont je devais me débarrasser totalement.

D'ailleurs, dès que l'homme fut loin, mon mari reprit mon bras en s'exclamant :

– Quelle mauvaise mine, ce malheureux ! Il est sans doute malade du foie.

– Tu ne l’as jamais rencontré ? lui demandai-je tout en regardant le sable sous mes pieds.

– Et où donc ?

– Ici, l’été passé.

– Jamais vu, jamais connu et jamais entendu parler de lui.

– J’espère qu’il n’habite pas près de chez nous.

– Pourquoi, tu as peur ?

– Peur de quoi ?

– Qu’il vienne nous déranger.

Je souris, lève les yeux et regarde ses yeux perlés et transparents. Je souris, mais mon cœur tremble et associe à chacun de nos mots un sens mystérieux. Oui, c’est vrai, j’ai peur de cet homme croisé sur notre chemin, de sa proximité, de son mal. Je me souviens de la maison de l’aveugle de guerre, du gémissement du violon : oui, c’est lui, c’est Gabriele qui, après avoir mené une vie d’ambitions et de vices, malade depuis sa prime jeunesse et peut-être aujourd’hui tout près de la mort, est venu se réfugier dans ce bout du monde où la fatalité nous a conduits également.

Je veux m’en assurer et en avoir le cœur net. Je veux savoir si la maison de l’aveugle abrite un pensionnaire et s’il s’agit de Gabriele. Si c’est le cas, je dirai tout à mon mari et nous partirons d’ici. Mais j’ai l’impression d’entendre déjà sa réponse : « Ma petite sotte, ne me dis pas que tu as vraiment peur de cet épouvantail ?

Qu'y a-t-il eu, après tout, entre vous ? Des tas de filles ne rencontrent-elles pas, le jour de leurs noces, leurs anciens prétendants ? »

Je me demandais d'ailleurs si, après tout, Gabriele m'avait reconnue et, si c'était le cas, s'il avait été troublé et avait l'intention de m'importuner. Au fond de moi, je savais qu'il m'avait reconnue et qu'il éprouvait un trouble plus intense encore que le mien. Mais j'espérais encore m'être trompée. Non, il ne m'avait pas reconnue, peut-être ne m'avait-il même pas vue : ses yeux étaient les yeux d'un homme qui a déjà pris le chemin de la mort et ne voit plus désormais ce qui est étranger à sa tragédie. L'idée qu'il pouvait s'agir d'un simple passant, de quelqu'un qui suit son chemin et qu'on ne reverra peut-être plus jamais, me procura un soulagement cruel. Dans quelques mois, il sera mort, détruit et emporté par le flot du temps, comme l'un de ces coquillages vides qu'on ramasse sur la plage, tandis que la vie s'étend devant moi et se déroule, plus sereine et lumineuse que cette mer et ce ciel, semblable à l'intérieur d'un coquillage infini dont mon propre bonheur serait la perle. Une sensation de joie panique m'étreint à nouveau : mon cœur contient l'éclat du ciel et de la mer et tous leurs frémissements. Mes yeux se tournent vers le soleil à la recherche de Dieu pour le remercier de m'avoir donné la vie.

Le début de ma vie d'épouse fut réellement marqué par un je-ne-sais-quoi de fantastique, dans sa simplicité même, comme l'une des nombreuses choses

créées par Dieu qui, au premier regard, ne ressemblent à rien, mais après examen, nous remplissent l'âme d'émerveillement. Et c'est avec émerveillement que je regardais les coquillages, les oiseaux, les papillons, les cristaux de sel et les fleurs au bord de la mer. Je n'avais jamais vécu si près de la mer et, auprès d'elle, je me sentais à la fois petite et fragile, tout en respirant d'un souffle plus ample. Heureuse et belle comme les hirondelles qui en effleuraient la surface et semblaient se teinter de la couleur de l'onde.

L'homme noir, ce fantôme rencontré le premier jour, n'était plus réapparu, et je n'avais plus entendu le son du violon. Tout allait bien dans notre nid d'amour. Marisa arrivait tôt le matin, chargée de courses ; elle voulait que les jeunes époux se lèvent tard et lui confient tous les soins matériels de leur vie. Quand elle entrait dans notre chambre, avec le plateau du café dans ses grandes mains noueuses, elle semblait flâner l'air comme ces vieux fauves qui sentent l'odeur d'amour émanant des jeunes couples de leur race. Lorsqu'elle ouvrait les volets, ses cheveux teintaient de rouge l'ouverture bleue de la fenêtre, et ses yeux, en se tournant vers nous, nous offraient les reflets d'une belle journée.

Un parfum de rose pénétrait dans la pièce avec l'air du matin. C'était le parfum des peupliers : dès que je le sentais, j'avais l'impression que notre demeure était entourée d'un jardin fabuleux, orné de lacs, de cygnes, de petits temples et de statues. Un grand escalier en marbre descendait vers la mer, tandis qu'une

avenue plantée d'arbres conduisait vers les bois. On entendait le chant du coucou qui me rappelait ma première jeunesse, l'époque où je ne connaissais pas encore Gabriele et où je demandais à l'oiseau mélancolique combien d'années me séparaient encore de mon époux, de mes enfants et de la mort.

Mon époux est à côté de moi, les enfants viendront et la mort est lointaine. Pourtant, la voix du coucou m'attire encore et j'aimerais trouver son nid pour interroger de nouveau l'oracle, comme je le faisais lorsque j'étais jeune fille.

Pendant que mon mari s'amuse à taquiner Marisa en lui demandant si son homme a été finalement mis en prison, si sa belle-fille a l'intention de fabriquer d'autres jumeaux et si la mairie a creusé de nouvelles dettes, je glisse hors du lit nuptial et je sors pieds nus sur la petite pelouse devant la maison. Tout au bout du chemin, j'aperçois la mer, immobile comme une muraille de cristal turquoise, effleurée par les mouettes voilées d'azur. Les fleurs de la pelouse, tournées vers le soleil, se plient comme pour me saluer, l'air est tellement transparent et les couleurs tout autour tellement irisées que j'ai l'impression de me trouver à l'intérieur d'un diamant.

Mon mari, dont la toilette est beaucoup plus longue et compliquée que la mienne, se penche à la fenêtre, le visage couvert d'une barbe savonneuse toute blanche, et me demande énergiquement de rentrer.

– Que fais-tu pieds nus, dehors ? Tu vas attraper la grippe. Rentre tout de suite.

– J’arrive.

Mais, comme les enfants désobéissants, je poursuis ma promenade interdite. L’herbe est fraîche et j’ai presque envie de me pencher pour en boire doucement la rosée. Sur la haie du chemin, les araignées ont tissé de petits arcs-en-ciel, les papillons effleurent mes cheveux avec familiarité et un petit lézard couleur bronze glisse entre mes pieds. Oh ! cher époux, tu peux continuer à m’appeler. Je ne suis plus à toi : je suis redevenue une petite fille de sept ans courant sur l’herbe de la pelouse et des sentiers où sa mère lui a interdit d’aller. « Ne t’éloigne pas, ma petite : là-bas, tout au fond, il y a l’ogre, l’homme noir. »

L’homme noir était là, en effet, tout au fond, là où le mur bleu de la mer rencontre la terre. Il marchait la tête baissée comme s’il était en quête d’un objet perdu. Il ne me vit pas, j’en suis sûre, mais je me jetai en arrière, dans l’angle de la haie, pour mieux me cacher et attendre son départ. J’avais l’impression que l’herbe tremblait avec moi, sous mes pieds, que les araignées avaient suspendu leur œuvre et que les papillons s’étaient enfuis au loin : j’avais peur de lui. Lui, qui voilait la lumière du soleil et cherchait peut-être dans le sable, à la frontière entre la vie et la mort, les empreintes de ses jours perdus.

En rentrant à la maison, je devais avoir une expression à la fois sournoise et effrayée, pareille à celle d’un garçon désobéissant à qui il est arrivé une aventure

inavouable, car mon mari, assis à table devant sa tasse de café au lait préparée par Marisa, me regarda d'un air inquiet et sévère. J'allai enfiler des chaussettes et des chaussures en me demandant une fois encore si je devais lui parler de Gabriele. Oui, je devais le faire, mais la façon hostile avec laquelle mon mari m'accueillit à table, comme on accueille un garçon que l'on veut punir, arrêta les mots dans ma bouche. De nouveau, ce matin-là, nous fûmes pris par un sentiment de mélancolie injustifiable, apparemment parce que je n'étais pas rentrée aussitôt qu'il m'avait appelée, puis parce que, plus tard dans la matinée, je n'avais pas voulu faire avec lui notre promenade habituelle sur la plage. En réalité, c'était parce que je me sentais profondément troublée et préoccupée par la réapparition macabre de Gabriele, et parce que mon mari, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, *sentait* à son tour que quelque chose d'insolite et de grave nous séparait. Lui aussi se taisait. Nous n'avions rien à nous dire, rien à nous reprocher, rien. Une ombre, pourtant, nous séparait.

Mais non, rien ne nous séparait. Au contraire, en réfléchissant à ce qu'aurait pu être ma vie aux côtés de l'autre et en considérant la réalité présente, mon âme jubilait comme une alouette dans les hauteurs du ciel. Pourquoi donc cette ombre, ce poids indéfini, cette ligne mystérieuse de silence, ce refus physique qui empêchait ma bouche de prononcer un nom qui n'était pour nous ni hostile ni amical ? Je ne l'ai

compris qu'après, une fois la tempête passée. C'est parce que je ne voulais pas troubler l'atmosphère limpide des premiers jours de notre vie commune, ne fût-ce que par un nuage passager – ces jours qui, par la suite, devaient nous paraître comme les premiers jours de la création d'un monde nouveau, tout en lumière et en transparence, sans aucune tache d'ombre.

Lorsque mon mari rentra après sa promenade matinale solitaire, je courus vers lui et l'embrassai comme s'il revenait d'un long voyage. Il me serra contre lui avec joie et la paix fut rétablie.

L'après-midi, nous allâmes au village.

Tous les villageois connaissaient mon mari, qui connaissait aussi beaucoup de monde, tandis que les femmes assises devant les portes des nombreuses échoppes de la rue principale et les hommes réunis en petits groupes ici et là sur la place m'observaient d'un air curieux. Nous entrâmes dans la pharmacie pour acheter du dentifrice et le *jeune* pharmacien, qui n'était autre qu'un beau vieil homme, gros et rieur, me fit une profonde révérence en jetant un coup d'œil malicieux à mon compagnon.

– Mes sincères et respectueux hommages, madame. Est-ce que vous aimez notre petit bourg ?

– Oh ! oui, beaucoup ! C'est l'un des plus charmants villages que je connaisse.

À vrai dire, je n'en connaissais pas beaucoup d'autres, mais à cet instant, j'avais l'impression d'avoir voyagé partout à travers le monde.

– Très honoré, madame ! Dommage que le climat ne soit pas constant. Tantôt il fait un froid sibérien,

tantôt une chaleur infernale. Et puis on peut avoir des périodes de vent très violent comme il y en a, dit-on, seulement en Chine : alors, il faut s'enfermer dans la maison et juste attendre qu'elle s'écroule !

– Mon cher ami, intervint alors mon mari, vous ne faites pas une agréable réclame de votre pays natal.

L'homme souleva son index qui ressemblait à une saucisse.

– La vérité avant tout, illustre ami. Madame jugera, puisque l'une de ces périodes approche à grande vitesse. Je le sens à certains craquements de mes vieux os.

– Espérons alors que ces craquements ne sont que les effets des copieux festins dont vous jouissez en solitaire, mon très cher M. Nele, dit mon mari en conjurant le mauvais sort. Nous sommes tout de même au mois de mai.

D'un geste empreint de gentillesse, presque avec galanterie, l'homme me donna le paquet contenant le dentifrice.

– C'est pour vous, madame, bien que je constate que vos dents brillent comme des perles. Du reste, ajouta-t-il en retenant un sourire malicieux, vous, les jeunes mariés, vous n'avez pas grand-chose à craindre si vous restez trois jours et trois nuits enfermés dans votre petit nid. Mais ce pauvre cormoran, lui...

Il prononça ces derniers mots à voix basse, et j'eus à peine le temps de prendre mon mari par le bras et de l'obliger à me suivre dehors que le fantôme noir qui

avait assombri l'ouverture de la porte avançà vers le comptoir en nous évitant.

– Quelle tête tu fais ! me dit mon mari en me regardant d'un air préoccupé. Tu es verte.

Alors, sans aucune retenue, je lui dis :

– Cet homme me fait peur : il ressemble à un fantôme de mauvais augure. Si le vent revient, nous allons devoir partir d'ici. Je ne veux pas rester dans ce pays si le vent souffle. J'ai peur.

Il prit mon bras et eut la bonne idée de se mettre à plaisanter.

– Pourrait-on savoir précisément de qui ou de quoi tu as peur ? De ce chat-huant ou du vent ?

– Des deux, répondis-je.

Pourtant, au fond de moi-même, j'étais vexée par la façon dont le pharmacien puis mon mari avaient surnommé Gabriele en le comparant à deux oiseaux sinistres.

– Mais qu'est-ce que ça peut te faire ? Si ce malheureux a des misères, qu'il les garde pour lui. Et si le vent revient, on s'enfermera dans la maison et on allumera le feu comme au premier jour. T'en souviens-tu ?

Il me serrait le bras pour réveiller en moi le souvenir de ce premier soir, comme si j'avais pu l'oublier : j'eus l'impression de voir réellement une flamme vaciller dans la cheminée et effacer l'ombre qui s'était formée autour de nous. Non, rien de mauvais ne peut nous arriver quand on est sûr de ne rechercher que le bien.

Soudain, à la tombée du soir, l'horizon se couvrit de nuages semblables à des montagnes de lave,

traversées par de petits chemins d'un rouge flamboyant. Le vent commença à souffler le jour suivant, vers midi, et Marisa nous annonça qu'il allait être très violent. Nous n'avions rien à craindre : dans la maison, nous avons des provisions pour au moins huit jours, du bois, des bougies et du pétrole. Nous manquions juste de lecture, et pendant que Marisa terminait le ménage, mon mari fit un saut au village pour acheter des livres et quelques journaux. Je sortis sur l'esplanade devant la maison, balayée par un vent faible puisqu'il soufflait du nord-ouest et n'agitait que les saules et les peupliers à gauche de la maison, en les traversant d'un souffle violent qui allait ensuite se déchaîner sur la mer. On voyait le sable de la plage se soulever comme un nuage jaune, et les oiseaux et les papillons se mêler à ce tourbillon, semblant presque défier le vent par leur légèreté. Je ne sais par quel instinct j'eus envie de les imiter. Le vent, qui n'avait pas encore atteint le maximum de sa force, m'invitait de sa voix semblable à celle d'une musique qui incite à la danse ou à la marche. Il devait s'agir une fois encore de quelque chose d'atavique : ce désir de me mêler aux éléments et de les combattre qui me poussait vers la plage.

Mais à la sortie du chemin, je m'arrêtai avec hésitation, comme affolée : le vent, maintenant, passait devant moi et emportait le sable sur son passage avec une violence folle. Il soulevait mes vêtements et mes cheveux comme s'il voulait les arracher. Il pénétrait dans mes oreilles, me remplissait les yeux de sable et la bouche d'une saveur de champignon et de mousse qui

me renvoyait à son lieu d'origine, ces grottes d'où il avait surgi comme un géant troglodyte prompt à bouleverser la paix de la nature.

Pourtant, le désir de me mesurer à lui me reprend : je me sens moi aussi comme une force de la nature et je veux traverser le vent comme il traverse les arbres et les buissons. D'une main, je serre mes vêtements, de l'autre, je tiens mes cheveux, et je descends vers le bord de mer. La mer est calme, bleue, à peine ridée par la furie du monstre, elle semble même sourire, tandis que sur la plage bouleversée, le sable s'enfuit, effrayé, en se réfugiant à l'abri des dunes. Je m'arrête à la limite de l'eau et je pense aux femmes des pêcheurs lorsqu'elles attendent, dans la tempête, le retour des barques sur la rive. Les barques, je les vois partir doucement vers le large, les voiles gonflées et colorées comme des tulipes : elles s'en vont là où la mer et le ciel se fondent dans une même vapeur violâtre, tandis que les ondes entraînent le vent sur la rive et jouent avec lui comme les dauphins entre eux.

Au moment où je me tournai pour revenir sur mes pas, j'eus le souffle coupé. J'ai encore aujourd'hui l'impression d'un mur qui se lève devant moi et m'empêche de marcher. Une silhouette noire était collée contre ce mur, aussi sinistre qu'une chauve-souris, pitoyable comme un Christ sans croix. C'était Gabriele.

Il ôta son chapeau, le serra entre ses mains et me salua. Ses yeux souriaient, avec une légère ironie.

Alors, je le reconnus vraiment, en éprouvant toutefois une sensation nouvelle et étrange. Même s'il ressemblait toujours à l'ancien Gabriele, au jeune Gabriele, versatile et charmant, j'avais l'impression qu'il s'était déguisé, comme il en avait l'habitude dans le passé, en moribond errant, exprès pour me faire peur.

Les histoires que son père racontait me revinrent à l'esprit : je me revis assise à notre table, sous le lustre en cristal. Gabriele était le personnage dont parlait le vieux notaire, que je n'avais pas encore rencontré, mais qui, surgissant du fond irréel de mon imagination, exerçait déjà sur moi un pouvoir fatal.

Le voilà qui approche, lui aussi poussé par le vent de la fatalité. Il me regarde droit dans les yeux, et une fois de plus, les yeux parlent d'eux-mêmes, tandis que les lèvres se refusent à prononcer les mots de la vérité. Et lui, qui m'a très bien reconnue dès notre première rencontre, me demande sur un ton qui voudrait être simplement courtois mais qui se révèle, au contraire, tragique :

– Madame, permettez-moi de vous demander si vous êtes la jeune demoiselle que j'eus le plaisir de connaître il y a huit ans, dans votre maison paternelle.

Le ton sourd mais cordial de sa voix brise la barrière de peur et de mystère qui nous avait séparés lors de nos récentes rencontres. Soudain, je retrouve toute mon assurance et tends la main à l'épouvantail.

– Il me semblait aussi vous avoir reconnu, M. Gabriele. Comment se fait-il que vous vous trouviez ici ?

– Et vous, pour quelle raison êtes-vous ici ?

Je me mets à rire.

– C'est vrai, ce sont les extravagances de la vie !

Ma joie trouble aussitôt l'expression de ses yeux. Sa bouche se contracte dans un sourire encore plus triste qu'un cri de douleur et j'ai de nouveau le sentiment que *tout cela* n'est qu'un mauvais rêve.

– Êtes-vous mariée depuis longtemps ? continue-t-il sans changer de ton.

– Depuis quinze jours seulement.

– Êtes-vous contente de votre mariage ?

– Oui, très heureuse. Mon mari est un homme tellement bon et gentil.

– Et il est aussi joli garçon. Oui, vous avez bien fait de vous marier. Vous allez certainement quitter votre village pour une ville.

– Pas pour l'instant, c'est-à-dire jusqu'à la mutation de mon mari. Mais je me sens bien dans mon village et dans ma maison.

Son visage s'éclaira de nouveau d'un reflet lumineux.

– Je me souviens bien de votre maison. Je me souviens de la chambre où vous étiez en train de lire *Les Martyrs* de Chateaubriand, devant ce magnifique secrétaire ancien, je me souviens que la domestique m'avait fait entrer sans demander votre permission. Je me souviens du lustre de la salle à manger, de la figure franciscaine de votre mère et de vos petits frères qui sautaient sur moi comme des chiots. Je me souviens de tout. Et vous ?

Son ton était devenu sévère. La brève pause qui suivit ses derniers mots avait presque un accent d'inquisition, comme si j'étais coupable de notre éloignement après cette soirée inoubliable ! Et je rougissais, en effet, mais je sentais le vent balayer mon visage et j'espérais que Gabriele n'apercevrait point mon trouble. J'aurais voulu lui dire que je me souvenais de tout, moi aussi, j'aurais voulu me défendre et le questionner sur les raisons de son long silence. Mais *j'avais peur*.

Peur de quoi ? D'agir mal ou de lui faire du mal ? Désormais, il ne devait plus y avoir de place dans sa vie pour d'autres souffrances, mais je savais que je lui aurais fait de la peine en lui racontant mon amour pour lui et mon attente vaine. Pourtant, j'avais envie de me venger et j'étais persuadée que la meilleure façon de le faire était justement de lui cacher mon passé. Un instinct de cruauté m'emporta soudainement, avec une violence malsaine, pareille à celle du vent qui soufflait autour de nous, et me poussa à lui demander avec un air de surprise feinte :

– Comment pouvez-vous vous rappeler tous ces détails ? Vous avez vraiment une excellente mémoire !

Lui aussi devint alors méchant et, tout en parlant, il me montra ses dents jaunes qui exhalaient déjà l'odeur de la mort.

– Vous savez, quand on est malade, on se souvient toujours des beaux jours. Vous verrez bien quand viendra votre tour : la lune de miel ne dure pas éternellement !

Vexée, piquée au vif, j'avais envie de m'écrier : « Qu'il crève, l'astrologue ! », pour conjurer le mauvais sort, mais je me durcis, par superstition, comme lorsque l'on croise une femme bossue. Puis, d'un ton méchant, je dis :

– C'est bien vrai, malheureusement. Mais vous ne devez pas être si malade que cela, ou bien vous ne soignez pas assez votre maladie, puisque vous vous promenez dehors par un temps pareil.

Il se mit à tousser. Le faisait-il exprès ou bien était-ce ma méchanceté, et non le temps, qui titilla son mal ? L'instinct de peur que la proximité de cet homme réveillait en moi se transforma presque en terreur : terreur que sa maladie m'atteignît ou que, pour se venger, il m'infligeât un mal encore plus terrible. J'avais lu que certains malades deviennent méchants, et qu'ils peuvent même, au dernier stade de leur infirmité, se transformer en criminels.

De quoi Gabriele pouvait-il bien m'accuser si ce n'était de mon bonheur présent ? N'était-ce pas lui qui était entré dans ma vie et avait soudain disparu comme un météore éblouissant, une comète qui avait empoisonné l'atmosphère de ma jeunesse ?

Lorsqu'il ôta de sa bouche le mouchoir avec lequel il avait essayé de calmer sa toux et qui renfermait une tache de sang, mon trouble et toutes mes mauvaises pensées se transformèrent en une pitié ardente et angoissée.

– Gabriele, lui dis-je en lui tendant la main, je vous demande pardon. Ce n'est vraiment pas une bonne

idée de sortir par ce mauvais temps. Dites-moi, pourquoi avez-vous choisi de séjourner dans ce village ?

Il fit un geste avec la main qui serrait son mouchoir, sans toucher ma main ; il semblait au contraire vouloir la repousser. Il ne parlait pas, peut-être pour ne pas se remettre à tousser, mais son geste disait : « Ici ou ailleurs, pour moi désormais, c'est la même chose. Après tout, qui peut connaître à l'avance son propre destin ? »

– Gabriele, ne croyez pas que j'aie pu vraiment vous oublier. J'ai attendu vos livres, vous vous rappelez ? J'ai attendu votre retour. Une fois, votre père est venu chez nous et j'ai appris que vous étiez toujours à l'étranger, célèbre et fortuné. Avec ma mère, nous parlions souvent de vous. Je n'aurais jamais cru pouvoir vous rencontrer ici, dans ces circonstances. J'espère que vous allez vous rétablir, je vous le souhaite de tout mon cœur.

Il baissa la tête comme un enfant humilié et semblait attendre que je poursuive mon discours, que j'en dise encore davantage. Mais je ne pouvais prononcer un mot de plus.

Alors il reprit, sans oser me regarder.

– Est-ce que vous vous souvenez de mes jeux ? Quand j'ai fait disparaître la serviette de table...

– Oh ! je m'en souviens bien ! Quelle colère chaque fois que je sortais le service mutilé ! Parce que, savez-vous, on n'a jamais retrouvé la fameuse serviette !

À peine eus-je prononcé ces mots que je le regrettai, et j'avais raison, puisqu'il répliqua :

– Je le sais. Je l’avais emportée avec moi.

– Vous ?

Il secoua la tête en arrière, comme s’il voulait repousser le vent qui le brisait et retrouver sa force passée. Et lorsqu’il me fixa de nouveau dans les yeux, je crus revoir réellement en lui l’hôte de cette lointaine nuit d’automne.

– Oui, moi. Et vous le savez très bien, comme vous savez bien d’autres choses. Mais nous devons nous rencontrer encore une fois pour que je puisse vous dire tout ce que vous ignorez encore. C’est pour cette raison que je suis ici aujourd’hui, pour vous demander une entrevue. N’ayez pas peur, ce sera « une entrevue avec un mort », affirma-t-il avec un sourire sinistre et résigné.

Que devais-je lui répondre ?

– Vous êtes sans doute en train de vous dire que les morts ne s’intéressent plus aux vivants. Mais qui peut le savoir ? Il y a une partie de nous qui ne meurt pas, qui vit ou qui a l’illusion de continuer à vivre tant que le souffle dure. Vous le savez bien, vous : vous savez tellement de choses.

Ce refrain me faisait penser à la plainte de son violon. Il avait raison : je savais beaucoup de choses, *je savais tout*, mais que pouvais-je faire, désormais, pour lui ? On en était toujours au même point : la rencontre de l’esprit avec la matière. Les rôles étaient inversés : à présent, c’était le dernier souffle de son âme solitaire et éplorée, qui refusait de quitter ce monde, qui parlait en lui, tandis que, de mon côté, les forces les plus intenses de la vie prenaient le dessus.

Le souvenir de mon mari ne me quitta pas un seul instant : j'avais l'impression de le trahir en écoutant le son de la voix de Gabriele, et en même temps, je l'entendais rire et se moquer de moi.

Le malheureux reprit :

– Venez ici un jour où vous serez seule. Je vous verrai car je vois tous vos mouvements. Ne choisissez pas un jour de vent, conclut-il presque en plaisantant. D'ailleurs, si je peux me permettre de vous donner un conseil, ne sortez pas de chez vous lorsque ce démon ravageur se promène dans les parages.

Il me salua une nouvelle fois et prit le chemin du retour. Je suivis ses pas un petit moment, puis je m'éloignai par un autre chemin, tandis que le vent buvait les larmes de mes yeux.

Le vent qui, trois jours durant, fit rage autour de nous, était aussi fort qu'un typhon. Il ne se calmait que la nuit, comme fatigué par sa fureur insensée. Puis il reprenait, avec plus de force encore, son œuvre désespérée. Ce vent angoissé semblait pleurer, hurler sa terrible douleur ; il était comme chargé d'une folie de vengeance envers les choses qu'il essayait de détruire et qu'il détruisait réellement. Des tuiles s'envolaient même de notre toit et deux arbres furent abattus.

Le soir du premier jour, mon mari voulut retourner au village pour acheter des journaux, mais il fit demi-tour : il était mortifié car il lui était impossible de marcher. Heureusement, lors de sa première sortie, il avait réussi à se procurer quelques livres que je n'arrêtais

pas de lire, en me cachant presque derrière les pages pour dissimuler mes pensées. Je n'avais qu'une seule idée fixe : « Pourquoi ne dis-je pas à mon mari que Gabriele m'a abordée et souhaite avoir une entrevue avec moi ? Qu'a-t-il à me dire, ce malheureux, que je ne sache déjà ? C'est lui-même qui l'a dit. »

Je n'éprouvais certainement pas de peine pour lui : au fond, il continuait à susciter en moi un peu de peur et beaucoup de répulsion. C'était pour moi que j'éprouvais de la peine : je n'arrivais pas à m'affranchir de son ombre et je retrouvais quelque chose de trouble dans ma réaction de silence et de tromperie à l'égard de la seule personne qui, après ma mère, m'aimait vraiment. Je me sentais poussée par une fatalité semblable à celle qui poussait les personnages du livre que j'étais en train de lire. Je savais très bien que c'était encore le fond romantique de mon tempérament qui agissait, mais j'essayais de l'expliquer par des raisons mystiques.

« Voilà un homme qui doit mourir d'ici peu et qui le sait. Son âme est déjà suspendue au-dessus de l'abîme du tout, ou du néant. Ce que Gabriele doit me dire l'aidera, peut-être, à mourir le cœur en paix. Peut-être sauvera-t-il ainsi son âme qui, au lieu de sombrer dans le vide, s'élèvera jusqu'à Dieu. Je ne peux le priver de ce réconfort. Peut-être se confiera-t-il à moi : il avouera ses péchés, les erreurs de sa jeunesse, le mystère qui l'a empêché de revenir vers moi. Je lui dirai qu'il est pardonné, puisque je lui ai déjà pardonné : ce sera comme une absolution. Mais pourquoi ne puis-je le faire qu'en cachette ? »

Je me posais toutes ces questions et ma conscience me répondait : « C'est parce qu'il s'agit d'une œuvre religieuse, qui transcende les événements humains. »

Et pourtant, je n'étais pas contente de moi.

En attendant, j'avais du temps pour me décider. Le matin du troisième jour, Marisa arriva à la maison toute décoiffée et bouleversée, nous annonçant que le vent avait à moitié fracassé leur habitation et emporté une partie du toit.

– C'est l'enfer et tous les diables qui se sont déchaînés ! On n'a jamais vu un temps pareil à cette saison !

– C'est parce que ma femme est sortie de chez elle, affirma mon mari. Même le temps en est tout abasourdi.

Puis, parmi les nombreuses nouvelles, Marisa nous apprit que la petite villa de Fanti, l'aveugle de guerre, très exposée aux vents, avait été endommagée, et que le locataire, pris d'une crise sans doute due au mauvais temps, avait été contraint de s'aliter.

– M^{me} Fanti est très inquiète : vous comprenez, ce n'est pas très convenable de garder un malade dans cet état dans une pension qui, dans peu de temps, sera fréquentée par les vacanciers. À moins qu'il ne meure rapidement.

– Généralement, les malades des poumons meurent en automne, observa mon mari. Mais si le temps continue ainsi...

Il disait cela pour m'irriter. De mon côté, je pensais que si l'état de Gabriele s'aggravait, Dieu trouverait une solution à mon drame. Je demandai à Marisa :

– Ce malade n'a-t-il pas de famille ? Et s'il en a une, a-t-elle été prévenue ?

– Il semblerait que non, ou peut-être qu'il ne veut pas le faire savoir.

– Si son état continue à s'aggraver, je veux lui rendre visite, dis-je à voix basse, comme si je me parlais à moi-même.

Le cœur généreux de Marisa approuva aussitôt mes paroles :

– Ce serait un acte de charité. Même la reine rend visite aux malades.

Mon mari ne dit rien. Je me sentais soulagée et heureuse à l'idée que la fin de Gabriele était proche.

En début de soirée, le vent cessa enfin de souffler. La terre en était encore tout étourdie et le ciel se teintait d'un vert hivernal : je n'ai aucun souvenir d'un crépuscule aussi triste que celui-là. Pendant que mon mari descendait au village pour chercher des journaux comme à son habitude, je me risquai dans les alentours de notre maison. Le terrain était couvert de branches cassées, de feuilles et de morceaux de papier crasseux. Un silence presque inquiétant avait succédé au bruit du vent. Même la mer, froide et blanche, somnolait, et les arbres, aspirés par le vent, semblaient ne plus jamais pouvoir se secouer tant ils étaient harassés. Comme un papillon attiré par la lumière, je me dirigeai vers la maison de l'aveugle de guerre. Ses tons rouge-orange, qui contrastaient avec le gris des tamaris, formaient la seule note de couleur

que l'on pouvait distinguer dans les alentours. La maison était très proche de la nôtre, un peu plus loin en direction de la mer : des arbres et une simple haie les séparaient. Pour y accéder, il fallait justement faire le tour de cette haie d'enceinte et pénétrer dans l'espace qui l'entourait. Je ne voulais pas aller trop loin, je me contentai donc d'observer la maison depuis la haie. C'était une petite villa modeste, avec une loggia d'angle et deux horribles lions en plâtre couchés de part et d'autre des marches, devant la porte d'entrée. Soudain, elle fut entourée à mes yeux d'un halo fantastique lorsque l'une des fenêtres s'entrouvrit et que le son du violon de Gabriele trembla dans l'air enchanté. Il jouait toujours les mêmes accords, comme un enfant qui commence à étudier et croit qu'il en sait déjà beaucoup. Cependant, c'était le son même de l'instrument qui m'attendrissait le cœur et me rappelait le souvenir de cette nuit inoubliable passée en compagnie de l'hôte extravagant, dans la maison de mon père. En vain, j'essayais de me secouer, de me réjouir à l'idée que Gabriele ne devait pas aller si mal puisqu'il jouait du violon. Mais les vibrations du violon, qui m'atteignaient comme des tentacules, traduisaient une plainte mortelle. Une fois encore, Gabriele me *parlait* à sa façon, à travers ces balbutiements délirants, pour me dire l'indicible. Et cette idée fixe ne pouvait plus me quitter.

« Il meurt désespéré : il m'appelle pour me confier son âme. Je dois y aller. »

Avant de le rejoindre, je courus du côté opposé, en direction de la maison de Marisa : j'avais l'intention de lui demander de remonter à notre petite maison pour prévenir mon mari que j'étais allée rendre visite au malade. Marisa n'était pas là. Il y avait seulement le pêcheur qui, perché comme un gros singe sur le toit dévasté, essayait de remettre de l'ordre dans les poutres et les tuiles bouleversées par le vent. Mordue par la curiosité, je m'arrêtai pour l'observer : il avait vraiment un aspect primitif, avec sa barbe hirsute et rouge, son nez court et ses yeux qui prenaient la couleur triste du ciel sur lequel il se détachait. En m'apercevant, il se pencha sur le bord du toit, et d'une voix rocailleuse et sonore, il me dit :

– Vous cherchez Marisa ? Elle n'est pas là. Personne ne sait où elle est partie, cette vagabonde : elle est toujours en vadrouille.

Je savais qu'il dirait du mal de sa femme, tout comme elle disait du mal de lui, du reste. Dans d'autres circonstances, j'aurais pris plaisir à le titiller, mais j'étais à cet instant d'humeur trop triste pour le faire. Il crut bon de m'expliquer les raisons pour lesquelles il était en train de travailler à cette heure-là :

– Il va pleuvoir cette nuit. Et nous allons prendre un bain dans notre lit.

– Il va pleuvoir ? dis-je en regardant le ciel.

– Oui, et après la pluie, le vent se remettra à souffler.

– Mon Dieu ! Mais alors, il faut vraiment s'enfuir d'ici.

Il semblait se réjouir de ma terreur, et sa joie ressemblait à celle d'un enfant méchant.

– C'est sûr, dit-il en se redressant de nouveau, une tuile à la main. Ce pays, ou bien on le fuit, ou bien on y reste et on y meurt. Après une longue vie, bien entendu, ajouta-t-il pour me rassurer.

Je rentrai à la maison, résignée, persuadée que Dieu ne me permettrait pas, ce soir-là, de m'approcher de Gabriele. Sa fenêtre était encore ouverte, mais on n'entendait plus le son du violon. J'avais l'impression qu'une désolation mortelle se répandait dans l'air et envahissait les objets enveloppés par l'obscurité du soir.

J'allai au-devant de mon mari et me serrai contre son bras avec une tendresse enfantine : une volonté supérieure à la mienne me poussait à me confier à lui et à lui demander de l'aide et des conseils, en ayant l'air de rien.

– Je suis descendue jusqu'à la plage, lui dis-je tout bas, et j'ai vu le mari de Marisa qui réparait le toit parce qu'il est sûr qu'il va pleuvoir cette nuit et qu'ensuite, Dieu nous en préserve, le vent se remettra à souffler. Puis j'ai entendu le malade jouer du violon. Cela m'a émue et j'ai eu envie de lui rendre visite.

– Tu fais vraiment une fixation sur ce malheureux, me répondit-il en tapant doucement sur mon bras avec sa liasse de journaux. Si l'on devait s'émouvoir pour tous les malheureux de la terre, on n'aurait plus un seul instant pour respirer.

– Mais celui-ci est à deux pas de chez nous et nous sommes heureux, tandis que lui, il est en train de mourir!

– S’il joue du violon, c’est qu’il n’est pas en train de mourir.

– Il meurt, il meurt, crois-moi. Et en plus, il est seul au monde.

– Qu’en sais-tu?

– La propriétaire de la maison l’a dit à Marisa.

– Que la propriétaire de la maison lui tienne donc compagnie, alors!

– Tu sais que tu es méchant, méchant et égoïste.

– Tu vas voir, tu vas finir par tomber amoureuse de cet épouvantail! Pourtant, l’époque où ce genre de malades était en vogue est passée depuis longtemps.

– Je ne crois pas que ces malades aient jamais inspiré d’autres passions que la pitié, justement parce que le mal les atteint dans la fleur de l’âge.

Mon mari avait, comme à son habitude, envie de plaisanter.

– De la pitié à l’amour, il n’y a qu’un pas.

– Mais allons donc! lui dis-je sur un ton sérieux en le repoussant. D’ailleurs, il est bien trop tôt pour te trahir.

– Oh! On ne sait jamais avec vous, les femmes...

Ses paroles me blessaient. J’aurais voulu qu’il comprenne le sens religieux de mes intentions, mais je n’arrivais pas à les lui expliquer. Il devait certainement sentir le fluide mystérieux qui entourait et transportait mon âme puisque, tout à coup, il dit :

– Il y a déjà eu un saint dans ta famille : cet évêque qui est mort, me semble-t-il, en assistant les cholériques.

Je me souvins alors de mon adolescence mystique et je compris mieux les raisons de mon élan envers Gabriele, malade et condamné à mourir.

– J’espère que tu ne veux pas te moquer du saint de ma famille. Cet homme était vraiment saint : à l’apogée de sa sagesse, mais aussi de sa carrière ecclésiastique, il avait voulu partir en mission pour soigner les lépreux. Mais on l’en empêcha et il obéit. Il est fort probable que des étincelles de sa flamme revivent en moi aujourd’hui.

Mon mari pencha son visage vers le mien pour mieux me fixer dans les yeux.

– Ma petite, j’espère que toi non plus, tu ne parles pas trop sérieusement. Désormais, il y a la Croix-Rouge qui se charge des infirmes. Nous, nous avons bien d’autres choses à faire.

Il essaya de m’embrasser, mais je le repoussai, car ce soir-là, je me sentais en réalité un peu l’âme d’une sainte.

Depuis que j’avais exprimé mon désir, ou mieux, ma décision d’aller chez Gabriele sans me cacher, j’éprouvais cependant une joie empreinte de tristesse. Je m’aperçus que mon mari était pris malgré lui d’un sentiment de jalousie : c’était une jalousie instinctive, comme celle qu’expriment les enfants ou certains animaux domestiques lorsqu’ils pensent avoir été trahis

ou délaissés. Il cherchait à la dissimuler mais n'y parvenait pas complètement. Il ne me laissait plus une seconde seule et, le soir même, il parla de quitter au plus vite notre refuge d'amour, et même notre lieu de villégiature, d'autant que le vent allait de nouveau se lever.

Un événement inattendu nous obligea à rester sur place plus longtemps que prévu. Le conseil municipal du village avait été dissous quelques jours auparavant, et mon mari, sans avoir rien demandé, fut nommé préfet, sans doute grâce à l'influence de quelqu'un qui l'appréciait. Nous discutâmes longtemps entre nous de l'éventualité d'accepter ou non cette fonction. Cette nomination était sans nul doute un grand honneur et pouvait être très avantageuse pour la carrière de mon mari. En outre, elle était accompagnée d'une discrète indemnité qui nous permettrait de payer nos vacances.

Une ombre, cependant, planait sur cette chance : la fameuse *ombre*.

Tout d'un coup, je sens que je ne suis plus la même : j'ai pour la première fois la conscience précise et profonde de mon devoir de femme et d'épouse. Je fixe alors mes yeux clairs dans les yeux de mon ami et je lui dis :

– En ce qui me concerne, je pense que nous devrions rester ici. Ils t'offriront sans doute un logement dans le village. Nous mènerons une vie tranquille et je pourrai enfin remplir totalement mon rôle de femme et de maîtresse de maison. On s'est assez promenés, j'ai envie de changer de vie.

Il m'interrompt : il a déjà tout compris.

– N'en faisons pas une tragédie : si j'accepte ce poste, c'est justement pour que nous continuions à mener cette vie. Elle ne te paraît pas assez belle ?

Il prit mon bras et m'entraîna dehors pour une promenade, mais je remarquai qu'il évitait soigneusement tous les endroits où nous aurions pu rencontrer l'épouvantail. Nous allâmes acheter quelques objets au bazar du village. Comme notre séjour allait se prolonger, je désirais embellir notre maisonnette et l'équiper de tous ces indispensables petits riens. Un rideau, un tapis, une broderie colorée posée sur un meuble, un petit pot en céramique, ces objets sont souvent dans une maison comme les fleurs dans un jardin. J'avais un goût presque enfantin pour les ustensiles de cuisine : un fouet pour la mayonnaise en forme de moulin alambiqué, de petites casseroles en émail, étincelantes comme des miroirs de toilette, une cafetière qui fonctionne dans les deux sens, des ciseaux pour le poisson et, pour finir, des tasses ornées de couples de paons colorés toujours en rut.

La patronne moustachue du bazar nous servait personnellement, honorée de notre présence, mais décidée à nous faire payer le double du prix. En échange, elle me fit cadeau d'un rouleau de ruban dont je ne savais que faire, mais que j'acceptai avec une profonde reconnaissance. Le bazar s'était entre-temps rempli d'une foule de femmes curieuses. La nouvelle que mon mari allait devenir le chef du village s'était répandue dans toute la population. Tout le

monde nous regardait avec espoir et respect, comme si le nouveau préfet allait accomplir un miracle, c'est-à-dire combler les dettes de la mairie et supprimer les impôts des riches et des pauvres.

Lorsque nous fûmes de retour sur la place, M. Nele, le beau vieil homme de la pharmacie, sortit de son magasin, avec son costume blanc immaculé, pour mieux nous saluer en se courbant jusqu'au sol, comme devant un couple royal. Plus loin, nous rencontrâmes le gigantesque archiprêtre : il portait un chapeau avec des pompons rouges, et était accompagné d'une cohorte de prêtres et d'enfants de chœur, qui avaient tous des allures de paysans. Alors qu'auparavant personne ne nous prêtait attention, à présent tout le monde nous saluait avec déférence. Même les paysans qui travaillaient derrière les haies se levaient et tournaient vers nous leurs yeux clairs et souriants. Marisa nous dit que même son irréductible mari approuvait la nomination d'un gentilhomme à la tête du village et que les membres du conseil communal avaient l'intention de nous offrir un banquet de bienvenue, bien évidemment à leurs frais.

Avec toutes ces diversions, notre vie changea du tout au tout. Mon mari allait tous les jours à la mairie, où il travaillait des heures durant car les affaires étaient vraiment très embrouillées. Moi, je restais à la maison car je n'avais pas de relations et ne souhaitais pas en avoir. Je ne sortais jamais seule afin d'éviter de rencontrer Gabriele. Je travaillais avec Marisa,

qui m'apprenait à cuisiner : elle me montra plusieurs espèces de poissons et les différentes manières de les préparer. Son mari les pêchait spécialement pour moi : bien qu'il ne nous rendît jamais visite, il éprouvait, au dire de sa femme, une réelle dévotion pour le couple de jeunes mariés que nous formions.

– Tenez, j'ai comme l'impression qu'il est tombé amoureux de vous. Depuis le soir où il vous a parlé du haut du toit, il n'arrête pas de ressasser cet entretien et regrette de vous avoir fait peur en disant que le mauvais temps allait revenir. Aujourd'hui, il vous envoie des rougets : regardez-les, on dirait des angelots tout nus !

De son panier, qui semblait tissé avec des algues, elle sortit l'un après l'autre de gros rougets à la chair tendre, rose et fraîche. Puis, sans que je le lui aie demandé, elle me donna des nouvelles de Gabriele.

– M^{me} Fanti est très préoccupée et aimerait le mettre à la porte. Mais son mari ne veut pas. C'est un saint, ce pauvre aveugle. Il tient compagnie au malade et lui parle sans cesse de Dieu. Et vous, mademoiselle, vous ne voulez plus aller le voir ?

– En vérité, j'ai changé d'avis. À quoi bon ?

– Comme ça, pour faire une œuvre de charité. Même dans les Commandements, il est écrit qu'il faut rendre visite aux malades.

Elle insistait et me racontait que le malade ne voulait plus voir de médecin ni prendre de médicaments, parce qu'il se savait déjà condamné. Il ne dormait presque jamais et ne parlait que pour répondre, en

quelques mots, aux questions de son propriétaire. Il était tellement doux et résigné à son sort que même M^{me} Fanti n'osait plus le mettre dehors et le soignait maintenant comme s'il s'agissait de son propre frère.

– Ce sont vraiment de braves gens tous les deux, mari et femme ! Dieu les récompensera. Peut-être même que le malade leur laissera quelque chose. Mais peut-on savoir s'il est riche ?

– Je ne crois pas, dis-je imprudemment en rougissant et en essayant en vain de retirer mes paroles. Ou du moins, il n'en a pas l'air.

La femme, intelligente et maligne, avait flairé l'odeur de mystère qui enveloppait l'intérêt que je portais à Gabriele. Elle me jeta un coup d'œil sans répliquer et, en partant, me demanda si je n'avais pas peur de rester toute seule à la maison, sans mon mari.

– Pourquoi ? Qui pourrait bien venir ?

– Personne, vous avez raison. Je vais vous avouer quelque chose qui vous fera rire. Mon mari assure votre garde. De temps en temps, il passe par ici, mais il se tient toujours à distance.

– Pourquoi ? Quel danger y a-t-il ? Tu me fais peur.

– Rien, rien, c'était une plaisanterie ! D'autant que, depuis que votre mari travaille à la mairie, de vrais gardes circulent toujours dans les environs.

C'était vrai. Je finis donc par ne plus y faire attention. Pourtant, quelques jours après, deux personnages qui semblaient sortis d'un monde fantastique remontèrent la ruelle, traversèrent la place et s'approchèrent de notre petite maison. C'étaient

Gabriele et l'aveugle. Même si je ne connaissais pas l'aveugle et ne l'avais jamais vu, je le reconnus facilement à sa façon de marcher – il prenait appui sur la canne avec laquelle il tâtait le terrain devant lui – et à ses grosses lunettes noires qui cachaient ses yeux vides. C'était un beau jeune homme, un peu trapu, avec un visage plein et coloré, et un air serein, presque hilare, qui contrastait avec l'aspect funèbre de son compagnon. J'étais à la fenêtre et mon premier réflexe fut de rentrer, de me cacher. Gabriele m'avait aperçue et je pus voir son visage s'éclairer, comme si ma présence lui insufflait de la joie, une sensation de vie. Ils me firent tous les deux un signe de salut respectueux et tournèrent dans la rue principale qui longeait la haie. Un geste simple, mais qui me troubla profondément. Je savais que Gabriele, à peine rétabli de sa dernière crise, était sorti pour me voir. Comme il devait être au courant que je ne sortais plus seule, il avait traîné l'aveugle avec lui, jusque sous ma fenêtre.

Le soir, mon mari rentra du travail et, en se frottant les mains, avec cet air malicieux qu'il prenait lorsqu'il voulait faire une plaisanterie ou une surprise, il m'annonça qu'il avait de grandes nouvelles.

– Tu as peut-être déniché un trésor qui comblera les dettes de la mairie ?

– C'est mieux, encore mieux !

Je savais qu'il allait jouer à ce jeu pendant un bon moment. Je fis donc semblant de ne pas m'y intéresser, jusqu'à ce que, une fois à table, il confirma la nouvelle déjà annoncée par Marisa, à savoir celle du grand

banquet que les autorités et les notables du village, et même les gens du peuple, voulaient nous offrir.

– À moi aussi ? Mais qu'ai-je à voir avec tout cela ?

– Ici, tu représentes la femme du préfet : il faut donc accepter l'invitation.

– Nous l'accepterons.

Le banquet était prévu pour le samedi soir suivant, dans la salle à manger d'un hôtel sur la plage, encore vide de ses vacanciers. Marisa, à présent, avait oublié son mari, les jumeaux et le malade et ne parlait plus que du banquet, toute excitée et fière d'avoir été la première à en parler et, peut-être aussi, à en suggérer l'idée. Il y avait de grands préparatifs : le banquet devait être à l'image des banquets traditionnels de la région, réputée pour ses gourmets à l'appétit formidable. On connaissait déjà la liste des plats et j'avais mal au ventre rien que d'y penser. Mais les satisfactions et les pénitences de la vie arrivent souvent en même temps : il faut être capable de les éviter ou de les accepter.

– Tout le monde viendra, ceux qui peuvent payer, bien entendu, disait Marisa, exaltée et hors d'haleine, comme si tous les préparatifs pesaient sur elle. Il y aura même M. Fanti, qui est le beau-frère de l'hôtelier, puisque leurs femmes sont sœurs. M^{me} Fanti les aide d'ailleurs à tout préparer.

Pour me moquer d'elle, je dis :

– J'aimerais bien que ton mari vienne aussi.

Elle ouvrit ses yeux en grand, sourit et redevint aussitôt sérieuse.

– Lui, personne n'en veut : il ferait un scandale. D'ailleurs, il ne voudrait jamais venir.

– Espérons, au moins, qu'il ne viendra pas poser une bombe...

– Oh! s'il y a des dégâts, ils seront d'un tout autre genre, surtout à la fin du repas. Vous verrez, annonçat-elle d'un air malicieux. Il y aura au moins cinquante fiasques de vin de table, trente bouteilles de vin vieilli et une vingtaine de bouteilles de *spumante*. Il y aura encore cent poulets, une demi-tonne de poisson, un petit veau de lait et cinq *zuppe inglesi*...

Le mercredi soir, après une journée étonnamment chaude pour la saison, le ciel se couvrit d'un manteau menaçant : ce n'étaient pas des nuages, mais des vapeurs presque volcaniques, striées de rouge et de mauve, qui jaillissaient d'un lac de feu à l'horizon. La mer partageait cette mauvaise humeur du temps en reflétant, exaspérée, les couleurs du ciel. C'était un beau tableau, surtout lorsque la pleine lune se leva au-dessus de l'écume sanguine de la mer, avec son visage calme de grosse Vénus qui, l'espace d'un instant, sembla apaiser le ciel. Mais elle fut presque aussitôt voilée, avant de disparaître engloutie par ces vapeurs toujours plus sombres et plus épaisses.

Ce fut une nuit estivale, chaude et étouffante. À l'aube, l'ennemi fut de retour. Comme toujours, il se leva doucement et nous prit presque par traîtrise. Dès qu'il eut pris possession des lieux, il recommença son œuvre destructrice. Heureusement, mon mari avait à sa

disposition une voiture de la mairie, modeste mais en bon état. Je restai à la maison, les portes et les fenêtres bien fermées, en compagnie de Marisa, et je m'amusai à déclarer que le temps se comportait ainsi pour contrarier les organisateurs du banquet. Naturellement, pendant ces trois jours, les nouvelles de la fête nous parvinrent très faiblement. Marisa, incapable ne fût-ce qu'un instant de garder sa langue au repos, se remit à parler de son mari, des jumeaux ou de Gabriele.

– Ce malheureux est de nouveau alité. Je me demande pourquoi il ne quitte pas ce pays. Cet endroit n'est pas bon pour lui. Il faudrait vraiment qu'une âme pieuse lui conseille de partir.

– Pourquoi son propre logeur ne lui dit rien ?

– Eh bien, il aurait l'impression de vouloir le mettre dehors. M. Fanti est un homme trop bon pour oser faire cela. Alors que vous...

Elle hésita un instant, puis exprima une pensée qui avait déjà traversé mon esprit.

– Pourquoi n'iriez-vous pas vous-même lui donner ce bon conseil ?

J'avais envie de réagir, de répéter une fois de plus que je ne connaissais pas Gabriele. Mais je ne le fis pas. Au contraire, comme envahie par une inspiration qui venait de je ne sais où, je promis une fois encore que j'irais rendre visite au malade.

– Quand ?

– Je ne sais pas. Quand j'en aurai envie.

– C'est très bien, mademoiselle. Conseillez-lui de partir, d'aller quelque part où il pourra guérir.

– Oui, c’est ça, dans l’autre monde!

– Ce sera un acte charitable également envers les Fanti, car ce sont de pauvres gens qui ne vivent que grâce aux revenus de leur pension. La saison devrait commencer dans quelques jours, mais personne ne voudra y aller tant que le malade sera chez eux!

– Nous le savons bien. Ça suffit, maintenant! interrompis-je, agacée.

La famille Fanti m’importait peu. Au contraire, je me doutais bien que c’était la femme de l’aveugle qui soufflait tous ces discours à Marisa, pour qu’elle me pousse à persuader Gabriele de partir. M^{me} Fanti devait savoir *quelque chose*, peut-être même avait-elle reçu les confidences du malade. Je sentais que c’était lui qui m’appelait et me demandait cette entrevue pour offrir à son âme la force ultime de rejoindre paisiblement le pays où le vent de la vie se tait pour l’éternité. Ainsi soit-il.

À partir de ce moment, j’eus l’impression que le son d’un orgue accompagnait toutes mes pensées : c’était une marche funèbre, dans laquelle résonnaient cependant de grandioses notes d’espoir, de foi et de retour vers Dieu. Le vent cessa subitement le samedi matin, tout comme il avait commencé, et l’herbe, les fleurs, la nature entière, furent soulagés de ce martyre. La mer était une étendue lactée, aussi calme qu’un enfant qui s’endort, et les voiles colorées suspendues sur le fil de l’horizon étaient comme ses rêves innocents.

Pendant que Marisa travaillait dans la maison et reprenait à parler du banquet, je mis mon chapeau de paille de Florence, avec son ruban naïf, et partis me promener.

Un petit oiseau jaune, dont le bec et les pattes étaient encore fragiles, était tombé du nid. Je le pris dans mes mains et voulus l'emporter à la maison, pour le sauver entre autres de l'agression des chats. Mais non, petit oiseau, tu dois apprendre à te sauver tout seul, avec la volonté de Dieu. Je le reposai alors sur la haie : il se balançait un instant, incertain et peureux, puis il trilla et s'envola pour rejoindre son nid.

Je poursuis ma promenade dans la joie. Je parcours un chemin planté d'arbres, entouré de fossés remplis d'une eau verte brodée de feuilles arrachées par le vent. Les bords sont jonchés de petites fleurs de toutes les couleurs qui me font penser aux fleurs du domaine familial, des fleurs fraîches et sauvages comme mon enfance et mon adolescence. J'ai envie d'en cueillir un bouquet et de le ramener à la maison, mais je n'ose pas couper les tiges, de peur d'en faire souffrir les fleurs. Aujourd'hui, tout autour de moi a droit à la vie, puisque je vis, heureuse et comblée comme je ne l'ai jamais été. Tout respire la joie autour de moi, dans l'air tempéré et transparent, dans le silence traversé, à intervalles cadencés, par une longue note flûtée, une roulade encore plus soutenue et passionnée que celle du rossignol. Je repense à l'accord du violon de Gabriele, mais le son qui, à présent, semble jaillir de l'eau et en reproduire le frémissement vert, est un

son encore plus haletant et saccadé. Oui, c'est un son qui touche à l'ineffable, ancré cependant dans le bonheur que Dieu accorde à toutes les créatures terrestres. C'est le chant du crapaud qui appelle l'amour de sa compagne.

Sur le chemin du retour, je passai devant la maison de Marisa, ouverte et déserte comme toujours. Je poursuivis ma route et me retournai pour regarder la petite villa des Fanti. La fenêtre de la chambre de Gabriele était entrouverte ainsi que la porte d'entrée, surveillée par les deux lions en plâtre, plus terrifiants que de vrais lions.

– Pourquoi donc, me demandai-je, n'irais-je pas lui rendre visite maintenant ?

Je l'aurais fait si je n'avais pas aperçu des couvertures et des draps étendus sur la balustrade de la petite loggia à côté de sa chambre : la maîtresse de maison ou la domestique étaient probablement en train de refaire le lit du malade. Ce n'était donc pas le bon moment pour lui rendre visite. Je me souvenais d'ailleurs qu'il désirait, tout comme moi, que nous nous voyions seuls, même si nous n'avions à nous dire que des choses innocentes. Je me décide donc à aller le voir un jour où les propriétaires seront absents, et poursuis mon chemin. Je n'ai pas envie de rentrer à notre refuge : aujourd'hui, j'ai besoin d'air et d'espace. Aussi marché-je le long du sentier herbeux qui serpente entre la plage et les jardinets de la première rangée de villas. Je rejoins l'hôtel du Lido, lieu de notre fête imminente.

Sur les terrasses et les vérandas qui donnent sur la mer, je ne vois personne. Je ne vois aucune trace des grands préparatifs dont Marisa ne cesse de parler. Les rideaux orange qui se gonflent comme des voiles de bateau et projettent un reflet chaud sur les colonnes blanches de la grande terrasse, et la joie même de ce lieu, me saluent en m'offrant une promesse, un *au revoir* festif.

En poursuivant mon chemin, je dépassai l'établissement balnéaire, encore tout sens dessus dessous comme un navire en construction, et arrivai à la palissade du ponton. La mer s'étalait d'un côté et de l'autre jusqu'à la plate-forme de poutres où des garçons jouaient. Lorsqu'ils me virent, comme j'étais à leurs yeux un personnage important, ils filèrent comme des souris pour aller se cacher sous les blocs de pierre soutenant le ponton. De nouveau seule, je m'assis sur la rambarde de la plate-forme. Je voyais devant moi l'étendue calme de la mer, ornée de barques qui semblaient teintées de bleu, sur le cercle turquoise de l'horizon. J'avais l'impression de me trouver sur la proue d'une embarcation primitive. « Voilà l'endroit où j'aimerais parler une dernière fois avec Gabriele », m'avouai-je naïvement, lorsqu'un bruit de pas, ou plutôt d'une canne légère que l'on traînait par terre, me fit tourner la tête, avec le secret espoir que le malheureux m'eût vraiment suivie jusque-là et devinât mes pensées. Mais je souris aussitôt à mon hallucination qui m'était si familière. L'homme qui venait de me rejoindre, dans cette indicible sérénité, entre le ciel et la mer, c'était le mari de notre domestique. Avec ses

pieds nus qui ressemblaient à des racines, son pantalon retroussé jusqu'aux genoux, ses poils roux et son teint rubicond qui se détachait sur le fond émeraude du canal, il s'appuyait avec fierté sur sa canne à pêche et fronçait les sourcils au-dessus de ses yeux dont il essayait, en vain, de désamorcer le sourire. Malgré tous les préjugés que j'avais contre lui, ce jour-là, je ressentais qu'il était, lui aussi, un homme heureux. Je le saluai d'un signe bienveillant de la tête, en l'invitant presque à s'asseoir près de moi. Il comprit et se rapprocha, à la fois déférent et audacieux. Il posa à côté de lui son panier de pêche, qui ressemblait à un grand nid, et garda sa canne à la main. Ses sourcils barbares réussirent à passer un accord avec ses yeux : tout son visage se détendit dans un sourire marin. Comme il était rasé, je notai qu'il avait une petite bouche encore fraîche et une fossette sur le menton : il avait dû être un bel homme, et je le lui dis cordialement. Comme quelqu'un qui, venant de recevoir un cadeau inattendu s'empresse d'imaginer ce qu'il pourra donner en échange, l'homme fixa devant lui le vide et se détacha de tout le reste. Puis, il se ressaisit et, avec son regard confiant, il inonda de bleu mon visage. Il avait trouvé. Doucement, il me dit :

– Mademoiselle, comme ma bonne femme vous appelle, je n'ai qu'un conseil à vous donner : tenez-vous à distance de la villa rouge.

Je fus frappée, presque vexée. Qu'est-ce que cela signifiait ? Était-il lui aussi au courant de mon aventure ? Tout le monde savait, donc ? Mais pourquoi ?

Le souvenir du verset biblique ressurgit dans ma mémoire comme un coup de fouet : « Il n'y a rien que l'homme cache qui ne soit découvert. »

« Qu'y a-t-il de coupable dans mon secret ? » me demandé-je une fois de plus. J'éprouve un désir impulsif de raconter au pêcheur toute mon histoire et commence par lui demander :

– Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

Dans un mélange de dialecte que je ne comprends pas encore, de gestes de crustacé et de mots compréhensibles, il m'explique :

– Parce que la personne qui se trouve dans cette maison, il vaut mieux ne pas l'approcher. Son mal passe simplement à travers l'haleine ou une simple poignée de main ; le vent, après, l'emporte aux alentours et il faut se tenir à distance. Vous me direz : comment se fait-il que les propriétaires de la maison gardent chez eux ce locataire ? Je ne me mêle pas des affaires des autres, moi, mais j'ai entendu dire que, si le patron est quelqu'un de bien, un saint homme, sa femme, elle, est une vieille harpie, qui attend sans doute que le malade, apparemment riche, lui laisse ses biens. Mais il y a une autre raison : ce mal ne touche pas les personnes plus âgées que le malade, elle n'attrape que les jeunes.

Ses doigts s'écartaient et se serraient, se transformant en pinces de crabe. Comme toujours, en l'écoutant parler, j'attribuais un sens caché à ses gestes et à ses paroles. Je fis cependant remarquer, non sans malice :

– Comment se fait-il alors que votre femme ne cesse de me conseiller de rendre visite au malade ?

L'homme éclate de rire, mais son visage ne tarde pas à s'assombrir de nouveau. Il frappe son front de l'index et me répond :

– La maladie de ma femme est bien pire que celle de l'autre et mademoiselle a déjà eu plein d'occasions de s'en apercevoir : ma Marisa est complètement écervelée.

– Mais non, elle est tellement gentille !

– Elle est même trop gentille, mais elle est née sans cervelle. C'est la vérité vrai de vrai !

Puis, dans un élan de confiance, il m'avoue que, s'il jouit de cette renommée d'anarchiste, c'est parce que, dans le passé, il avait l'habitude de dire à tous, ouvertement, leurs quatre vérités.

– À tous ! confirma-t-il en frappant la rambarde de sa canne à pêche, risquant ainsi de faire s'envoler l'hameçon. Puis il retrouva son calme.

– Maintenant, je ne parle plus à personne. Qu'est-ce que j'en ai à faire ?

– Mais avec moi, vous parlez encore !

– Avec vous, c'est différent.

Pause. Il se tait, la canne serrée dans son poing, droite comme un sceptre. Sous nos pieds, dans l'eau couleur émeraude où semble flotter un filet d'or, de petits poissons caracolent : leur jeu fantastique ressemble à la ronde des hirondelles dans le crépuscule vert et doré des soirées estivales. Qu'ils sont heureux ! Comme tout est heureux dans la nature, tandis que l'homme seul souffre de douleurs vaines.

Je me replie sur moi-même, les coudes sur les genoux, le visage entre les mains et me confesse au pêcheur.

– Oui, je sais, cet homme est malade et même méchant. Car la maladie, parfois, rend cruels ceux qui en sont touchés. J'ai entendu parler d'un ouvrier tuberculeux qui vivait dans une grande ville, là où même les hommes sains sont méchants, et qui crachait sur les enfants qu'il rencontrait pour les infecter. Le locataire des Fanti, je l'ai connu quand j'étais jeune fille : nos familles voulaient nous marier, mais le jeune homme partit pour l'étranger et le mariage ne se fit pas. Je l'ai revu ici par hasard, et si je vais lui rendre visite, ce sera pour lui dire un mot de réconfort, puisque je sais que, d'ici peu, il va partir pour l'autre monde.

Je m'aperçus que l'homme, s'il ne faisait pas grand cas de mes paroles, n'en doutait pas une seule seconde. Il ne fit pas de commentaires, mais se replia aussi, tout en tapant et retapant sa canne sur le plancher du ponton. Enfin, après avoir longuement réfléchi, il me dit :

– En tout cas, madame doit faire très attention.

Il sembla ainsi m'accorder la permission d'aller rendre visite à Gabriele.

J'essayai ensuite de le questionner sur d'autres sujets : sur ses prétendus principes politiques, sur les voyages qu'il avait faits, sur ses petits-enfants jumeaux. C'était un peu comme si l'on parlait à sa canne à pêche : il se moquait de tout, et tout ce qu'il pensait, il l'avait déjà dit. Le regard toujours fixé sur le

panier vide, il continuait à frapper avec sa canne sur le plancher, en composant une sorte de rythme musical, jusqu'au moment où je lui demandai :

– Pas de pêche aujourd'hui ?

Il sembla se souvenir. Il se redressa et, finalement, me dit :

– Aujourd'hui, je n'ai pas trop d'espoir : le temps est trop clair.

– Pourtant il y a beaucoup de petits poissons par ici, vous ne les voyez pas ?

Il secouait la tête, comme s'il ne parvenait pas à les voir. Je me rappelai les mots de Marisa : « Il est tellement bon que, lorsqu'il attrape un tout petit poisson, il le rejette à la mer. »

– Bien, alors je vous salue, lui dis-je en me levant. Au revoir.

Il se leva et me rendit mon salut avec une courtoisie de gentilhomme. En redescendant du ponton vers la plage, je vis que les garçons étaient sortis des blocs de pierre et qu'ils l'encerclaient et l'importunaient : il les laissait faire, en se bornant à les menacer de les attraper par les cheveux avec son hameçon.

Le banquet était prévu pour le soir à vingt heures, et comme il s'agissait d'une fête à la bonne franquette, presque en famille, mon mari me dit qu'il s'y rendrait directement à la sortie du bureau. Je n'aurais qu'à le rejoindre là-bas.

Je fis une toilette rapide : j'ajustai mes cheveux de la meilleure manière et m'habillai d'une légère robe

blanche que j'avais depuis que j'étais jeune fille. Après les longues années de deuil qui avaient suivi la mort de mon père, c'était la première fois que je l'endossais : c'était comme l'annonce de l'aube après une longue nuit de douleur.

Il était encore trop tôt pour aller à l'hôtel du Lido. Je décidai alors de faire une promenade sur la plage, déjà fréquentée par les vacanciers : les petites baraques colorées et les tentes blanches et orangées qui se détachaient sur le fond vert de la mer faisaient concurrence aux barques de pêche.

Une fois de plus, je descends le petit chemin et je regarde la maison rouge, plus rouge que jamais, presque cramoisie à cause de la réverbération du soleil à l'heure du coucher. Mais je sais qu'à l'intérieur il y a un homme qui souffre et je ressens un léger remords à l'idée de faire la fête. Plus bas, dans la cour de Marisa, au milieu des poulets, des chats et des oies gigantesques, j'aperçois notre ami l'anarchiste, son chien jaune couché à ses pieds, absorbé dans une occupation qui contraste de façon grotesque avec sa renommée : un filet de pêche à raccommoder pend de ses genoux, et comme il n'a pas de fil à coudre, il tient dans ses mains le fuseau et la quenouille, et le file lui-même. Je le salue d'un signe de la main : l'homme et le chien se lèvent dans un même élan pour me rendre hommage et me suivent des yeux.

Je rebroussai chemin. En repassant devant la petite villa des Fanti, je vis Gabriele dans la loggia, triste et seul, allongé sur une chaise longue. Il me vit à son tour,

mais il resta immobile et ne me salua pas. Il paraissait indifférent à tout, indifférent à ma présence et même à sa propre personne. En vain, le soleil qui traversait la loggia d'un faisceau de lumière le recouvrait piteusement : le soleil n'existait plus pour lui. Exaltée par un élan de pitié plus lumineux encore que le soleil, j'avancai sur l'esplanade et frappai par deux fois à la porte entrebâillée qui s'ouvrit en grand pour me laisser entrer. J'entrai, puis frappai contre le vitrail de l'entrée, propre et ornée de pots de petites plantes vertes. Personne n'apparut. Je me tournai et regardai les lions, comme pour leur demander la permission d'avancer. Puis, courageusement, je montai le petit escalier en faux marbre et frappai de nouveau contre le vitrail du premier étage. Comme un fantôme, ou plutôt comme un mort qui marche, flottant dans son pyjama en soie blanche, Gabriele vint m'ouvrir. Sa peau jaune et ridée, collée aux os de son visage, s'était légèrement voilée de violet, mais ses yeux, oh ! ses yeux, étaient les yeux d'autrefois !

Ils me firent peur, pourtant, comme les yeux d'un mort momentanément ressuscité.

– Comment allez-vous ? lui demandé-je d'une voix amicale, en lui tendant généreusement la main. Cette fois-ci, il prend ma main loyale et compatissante dans la sienne, froide et sèche comme une griffe, et me tire avec force vers lui, comme s'il avait peur que je reparte aussitôt.

Tout autour, sur le palier fermé par le vitrail, donnaient plusieurs portes. Au fond, la porte de sa chambre était ouverte en grand. En me tenant toujours par la

main, il me fit entrer dans un petit salon devant la loggia : un petit salon à l'élégance prétentieuse, avec son canapé et ses tapis turcs, sa table basse couverte de vieux numéros de revues illustrées, son miroir orné de fleurs en émail et d'autres meubles qui faisaient penser aux salles d'attente de seconde classe des cabinets de dentiste.

Il m'invita à m'asseoir sur le canapé et prit place en face de moi, sur un fauteuil en osier. Il n'était plus lui-même, et à l'évidence très ému, au point que, lorsqu'il me dit d'une voix troublée : « Je vous remercie : je me sens mieux et cette visite me ranime », je me réjouis sincèrement, autant pour lui que pour moi, en chassant de mon esprit la première impression d'angoisse et de méfiance que son aspect et le lieu même avaient suscitée en moi. D'une voix simple et cordiale, je lui dis :

– Je suis ravie de voir que vous allez mieux. Je suis venue parce que je vous ai vu dans la loggia. Mais comment se fait-il qu'il n'y ait personne à la maison ? »

– Je ne sais pas. Je crois que madame est partie chez sa sœur, à l'hôtel du Lido ; son mari doit être avec elle. Et la domestique, comme toujours lorsque les patrons s'en vont, a dû filer elle aussi.

– Ah ! oui, à huit heures ce soir il y a le banquet, repris-je en regardant ma montre en or à l'ancienne. Il était sept heures et demie : j'avais donc encore un peu de temps à passer avec lui.

– C'est un banquet que les notables du village offrent à mon mari, et à moi également, lui expliquai-je en pensant qu'il n'était pas au courant.

Il était parfaitement au courant : son léger ricusement ironique aurait pu me rappeler le sourire diabolique de l'ancien Gabriele si ses dents jaunes et les sillons mortels autour de sa bouche n'avaient pas accentué le relief de son crâne sur son visage.

Mais je voulais être gaie et ne voir que la vie dans cet homme qui, après tout, était encore vivant et pouvait peut-être encore, avec l'aide de Dieu, être sauvé. Pousée par de bonnes intentions, j'essayai de parler avec gaieté du banquet en lui rapportant les nouvelles pantagruéliques de Marisa. Je m'aperçus qu'il ne s'y intéressait guère, même s'il écoutait intensément le son de ma voix. Cependant il commenta, non sans moquerie :

– Ce sera alors comme le banquet de Néron que Pétrone raconte dans son *Satyricon* ou, encore mieux, comme celui de Boniface II, père de la célèbre comtesse Mathilde, lequel, pendant que les ducs de sa cour étaient à table, avait autorisé le peuple à se servir de vin dans les puits remplis pour l'occasion. Mais, ajouta-t-il en changeant de voix et d'accent et en se défaisant de son excitation momentanée, je préfère me souvenir du banquet que votre mère m'offrit ce soir-là.

« On y est », pensai-je, et de nouveau un malaise presque physique m'étourdit. Je voulus aussitôt faire face au fantôme de ces souvenirs vains :

– Pauvre maman ! Sa seule ambition était de faire bonne figure auprès de ses invités, et elle le faisait vraiment de tout son cœur !

– Mais moi, dites-moi la vérité, j'étais un invité spécial. Désormais, nous pouvons parler ouvertement.

Je répondis presque sous son influence :

– C'est vrai.

– Et je peux vous dire aussi, maintenant, que je suis venu chez vous comme tel. Bien sûr, sur les conseils de mon père qui désirait un mariage entre nous, mais surtout parce que je le voulais.

Presque étourdie, je confirmai :

– Mes parents aussi désiraient notre mariage.

Il se pencha encore plus en s'approchant de moi : il me regarda de bas en haut, avec ses yeux qui semblaient briller par les effets de je ne sais quelle injection d'un liquide néfaste. Puis, il me demanda doucement :

– Et alors ?

Malgré la situation, j'eus envie de rire, mais son haleine qui m'effleurait et le ton mystérieux de sa question suscitèrent de nouveau en moi un sentiment de peur. Et ce fut peut-être par peur que je répondis en disant ce qui me semblait la pure et simple vérité :

– Alors ? Vous n'avez plus jamais donné de vos nouvelles et tout a pris fin !

– Non, tout n'a pas pris fin ainsi. J'avais apporté mon âme dans votre maison et c'est là que je l'ai laissée. La journée passée auprès de vous a été l'apogée de mon existence. Après ce jour, ce fut le début de la chute. Maintenant, je suis ici comme un torchon sale que vous avez peur de piétiner, tandis qu'un seul mot prononcé par vous aurait pu me transformer en un homme grand et fort. Maintenant...

Oui, à présent, la terreur d'un mystère des plus inexplicables m'emporte avec lui dans son tourbillon.

Mais l'idée que Gabriele est encore en train de jouer la comédie me soulage subitement.

– Gabriele, je vous prie de me dire que vous ne croyez pas ce que vous venez d'affirmer. Quel mot aurais-je pu vous dire, moi ?

– C'est vrai, peut-être ce mot n'était-il pas nécessaire. Un comportement différent avec moi aurait suffi.

– Je n'étais qu'une petite fille, jamais je n'étais sortie de chez moi.

– C'était bien là le problème. Je venais vers vous comme vers une âme d'enfant, vers une rose qui vient d'éclorre. Et, en face de moi, je trouvai une créature complexe, comment dirais-je, déjà mûre, méfiante, presque méchante.

– Méchante ?

– Oui, méchante, répondit-il d'un ton indigné. Vous n'avez vu en moi qu'une crapule, un voleur, presque...

– Gabriele, vous vous trompez !

J'étais indignée, mais sans se raviser, il poursuivit :

– Vous me preniez pour un jongleur, un comédien, et aujourd'hui encore vous portez sur moi le même jugement. J'étais, à vos yeux, une personne perverse, avec une âme déjà corrompue. Vous êtes allée jusqu'à croire que je vous avais volé une serviette. Et je vous l'ai volée pour de vrai, non pas pour emporter avec moi un souvenir sentimental, mais plutôt parce que vous m'aviez jugé capable de voler. En vain, ce soir-là, j'ai essayé de vous parler de moi, de mes rêves et

de mes inquiétudes. Vous n'avez cru aucune de mes paroles. Pourtant, j'étais bon, vous savez, j'étais un enfant débordant d'imagination, mais au cœur pur. Je ne connaissais pas encore l'amour et ne savais rien de la vraie vie.

Je cachai mon visage entre mes mains, mais il les écarta, les prit entre les siennes et serra mes poignets : j'eus l'impression d'être attachée par deux menottes infernales. Puis, d'une voix rauque, il me dit :

– Vous pleurez ? C'est trop tard maintenant. Vous avez détruit un homme.

Je tentai faiblement de me défendre :

– Vous exagérez ! Et d'ailleurs, c'était à cause des récits de votre père que mon imagination avait créé autour de vous un personnage fabuleux.

– Laissez mon père tranquille ! Il est mort, paix à son âme. Vous aviez bien vu mes yeux, ce soir-là, et vous auriez dû ne croire qu'eux. Pourquoi ne nous sommes-nous pas arrêtés à ce premier regard ? L'atmosphère de notre vie aurait ressemblé pour toujours à celle du jour de notre première rencontre. Un jour qui ressemblait à celui d'aujourd'hui, si ce n'est que votre chambre était plus haute et bien différente de celle-ci.

– C'est du passé maintenant, il est inutile de revenir en arrière. Laissez-moi partir, Gabriele, lui dis-je d'un ton conciliant, bien que de plus en plus effrayée, non tant par ses paroles que par ses yeux de fou et par le contact que j'avais avec lui. La vie, ce que vous appelez justement la *vraie* vie, est faite de ces malentendus. Vous non plus, vous n'avez pas vu en moi les bons

sentiments que l'éducation et les traditions de ma race étouffaient. D'ailleurs, comment savez-vous que je me méfiais et avais une mauvaise opinion de vous ?

– J'étais comme un voyant. Je devinais tout en vous, car je pénétrais votre âme par un désir violent de possession. Mais vous avez choisi de ne pas vous laisser aller, vous ne ressentiez pas la force de mon esprit. Vous ne perceviez que mon corps, mon enveloppe mortelle, remplie, à vos yeux, de vices et d'erreurs.

– J'ai l'impression de rêver en vous entendant parler ainsi, insistai-je en essayant en vain de me libérer de son étreinte. J'étais persuadée que c'était tout le contraire, que vous n'aviez vu en moi qu'une pauvre créature ignorante. Il y a eu malentendu, des deux côtés : ce sont des choses qui arrivent souvent dans une situation de ce genre. Il est inutile, je le répète, de revenir en arrière.

– Inutile pour vous, qui êtes heureuse et avez une vie devant vous. Mais pour moi...

– Vous allez guérir. Vous êtes jeune et vous oublierez bien vite cette aventure.

– Vous parlez d'une aventure ? Ah ! Vous souvenez-vous quand je me baissai pour mordre les cheveux de votre petit frère qui m'avait demandé d'avalier un couteau ? J'aimerais tant faire la même chose avec vous, à présent.

Il s'avança vers moi et je sentis son haleine de malade violer mes cheveux. Le souvenir de mon mari m'insuffla une force violente. Je libérai mes poignets des mains de Gabriele et je le repoussai. Je parvins

enfin à me lever, en m'appuyant sur la petite table près du canapé. Affligée, mais pas encore vexée, je lui dis d'une voix ferme :

– Écoutez, Gabriele, je suis désolée de constater que vous souhaitiez une telle entrevue. J'étais venue ici comme une sœur, pour vous dire de bonnes paroles, et pour vous dire aussi, si vous le voulez, que je vous ai attendu, oui, pendant longtemps, brûlant d'un amour Dieu seul sait combien grand et pur. Mais Dieu, justement, n'a pas voulu de notre union. Pourtant, le souvenir de cet amour était encore bien vif aujourd'hui, et l'idée de me rapprocher de vous et de vous offrir un instant de soulagement provoquait en moi une grande joie. Je me suis trompée. Et cela n'a plus d'importance. Maintenant, laissez-moi partir et restons bons amis !

Il se leva à son tour et sembla vouloir exaucer mon vœu. Il tourna son visage de tous les côtés, comme s'il était à la recherche de quelque chose. Puis, tout à coup, il m'attrapa et m'obligea de nouveau à m'asseoir sur le canapé, sur lequel il prit place également. Il m'immobilisa, sans agressivité, et presque en me suppliant, il me dit :

– Je vous prie de rester encore un instant et de répondre à une question. Pourquoi, ce soir-là, vos frères mal élevés se moquaient-ils de moi ?

– Eh bien, parce qu'ils étaient mal élevés.

– Quand je vous ai demandé si vous étudiez, vous avez éclaté de rire et vous m'avez menti. Ce soir-là, vous m'avez dit de tels mensonges que je ne peux pas croire aujourd'hui vos bonnes paroles. Pourtant,

j'aimerais bien que vous les prononciez une dernière fois : je n'ai que vous dans la vie. Dans un instant, vous allez partir et peut-être ne vous reverrai-je jamais.

Je pense, moi aussi, que dans une minute, je ne serai plus là et que je ne l'approcherai plus jamais. J'essaie donc de le calmer et répète la leçon :

– Oui, je vous ai aimé. Je n'ai jamais oublié cette soirée fantastique, vos paroles, vos promesses. Et si je suis ici maintenant...

– Si vous êtes ici, c'est parce que vous pensez que je vais mourir, dites la vérité, reprend-il d'une voix pleine de rage. Mais je ne suis pas encore mort, je suis vivant et j'ai soif de vivre, soif d'amour ! Je vous ai attendue moi aussi, pendant trop longtemps : je vous ai attendue tous les jours et toutes les heures. Et si vous êtes ici, c'est peut-être vraiment parce que votre Dieu vous a envoyée pour que vous m'offriez une dernière gorgée de vie.

En prononçant ces derniers mots comme dans un râle, il m'avait attrapée par les épaules et essayait de m'embrasser. Je me mis à crier en le repoussant avec terreur.

– Vous blasphémez, laissez-moi !

Il ne me laissait pas partir ; au contraire, il me serrait de plus en plus fort, comme une pieuvre. Je tremblais de tout mon corps, ressentant les affres de quelqu'un qui se noie et se sent déjà étouffé par les monstres marins. Dans ce brouillard vertigineux et mortel, je revis notre domaine dans la vallée, le courant du fleuve, le vieil ermite avec son panier de fruits

primeurs. Était-ce l'esprit de l'ermite qui priait pour moi ?

– Mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je.

Dieu poussa silencieusement la porte de ce lieu épouvantable et m'apparut à travers les yeux vides de l'aveugle.

Je vis les yeux de mon agresseur s'ouvrir avec terreur et son visage redevenir dur et gris. Il me laissa, se leva et se secoua comme un oiseau sinistre trempé par la pluie. D'un bond, je fus près de l'aveugle et, à demi essoufflée, je lui dis :

– C'est moi, M. Fanti ! Est-ce que vous me reconnaissez ?

Comme s'il me connaissait depuis longtemps, il me répondit doucement :

– Je vous demande pardon, madame, et à toi aussi, Gabriele : je ne savais pas que tu avais des visites.

L'autre ne répond pas : la tête baissée, les mains posées sur la petite table, on dirait qu'il va tomber raide mort d'un moment à l'autre. Désormais, je n'éprouve plus pour lui que de l'horreur et du dégoût et, sans me donner la peine de faire semblant, je ne m'adresse qu'à Fanti.

– Je regrette, M. Fanti, de devoir vous quitter maintenant. Je dois partir.

Il tend sa main vers moi pour me retenir et, d'un ton courtois et familier, me demande :

– Allez-vous au Lido ?

– Oui.

– Si cela ne vous dérange pas, je vous accompagne. Je dois m’y rendre moi aussi pour le banquet.

« M’accompagner ? C’est plutôt lui qui se laisse accompagner », pensé-je. Je suis sur le point de refuser impoliment parce que, malgré l’élan de reconnaissance que j’éprouve à son égard, je sens en même temps que je le hais comme toutes les choses et les personnes qui sont en contact avec mon ennemi.

– Adieu, dit-il au malheureux. As-tu besoin de quelque chose ? Je vais t’envoyer cette imbécile d’Adelia.

– Cette domestique, m’explique-t-il ensuite, pendant que je traverse l’entrée et me précipite vers l’escalier, part dès que ma femme sort et laisse toujours la maison ouverte. Je suis sûr que vous avez dû frapper à la porte pendant un bon moment.

Je cours, ne désire rien d’autre que de m’enfuir, mais il me suit avec une rapidité égale à la mienne, comme s’il voyait encore mieux que moi. En réalité, tout ce que je voyais, tant à l’extérieur qu’au fond de moi, était noir et trouble : j’étais moi-même une autre personne. Dans l’entrée, je me regardai instinctivement dans le miroir du portemanteau : j’avais l’impression d’être décoiffée, griffée et mordue, et que ma robe vierge était tachée et souillée.

Dieu merci, la robe est encore lisse et immaculée et mes cheveux en ordre, mais mon visage, en revanche, a vraiment changé, il est fatigué comme à la suite d’un long voyage et mes yeux, qui connaissent désormais l’ombre terrible du mal, semblent encore refléter les

yeux de mon ennemi. Cependant, le souvenir du petit miroir qui avait accueilli mon visage et mes yeux lors de ma première rencontre avec lui éclaire l'anxiété opaque de mon cœur. Je suis encore celle que j'étais ce jour-là, sans faute et sans responsabilité. Et si j'ai fait, sans le vouloir, quelque chose de mal, c'était parce que le mal est, comme le bien, dans la vie même. Il suffit d'avoir la ferme volonté de ne faire que du bien : voilà ce que je souhaite, aujourd'hui comme hier et comme toujours, avec l'aide de Dieu.

Nous empruntons, M. Fanti et moi, le chemin qui longe les jardinets des petites maisons. En réalité, c'est bien lui qui m'accompagne. Sa façon de toucher les choses avec sa canne est guidée par l'habitude : il connaît par cœur tous les cailloux du chemin, les parfums des jardins, et toutes mes pensées. Presque durement, je lui demande :

– Étiez-vous dans la maison pendant ma visite ?

Il s'arrête et me répond franchement :

– Non.

– Où étiez-vous ?

Sans hésiter, il me répond qu'il était déjà à l'hôtel du Lido, quand quelqu'un l'avait prévenu que j'étais chez lui.

– Je sais de qui il s'agit, lui dis-je. C'est le mari de Marisa.

M. Fanti s'arrête de parler : nous n'avions plus rien à nous dire. Je comprends qu'il sait tout sur moi et qu'il s'explique chaque chose. Mais l'idée que le pêcheur ait

surveillé tous mes mouvements et qu'un aveugle ait accouru à mon secours m'élève et illumine le monde tout autour de moi.

Nous arrivâmes ainsi, calmes et souriants, jusqu'au lieu de la fête. Mon mari m'attendait sur la terrasse de l'hôtel, du côté de la mer. Lorsqu'il me vit arriver avec M. Fanti, il me fit un signe de la tête comme pour me dire : « Quelle belle compagnie tu t'es trouvée ! » Je pris le bras de l'aveugle et nous montâmes ensemble le bel escalier de l'hôtel qui, pour l'occasion, avait été décoré de tapis et de plantes et ressemblait à l'escalier d'un château. Même la véranda et les terrasses s'étaient transformées en jardins suspendus. Les azalées imprégnées de la transparence rose du crépuscule contrastaient avec les cinéraires teintées du bleu pâle des soirs d'hiver. Les flammes pourpres des fleurs de roseau et des roses ambrées s'élançaient des pots en terre cuite, et leurs bouquets fantastiques peignaient le fond laqué des entrecolonnes sur lesquels avaient été hissées des voiles de bateaux en guise de rideaux. À l'intérieur, dans les salles, les tables étaient dressées, avec un faste voyant, de vaisselle, de verres en cristal doré, et de grands vases de fleurs. Et les nombreuses bouteilles d'eau minérale couleur d'émeraude et d'opaline, avec leurs bouchons métalliques en forme de minaret, démentaient les prévisions malveillantes de notre Marisa.

Le parfum des roses, qui dominait tous les autres parfums, me rappela le jour de notre mariage ; un mariage que cette fête, me semblait-il, devait renouveler et confirmer.

Je présente M. Fanti à mon mari et, d'une voix ferme, lui dis :

– Je suis allée voir le malade.

Aucun commentaire. En attendant l'arrivée de tous les invités, nous nous installons au frais sur la véranda, où nous rejoignent et nous entourent aussitôt les admirateurs de mon mari, également curieux de faire la connaissance de son épouse. Parmi les plus insistants s'avance M. Nele, avec sa tête luisante de grenadier, habillé tout en noir, la cravate et la chemise blanches, et portant une double chaîne en or sur son gilet dont les boutons ont tendance à s'échapper. Après une profonde et dévote révérence destinée au préfet et à sa femme, il s'adresse à l'aveugle.

– Comment allez-vous, mon cher Fanti ?

Ce dernier se tient raide et bien assis sur sa chaise, entre deux palmiers très fins, avec sa belle tête dressée sur le fond bleu et ses mains roses, aux ongles luisants, posées l'une sur l'autre sur le pommeau de sa canne. Il dégage un je-ne-sais-quoi de décoratif, de hiératique presque, et a l'air d'un étranger, absolument détaché du contexte qui l'entoure. D'une voix calme, qui a d'ailleurs un léger accent étranger, il répond qu'il va très bien.

M. Nele nous lance un clin d'œil et lui demande :

– Et votre cormoran, comment va-t-il ?

Fanti fronçe légèrement les sourcils, comme s'il s'efforçait de se souvenir de qui il parle. Il aimerait donner un ton tragique à sa réponse, en employant des mots sévères. Mais peut-être aussi pense-t-il à moi, à ma douleur momentanément apaisée, à l'endroit où il se trouve et aux circonstances. Son visage s'illumine d'un sourire malin et il répond :

– Cher M. Nele, ce cormoran est à moi autant qu'à vous.

Les gens tout autour comprennent le sens de ses paroles et, sans prêter attention à l'aspect tragique de cette affaire, tout le monde se met à rire. En signe d'approbation, M. Nele, qui a vendu des tas de médicaments au malheureux dont on parle, tape de sa main souple sur l'épaule de l'aveugle. Je me rappelle avoir éprouvé par le passé une douleur vive en entendant mon malade idéal affublé du nom de sinistres oiseaux, mais en cet instant, ce surnom me donne une cruelle satisfaction.

Il est temps désormais de penser à autre chose. En vain, le démon de ma récente désillusion me souffle de jeter un regard méfiant sur cette humanité saine et joyeuse de plus en plus nombreuse, qui m'entoure et se transforme presque en une foule. La véranda, l'escalier, les loggias et le salon sont noirs de monde. Des visages, encore des visages, les uns derrière les autres, où dominent les deux principaux types de cette race forte, dont le sang chaud, la chair musclée et sensuelle, et les élans généreux et sentimentaux s'allient à un caractère subtil et pratique. Des visages pleins,

dont la couleur vive est atténuée par le blond des cheveux et le bleu verdâtre des yeux. Des visages perçants et bruns, au profil presque linéaire, aux yeux noirs et vifs. Mais on distingue aussi des figures mauresques, avec des cheveux épais et crépus, des mâchoires larges et des yeux dévorants. Il s'agit sans doute des derniers descendants des envahisseurs barbares qui s'étaient installés ici jadis, dans ces fertiles régions marines.

Non sans une légère sensation de pudeur, mêlée de vanité, je m'aperçois que tout le monde observe mon humble personne avec un mélange de curiosité, de bienveillance, de respect et d'admiration volontaire. Je sais au fond de moi que tous ces hommages ne me sont pas adressés en particulier, mais plutôt à la femme du préfet. Pour la première fois de ma vie, je découvre la flatterie de l'adulation : une adulation désintéressée, voire de bonne foi, presque enthousiaste, qui après tout n'est rien d'autre que le respect de l'homme envers la compagne d'un autre homme plus fort que lui.

J'avoue que, ce jour-là, j'étais incapable de juger mon prochain avec un esprit clair : mais ceux qui arrivaient à s'approcher de moi et à me parler effaçaient aussitôt mes préjugés.

Je vois arriver un vieux monsieur, avec un profil bachique proéminent et un diadème de bouclettes blanches entourant le sommet d'un crâne ivoire qui, tout en épongeant sa sueur, réussit à se pencher sur mon épaule et à me dire, en soupirant comme un amoureux :

– Permettez-moi, madame, de me présenter. Lusignani, colonel des carabiniers du roi à la retraite.

J'ai eu la chance de séjourner pendant deux ans dans votre région où j'ai vécu comme dans un paradis terrestre.

Flattée mais effrayée à l'idée qu'il ait connu mon père et sache quelque chose au sujet de mon ennemi, je me tourne pour mieux le voir.

– Je crois avoir connu votre père, mais vous n'étiez sans doute pas encore née, me rassure-t-il aussitôt, avec galanterie. J'étais colonel des carabiniers du roi de votre belle ville il y a déjà vingt ans de cela.

– Vous avez dû connaître mes cousines, sept jolies filles qui habitaient sur le Corso, juste en face du café de la Poste, et qui passaient leur temps à la fenêtre, lui dis-je un peu étourdie, en oubliant que ces sept coquettes sont à peine plus âgées que moi.

– Non, madame, ou du moins je ne m'en souviens plus, car toutes les femmes de votre ville sont belles comme les madones de Raphaël.

– Boum !

Quelqu'un déboule derrière ses épaules et pour la première fois, j'éclate vraiment de rire. Le noble colonel est aussi franc que moi : il fait rouler ses yeux d'onyx, qui reflètent encore l'éclat de ses anciennes prouesses, et défie l'insolent qui lui a coupé la parole.

– Moi, dit-il d'une voix sonore, j'ai toujours utilisé la carabine et je n'ai jamais tiré à blanc. Et vous avez d'ailleurs ici présent le témoignage vivant de mes affirmations.

D'un geste ample, il indique ma personne. M. Nele applaudit :

– Bravo !

L'applaudissement général résonne comme un crépitement de grêle sur les baies vitrées de l'hôtel. C'est ainsi que je découvre à mon tour la vanité du monde, sans pour autant m'en enorgueillir, car je ne m'en crois pas digne. D'ailleurs, une voix criante annonce que la totalité du public n'est pas vraiment convaincue par les éloges du colonel.

– Écoutons donc l'avis du préfet.

Mon mari me regarde lui aussi avec une certaine admiration, ou plutôt avec une émotion emplie de vanité. Puis, il se frotte les mains avec ce geste enfantin qui signifie tellement de choses et, au milieu du silence des invités, il déclame :

– Je déclare sincèrement que je ne m'étais pas encore aperçu d'avoir épousé la Madone de la Seggiola*. Cela dit, je suis persuadé d'avoir demandé la main d'une petite madone.

Cette fois-ci, les applaudissements fusent comme de véritables applaudissements de théâtre ; je finis par me rebeller contre ce qui ressemble fort à une raillerie. Je m'adresse à M. Nele, comme s'il était le principal responsable, et lui dis d'un ton suppliant :

– Maintenant, ça suffit, M. Nele.

M. Nele, qui dépasse d'une tête la foule amassée autour de notre table, se tourne de tous les côtés, frappe dans ses mains tellement grasses qu'elles ne produisent aucun son, et d'un ton menaçant, se met à crier :

* *Tableau de Raphaël, 1514, Florence, Palazzo Pitti.*

– Mesdames et messieurs, à table !

L'ancien maire du village m'offrit son bras, respectant les coutumes anciennes. C'était un homme plus petit que moi, issu de cette race brune, mauresque plus exactement, tout yeux, bouche et cheveux. Les innombrables rides de son visage contrastaient avec ses dents fortes et intactes et, surtout, avec sa voix puissante et despotique. Il avait été capitaine au long cours durant plusieurs années et, après s'être enrichi grâce à ses commerces, vivait à présent des rentes de ses interminables plantations de betteraves. En somme, c'était le parfait descendant des pirates arabes.

Il m'emmena avec une certaine maîtrise ; j'eus cependant le temps d'attraper la main de M. Fanti et de l'entraîner avec moi. Je voulais qu'il soit auprès de moi, comme il l'avait été jusqu'à présent, posé, bienveillant et protecteur. Et je garde aujourd'hui encore en mémoire la sensation de frémissement de sa main chaude et vivante dans la mienne : un frémissement qui voulait me dire : « Je suis ici, avec vous, madame, comme un chien fidèle. Je vous appartiens pour toujours. »

Un chemin s'ouvre sur notre passage. L'hôtelier en personne, avec la majesté d'un roi accueillant, au beau milieu de sa cour de serveurs habillés en smoking, gants blancs et serviette au bras, tient ma chaise prête et il la pousse devant la table juste au moment où je m'assieds. Je lui dis :

– Je désire que M. Fanti prenne place à côté de moi.

Mon désir est un ordre : l’aveugle à ma gauche et le maire à ma droite, en face, mon mari avec deux autres personnages importants. L’un des deux, étant arrivé en retard, se permet de saluer un groupe d’amis de l’autre côté de la table. Geste qui suscite une observation de la part de mon cavalier de droite, lequel me dit à voix basse :

– Voilà une chose que le savoir-vivre des officiers de marine interdit.

– Pourquoi ?

– Parce que, m’explique-t-il en enfonçant le coin de sa serviette de table dans le col de sa chemise, l’officier de marine ne doit jamais parler avec les autres convives à l’exception de ses voisins de gauche et de droite. Il ne doit pas regarder ce que les autres mangent, ne doit jamais utiliser son couteau pour couper le poisson, ne doit jamais...

– Mais ici, on n’est pas à la marine, lui dis-je d’un ton bienveillant.

On a pourtant l’impression d’être dans la salle à manger d’un grand navire : la mer tout autour de nous, les murs laqués et des grandes baies vitrées où se détachent des fleurs et des arbustes tremblotants, sur le fond d’un ciel éclairé de couleurs de plus en plus vives.

Si elle n’était pas la plus animée, notre table était naturellement la plus aristocratique. On ne respectait sans doute pas les règles sévères du savoir-vivre de la

marine, mais il y régnait une certaine retenue courtoise, par respect pour le préfet et sa femme, tandis que le préfet essayait à tout prix de créer une atmosphère familière et joyeuse. Il montra d'ailleurs, avant tout le monde, des signes de plaisir et d'approbation lorsqu'un serveur agile, habillé en noir et blanc comme une hirondelle, arriva dans la salle en esquissant un pas de danse, avec, dans les mains, un plateau rempli d'un monticule de *fettuccine* qui semblait rougeoyer sous la lumière du couchant.

Je repensai à Marisa et aux descriptions qu'elle m'avait faites. Mais, tandis que ses dires avaient provoqué en moi une satiété anticipée, le parfum des pâtes me rappelait à présent, et ce, malgré les fortes émotions de la journée, que j'étais jeune, qu'on était à la mer et qu'il fallait se nourrir. En deux mots, que j'avais faim.

Je me sers cependant avec modération.

– Allez-y, allez-y, prenez-en encore ! insista le cavalier assis à ma droite. Allons-y, courage, vous allez nous faire honte.

Mais je retire mon assiette, qu'il veut remplir lui-même à ras bord.

– Merci, cela me suffit. N'oubliez pas le savoir-vivre des officiers de marine...

Nos voisins, qui tendent l'oreille, me font des clins d'œil et rient. Alors, une fois brisée la réserve des débuts, dans une atmosphère de joie, de cordialité et de bel appétit, le banquet commence.

Il y en avait un qui n'avait pas besoin d'être aidé ni sollicité pour se servir, et qui mangeait dans un silence religieux avec une volupté chaste mais tenace, en penchant le visage sur son assiette et en se nourrissant des parfums des plats : c'était mon voisin de gauche. Sa main de grand enfant se glissait presque furtivement sur la nappe, cherchait et trouvait son verre, toujours à moitié rempli, et l'amenait vers lui doucement, du bout des doigts, avec un geste d'amour. Sa distance vis-à-vis de l'humanité autour de lui était plus perceptible que jamais : elle formait, du moins à mes yeux, une sorte d'auréole autour de lui. Je me rendais compte que cet homme était le plus heureux de tous, seul avec lui-même, en contact avec sa nourriture et avec Dieu qui lui accordait tant de grâce. Il avait l'air de m'avoir aussi oubliée. Je respectais son rituel et m'amusais à observer les autres convives.

Mon voisin de droite ne plaisantait pas non plus en matière de nourriture, mais il avait des gestes agités. Il trouvait tous les plats mauvais : les *fettuccine* trop cuites, le poisson mal assaisonné, le vin aigrelet. En claquant des doigts, il appela de loin le serveur, qui arriva en courant, et lui ordonna :

– Emmène-moi cette bouteille dans la cuisine, elle est juste bonne pour assaisonner la salade ! Et vous, me demanda-t-il ensuite, toujours avec le même ton despotique, que faites-vous de beau pendant la journée ? On ne vous voit jamais au village.

– La plupart du temps, je me promène le long de la plage ou dans les sentiers de campagne. Quand il

y a du vent, en revanche, et il y en a beaucoup, je ne sors pas.

Comme il avait l'habitude des typhons, il sembla étonné par la terrible influence que le climat avait sur moi. Mais il admit tout de même que l'air du pays était vraiment exceptionnel.

– C'est parce qu'il n'y a pas d'abris. Nous sommes à la limite d'une grande zone ouverte, fertile bien sûr, mais dépourvue de bois à l'intérieur. Les collines ne suffisent pas pour arrêter les vents, qui tournent sans cesse de la terre à la mer et vice versa. Le lieu est sous l'emprise totale de la rose des vents, comme on dit.

– Une rose très peu appréciée, je dirais même trop épineuse. Quand il y a du vent, insistai-je, je suis prise d'une terrible mélancolie nerveuse.

– C'est vrai, dit le convive assis près de mon voisin de droite. À ce propos, une légende raconte que presque tous les étrangers qui arrivent ici et tentent de s'y installer tombent malades, deviennent fous, ou bien meurent.

Au milieu des grimaces, des ricanements et des signes pour conjurer le mauvais sort que le vieux colonel mimait à mon attention, l'interlocuteur impoli reprit son discours :

– Il n'y a pas de quoi être surpris : madame dit bien que le vent la rend triste et nerveuse. À long terme, cet état d'excitation peut produire, sur ceux qui n'y sont pas habitués, une dépression nerveuse qui, comme chacun sait, est la mère de toutes les autres maladies. C'est ce que la science affirme.

L'interlocuteur parle pour plaisanter, et surtout pour mettre en colère l'ancien maire. Cependant, je trouve dans ses mots l'explication de mon drame. D'un ton convaincu et sérieux, je dis :

– Mais alors il faut le quitter au plus vite, ce pays !

Mon voisin bondit, frappe d'un léger coup de poing l'épaule de l'autre convive et s'exclame :

– Vous ne savez pas, madame, que ce maigrichon est un étranger qui s'est installé dans notre pays il y a déjà trente-cinq ans ?

– C'est pour cela que je suis devenu fou ! répond l'autre, en se mordant le coin de la lèvre pour s'empêcher de rire.

Il aurait continué si mon voisin n'avait pas abordé d'autres sujets et ne s'était adressé exclusivement qu'à moi.

– Nous espérons, madame, vous voir samedi prochain à l'occasion de l'inauguration du nouvel établissement balnéaire, mais aussi au théâtre. Oui, au théâtre, madame. Parce que nous avons aussi un théâtre. Ce n'est pas la Scala de Milan, bien sûr, mais tout de même. Figurez-vous que le premier juillet, pour l'ouverture de la saison estivale justement, nous aurons la *Norma*.

Presque tous les autres convives écoutaient nos propos et quelqu'un se mit à chanter pour plaisanter :

– *Mira, Norma, ai tuoi ginocchi...*

La table était à présent animée : tout le monde parlait fort, avec cependant une certaine retenue, contrairement aux convives des autres tables qui discutaient

avec ardeur. Des éclats de rire homériques finissaient toujours par réconcilier les opinions divergentes et les verres commençaient déjà à s'entrechoquer.

Mon voisin de gauche commençait à montrer des signes de participation à la vie commune. Après avoir avalé le quatrième plat – une friture de petits poissons –, il s'était arrêté net, comme quelqu'un qui arrive à sa destination et n'a plus l'intention d'en bouger.

– M. Fanti, vous ne prenez pas un petit bout de rôti ?

– Non merci, j'en ai assez.

– Attention, c'est du faisan !

Il a déjà senti le fumet de la viande, mais ne se laisse pas tenter.

– Merci, vraiment : je suis rassasié.

Il plaisante, Dieu merci : son impassibilité statuaire s'est relâchée et son visage est enfin illuminé par la satisfaction. Ce que je désapprouve en lui, c'est cette manie inutile de se curer les dents, signe évident d'une totale ignorance non seulement du savoir-vivre des officiers de marine, mais encore de celui du commun des mortels.

Quant à mon voisin de droite, il n'est jamais satisfait, lui.

– Du faisan ? Ils lui ont rajouté une queue, ce n'est qu'un vieux coq de basse-cour. Fanti, si vous voulez en informer votre éminent beau-frère, faites-le sans problème.

L'aveugle continue de se curer les dents et ne répond pas.

– Et cette salade ? Avec tous les hectares de nos champs cultivés de laitue, vous êtes allés chercher de la chicorée. Faites attention, madame, parce que si par erreur vous en avalez une tige, vous risqueriez de suffoquer.

Les grognements de l'ancien capitaine, dont le caractère avait gardé l'intranquillité océanique de son passé, se perdaient heureusement dans l'atmosphère saturée de joie, de musique et de poésie. Des sons et des chants arrivaient de partout et le jour semblait s'éteindre comme un feu d'artifice. Son visage aussi finit par se détendre : ses rides disparurent et ses yeux prirent le reflet doré de la coupe qu'il soulevait. De sa main gauche, excessivement grande en regard de son petit corps, il se lissa les cheveux, comme pour les remettre en ordre. Ensuite, il fronça très fort ses sourcils hirsutes, avança son menton et se leva d'un bond.

Silence général. Tous ceux qui occupaient les autres tables et nous tournaient le dos se retournèrent. Les serveurs se plantèrent comme des statues devant les entrées des baies vitrées et l'hôtelier apparut près de la porte.

L'ancien maire allait prononcer le discours rituel en hommage à son successeur. Il s'était levé sur la pointe des pieds et semblait vouloir s'élancer comme pour suivre au vol ses paroles vrombissantes. Vrombissantes, mais aussi pleines de bon sens, de cordialité, d'admiration et de confiance à l'égard du nouveau chef du village. Il conclut son discours avec des phrases d'une admirable modestie :

– Ce que pour le bien de notre commune et de notre population honnête et travailleuse, nous n'avons pas su faire, nous, hommes de la mer et de la campagne, habitués à dominer les éléments plus que les statistiques et les chiffres, pragmatiques dans nos affaires privées, mais non dans celles de l'intérêt général, nous qui débordons d'affection pour nos concitoyens, mais sommes démunis du moindre sens politique et diplomatique, vous saurez le faire, vous, homme de gouvernement et grand connaisseur des lois permettant de conduire la société, d'administrer le bien commun et de rendre le peuple heureux et discipliné, vous qui unissez la compétence économique et politique à la volonté d'amélioration sociale, vous qui avez une vision plus large des besoins spécifiques de la région mais, surtout, une intelligence et un cœur éclairés par une honnêteté diamantine.

Les applaudissements pleuvaient sans fin. Même le préfet applaudit, visiblement flatté et ému, avec un sourire qui repoussait cependant l'exagération de certains éloges de l'orateur, lequel applaudissait aussi d'ailleurs. Et j'applaudis à mon tour, sans prêter attention au fait que l'ancien maire aurait dû m'adresser également, selon les conventions, un discours de bienvenue. Le colonel Lusignani y pensa, une fois que mon mari eut répondu à son prédécesseur, en prononçant un discours bref et cordialement diplomatique. Ce fut une apothéose, certes grotesque, mais une véritable apothéose.

L'éclat des bouchons des bouteilles accompagnait de nouvelles acclamations : on aurait dit une joyeuse

bataille. Il faisait déjà nuit, mais les lampes électriques et leurs abat-jour rouges et verts prolongeaient les lumières chaudes du soleil couchant. Un phare, de temps en temps, répandait sur la mer sa comète de rayons. La nouvelle lune se posait comme un oiseau d'or sur une petite branche qui traversait la baie vitrée.

Soudain, après avoir bu ma coupe de champagne, j'eus l'impression d'être agrippée de nouveau par les mains de Gabriele. C'était son souvenir qui revenait. Comme un spectre au milieu de la fête, j'eus l'impression de voir son ombre rôder parmi les invités. Au même instant, Fanti, qui avait à peine trempé ses lèvres dans sa coupe, sans l'avoir bue mais juste pour lever son verre en mon honneur, me dit doucement :

– Il faut que j'y aille, madame. Permettez-moi de vous saluer.

Encore enveloppée par la pensée de cette ombre, je lui demandai à voix basse :

– Pourquoi voulez-vous partir ?

– Je suis inquiet pour le locataire.

J'eus envie de prononcer des mots méchants, mais ne le fis pas. N'avais-je pas fait serment de le pardonner et d'oublier ?

– D'ailleurs, on est à table depuis déjà deux heures, reprit-il avec un beau sourire étincelant. J'ai l'impression que cela me suffit. Vous devez être un peu fatiguée, vous aussi.

– Oh ! non ! En si bonne compagnie. Mais comment savez-vous que nous sommes à table depuis deux heures ?

– Les hommes de bonne volonté peuvent tout savoir.

– Qui vous raccompagne ?

– Mon ange, ou bien ma femme, si elle se décide à venir.

Il se leva et semblait en effet guidé par un ange invisible : il alla tout droit vers la porte d'entrée du salon qu'un serveur ouvrit et referma derrière lui.

Nous partîmes aussi, mais au lieu de rentrer par le chemin de la plage, qui à cette heure était très faiblement éclairé, nous suivîmes la route principale qui croisait le boulevard de la gare. J'étais certes un peu fatiguée, mais surtout étourdie et encore désorientée par ma triste aventure. Je m'appuyais au bras de mon compagnon, avec un seul désir, celui d'arriver très vite à la maison et de me mettre au lit. Je voulais dormir d'un sommeil long et profond et me réveiller comme au premier matin de notre séjour dans la petite maison, avec l'impression d'avoir rêvé et de renaître à une réalité fraîche et nouvelle.

Mon mari se taisait aussi et, contrairement à son habitude, marchait lentement : on aurait dit que la fête nous avait tellement déçus que nous préférions ne pas échanger de propos à ce sujet. Lorsque nous fûmes arrivés à la maison, après m'être déshabillée, avoir fait ma toilette et m'être jetée dans les draps frais comme la mer, je dis :

– Enfin ! j'ai l'impression de rentrer d'un long voyage.

Mon mari, d'une voix ambiguë et incertaine, qui ressemblait presque à la voix d'un autre homme, me demanda :

– Pourrait-on savoir pourquoi ?

– Parce que je suis fatiguée.

Il se déshabillait à son tour, avec lenteur et indolence. Puis, soudainement, il remit sa veste et refit le nœud de sa cravate comme s'il allait ressortir. Mais au lieu de sortir, il s'appuya contre le pied du lit et, d'une voix étrange que je ne lui connaissais pas encore, il me dit :

– Je dois te parler. J'avais décidé de le faire demain, mais il vaut mieux ne pas attendre. Où es-tu allée aujourd'hui, avant de venir à l'hôtel ?

Je me cachai sous les draps comme font les enfants effrayés, pour ressortir aussitôt, le visage en flammes, sans m'agiter, la conscience tranquille, contente, au contraire, à l'idée que tout allait se clarifier.

– Je te l'ai déjà dit quand je suis arrivée avec M. Fanti. Je suis allée voir son malheureux locataire.

– C'est vrai, admit-il, mais tu dois encore me raconter comment s'est passé votre entretien.

Comment lui répondre ? En lui disant la vérité :

– Mal, au point que je regrette d'y être allée et que j'espère ne plus jamais revoir ce malheureux. Il est temps que je te dise de qui il s'agit.

– Inutile de m'en parler, je le sais très bien.

Ses paroles lentes et dures me frappaient comme des gifles, mais mon bonheur et mon soulagement augmentaient. Je me disais : « Bien fait pour toi : c'est la punition que tu mérites pour ta stupide sensiblerie. »

J'avais envie de plaisanter et de lui dire que l'ancien maire n'avait pas attribué en vain tant de vertus de savoir et de perspicacité à mon compagnon. Mais je sentais que nous n'étions plus plongés dans l'atmosphère de légèreté et de comédie du banquet. En allant presque contre ma propre volonté, je chuchotai un seul mot :

– Tant mieux.

Mon mari haussa le ton ; sa voix n'était pas coléreuse, mais claire et dure.

– J'aurais préféré que tu sois plus sincère et loyale avec moi. Tu nous aurais épargné toute cette douleur.

Je bouillais à la fois d'indignation et de peur, mais je gardais mon calme et pensais : « Tu vas voir que lui aussi, maintenant, me croit coupable de tromperie et de trahison. »

– Quelle douleur ? protestai-je avec fierté, presque avec ironie. S'il y a quelqu'un qui doit souffrir ici, c'est moi qui ai cru naïvement qu'on pouvait faire un peu de bien à un homme. Et lorsque tu parles du manque de sincérité de ma part, tu as peut-être raison, mais jamais il n'y a eu de déloyauté. J'ai connu ce malheureux lorsque j'étais encore une jeune fille. Un jour, il est venu chez nous et nous avons juste échangé quelques phrases innocentes. Puis, il a disparu. Qu'aurais-je bien pu te raconter sur lui ? Quand je t'ai connu, je ne pensais plus à lui.

– Mais tu t'es souvenue de lui ici, quand même !

– Forcément. Lorsque je l'ai revu dans cet état, il a fait naître en moi un sentiment de pitié mais aussi

de dégoût. J'étais intimidée, j'avais presque honte de te dire qu'un jour il m'avait inspiré de l'amour, si on peut appeler amour ce genre de rêverie de jeune fille de province.

Il ne me répond pas tout de suite ; il recueille, examine et étudie mes paroles. Ensuite, toujours avec cette voix dure et glaciale qui m'effrayait plus que la haine, il me dit :

– Je ne sais pas si je dois croire en toi. Il est difficile de croire une femme comme toi.

Bien qu'un point de lumière, que seule la mort pourrait éteindre, illuminât encore le fond de ma conscience comme l'obscurité d'une forêt touffue bouleversée par la tempête, j'eus envie de pleurer, de me laisser tomber, de me rouler par terre et de crier. Je me rappelai le jour de notre voyage de noces, le sentiment d'éloignement que j'avais éprouvé à l'égard de l'homme dont j'allais partager la vie, et la promesse que je m'étais faite, dans ma solitude intérieure, de ne vivre que par moi-même. La distance qui nous séparait à présent était infiniment plus grande, mais la force et la volonté de pouvoir vivre sans lui, d'être privée de sa foi, étaient complètement anéanties au fond de moi.

Mourir : il ne me restait qu'une chose à faire et j'allais la faire de suite s'il ne changeait pas d'avis à l'instant. Je mis ma tête sous mon oreiller et m'enlaçai le cou avec un mouchoir que j'avais à côté de moi. Il me découvrit doucement, attrapa le mouchoir et me laissa sangloter pendant un long moment, agitée et étranglée par mes larmes.

Je vomis toute la douleur, la rage, le venin, la nourriture et le vin avalés ce soir-là. J'avais l'impression d'être au milieu de l'océan, d'avoir le mal de mer et d'être sur le point de mourir, sans même avoir besoin de me tuer. Mon mari ne me réconfortait guère et il ne me demandait pas pardon comme je l'espérais. Puis, lorsque j'eus rendu jusqu'à la bile, avec la même patience que celle de notre première nuit de noces, il sortit le tapis souillé et me fit boire un verre d'eau.

– Écoute, me dit-il enfin, j'ai suivi et étudié jour après jour ta passion extravagante pour ce malheureux. Et comme je savais avant toi, et mieux que toi, de qui il s'agissait, je t'ai aussi surveillée. J'ai eu beaucoup de doutes. J'ai même pensé que tu savais déjà, avant de venir, qu'il était ici. Voilà comment je m'expliquais ton comportement bizarre pendant notre voyage de noces, puis à notre arrivée ici et dans les temps qui suivirent. Tu ne peux pas nier que tu as eu des manières très étranges.

Je ne pensais ni à nier ni même à expliquer mon attitude, d'autant que je n'arrivais même pas à me l'expliquer à moi-même. Et si, à présent, j'écris ce livre, c'est pour me justifier vis-à-vis des morts et des vivants, mais surtout de ma propre conscience.

Mon mari retrouva sa voix habituelle, chaude et loyale, et poursuivit son discours :

– Depuis notre première rencontre avec ce sinistre personnage sur la plage, je me suis aperçu qu'il y avait un lien mystérieux entre toi et lui. Puis, au fur et à mesure que nous le rencontrions et que tu en parlais, je

sentais le charme vénéneux et l'influence perverse qu'il exerçait sur toi. Tu parles de pitié : mais tu ne sais pas encore, pauvre ingénue, que bien des crapules ici-bas font valoir de tels sentiments pour perdre une femme ?

Il avait raison : c'était la vérité immonde et crue. Pourquoi donc avais-je encore le désir de prendre la défense de Gabriele ? Mes lèvres étaient désormais fermées comme par un sceau amer et jamais plus elles ne prononceraient ce nom. Mon compagnon devinait mes pensées.

– Tu disais : « Il est malade, ses jours sont comptés. » Pas autant que tu ne le croyais, puisqu'il a eu la volonté et la force de t'attirer chez lui. Je savais que tu y serais allée aujourd'hui et j'ai fait exprès de te laisser libre d'y aller. Du reste, je t'ai toujours laissée libre, surtout parce que je voulais voir la fin de cette aventure. Et je l'ai vue, cette fin qui aurait pu être bien triste, pour nous tous, si je n'avais pas envoyé Fanti te chercher.

Des larmes silencieuses jaillirent enfin de mes yeux et purifièrent mon visage. Mais mes lèvres restèrent fermées. Car seules peuvent exprimer un pareil enchantement les larmes d'une âme émerveillée par le mystère qui commande les vicissitudes humaines.

Alors seulement, il effleura mes paupières de ses doigts, comme s'il fermait avec pitié les yeux d'un mort. Oui, quelque chose mourait vraiment en moi cette nuit-là : la partie orgueilleuse et mauvaise de mon être, celle qui croyait faire le bien tandis qu'elle semait le mal.

Il conclut :

– Maintenant, ça suffit. Qu'on ne reparle plus jamais de cette histoire.

Nous n'allions plus jamais en parler en effet, et il est probable que je me demanderais aujourd'hui encore si je n'avais pas rêvé cet entretien définitif avec mon mari, si le lendemain matin, après qu'il fut parti au bureau, Marisa ne m'avait dit :

– M. Fanti désire vous parler, un instant seulement. Est-ce qu'il peut venir ?

Je lui demandai durement :

– Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé avant, quand le patron était encore là ?

D'un ton froid et avec une tristesse inhabituelle, elle répliqua que M. Fanti souhaitait me voir seule.

– Qu'il vienne, donc.

J'éprouvais une peur mêlée de dégoût à l'idée qu'il pût venir avec Gabriele. J'étais donc décidée à ne pas sortir si ma crainte se révélait fondée, mais de ma fenêtre, je vis l'aveugle avancer seul, avec sa canne fidèle. J'allai à sa rencontre, le pris par la main et le fis entrer dans le petit salon. Il était calme, habillé tout en noir, les cheveux lissés et la cravate bien nouée. Mais son visage n'était plus celui de la veille. Il avait vieilli, il était raide et pâle. L'ombre de notre drame l'avait effleuré. Je me sentais responsable et je le regrettais.

Je le priai de s'installer sur le canapé en osier et pris place à ses côtés. Il sentit à son tour que j'étais près de

lui avec mon cœur, et tout son corps vibra : je vis ses mains trembler légèrement en se serrant l'une contre l'autre sur le pommeau de la canne.

Sa voix trembla lorsqu'il se mit à parler :

– Madame, je m'excuse de venir vous déranger à cette heure-ci, mais je pense que vous serez soulagée en apprenant que mon locataire est parti.

Brusquement et d'un ton méchant, je lui répondis :

– Alors, bon voyage !

– Oui, il a fait un bon voyage.

– Que dites-vous, M. Fanti ?

– Il est mort hier soir, à dix heures précises. Il a eu un horrible crachat de sang. Mais ce qu'il y a de plus tragique, c'est qu'il est mort seul, sans rien demander à personne, et peut-être sans même pouvoir le faire. Vous souvenez-vous, madame, que j'ai senti, hier soir, qu'un malheur était en train de se produire chez moi ? C'est pour cette raison que je suis sorti de table. Lorsque ma femme et moi sommes arrivés à la maison, le malheureux était déjà parti.

– Moi aussi, j'ai vu son ombre, lui dis-je, de nouveau saisie par un frisson de terreur et de mystère.

Aussitôt après, mon âme remonta à la surface de la réalité. C'était une réalité lumineuse, faite d'espace, de soulagement et de joie. Oui, de joie. Au risque d'apparaître dure et cruelle aux yeux de M. Fanti, je dis :

– Tant mieux. C'était la volonté de Dieu.

Je vis son visage s'éclairer de nouveau et s'incliner dans un acte de prière.

– Que Sa volonté soit faite.

